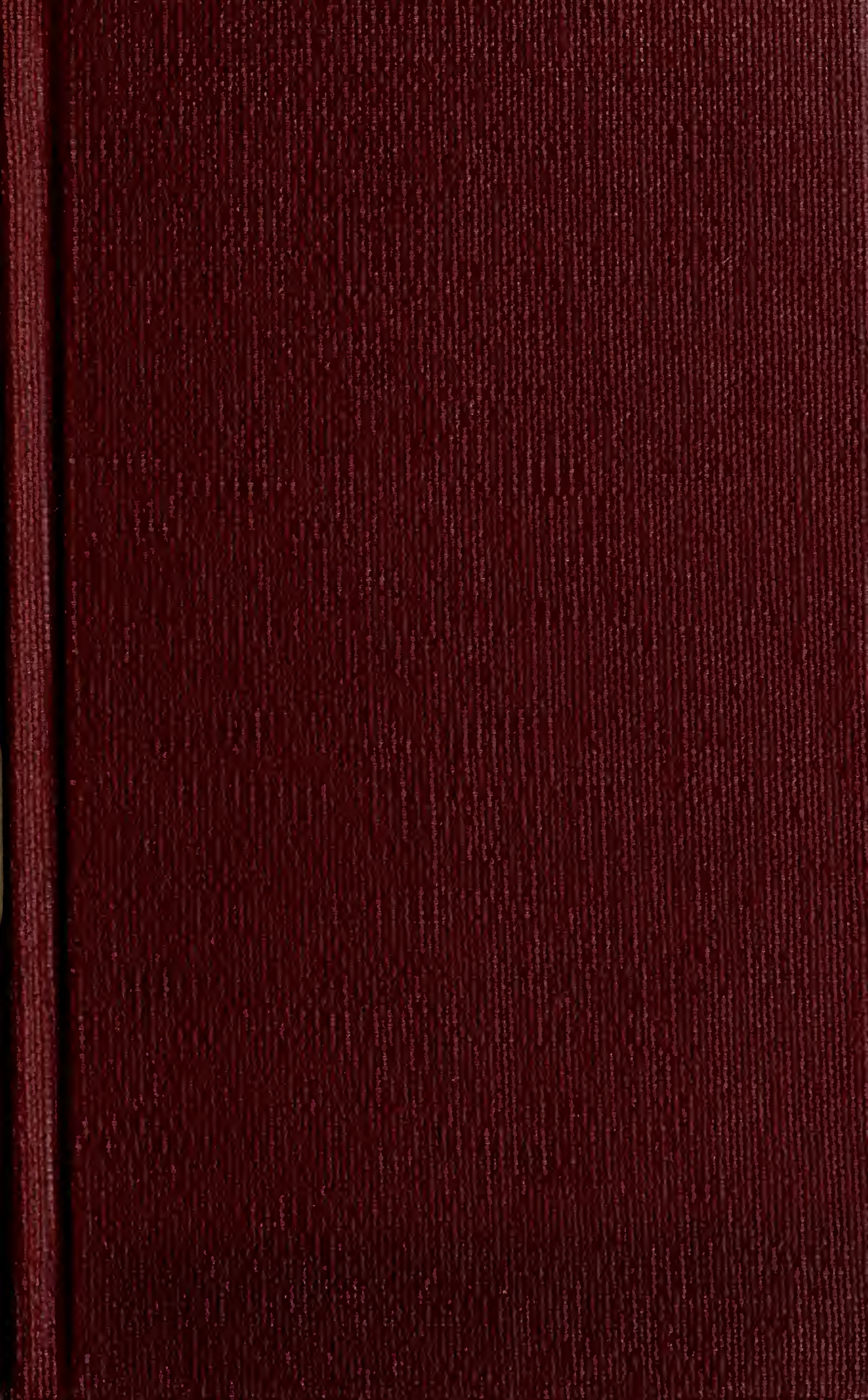








VOYAGES
DANS
L'ASIE MÉRIDIONALE

Hindoustan, Indo Chine Sindhy Lahore Caboul et Afghanistan

depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours

PAR

Æ. GARNIER



Sacrifice d'une hindoue sur le tombeau de son mari.

Tours

Ad. Mame & Cie

ÉDITEURS

VOYAGES

DANS

L'ASIE MÉRIDIONALE,

(HINDOUSTAN, INDO-CHINE, SINDHY, LAHORE,
CABOUL ET AFGHANISTAN),

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR E. GARNIER.

Deuxième Édition.

TOURS,

CHEZ A^{D} MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841.

VOYAGES

DANS

L'ASIE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Des premiers voyageurs européens en Asie.

L'homme n'est parvenu qu'après bien des siècles et des efforts sans nombre à connaître le globe qu'il habite. Les sciences morales semblent dater de l'origine même du monde ; les arts usuels, nécessaires à la vie sauvage, atteignent, dès le commencement de la civilisation, une sorte de perfection comparative; enfin les beaux-arts et la poésie ont laissé d'éternels monuments dans les régions de l'ouest et du septentrion, où ils ne devaient briller qu'un instant. Sous les zones les plus opposées on trouve des intervalles de lumière et des époques ténébreuses, pendant les-

quelles le flambeau de la science renaît et s'éteint tour à tour. Mais la connaissance du globe, fruit des expériences les plus lentes et les plus péniblement réitérées, a suivi une marche constamment progressive, dont les degrés ne peuvent se calculer que par des siècles. On sait combien la géographie des Romains était peu avancée. Pendant le moyen âge, la confusion et le chaos des peuples envahisseurs, mêlés aux nations envahies, jetèrent une faible clarté sur les régions lointaines d'où ces barbares descendaient; le commerce et la civilisation firent le reste. L'Amérique apparut; une cinquième partie du monde fut révélée; de nos jours l'intérieur des grandes îles de ce vaste pays reste encore inconnu; une partie de l'Asie (celle qui sépare l'Inde de la Chine) et la presque totalité de l'Afrique ne sont pas explorées; enfin dans notre vieux monde, il y a aussi des terres australes.

Sans nous occuper de ces régions toutes modernes dont l'ancienne Europe ne soupçonnait pas l'existence, et qui, couvertes de forêts séculaires, semblent dater d'hier, et nous paraissent jeunes, parce que nous les avons découvertes il y a peu de temps, voyons par quelle route obscure et lente on a enfin réussi à dresser la carte à peu près complète des continents et des îles de l'Asie. Mille années ont été nécessaires à ce travail qui n'est pas terminé dans tous ses détails.

Civilisation, arts, mythologie, les fables et l'idiome hellénique, la métaphysique et les sciences, tout nous est venu de ces régions du soleil. Alexandre y a imprimé ses pas victorieux ; Pythagore a été leur demander les secrets de sa vieille sagesse théosophique ; l'Europe a communiqué avec elles par l'entremise de la Grèce, brillant anneau entre le monde asiatique et nos contrées occidentales. Cependant à peine au commencement du XVIIe siècle la topographie asiatique a-t-elle commencé à prendre une forme correcte ; résultat de tant d'observations, d'entreprises aventureuses, de périls affrontés et d'efforts successifs.

L'histoire des premiers voyageurs modernes en Asie, depuis le VIe jusqu'au Xe siècle, ne fournit qu'un catalogue de noms propres ; c'étaient de pieux pèlerins qui se bornaient à aller visiter la Terre-Sainte. Les croisades succédèrent à cette période de pèlerinages continuels ; elles-mêmes ne furent qu'un pèlerinage de l'Europe armée. Les portes de l'Asie s'ouvrirent à nos découvertes, mais l'ignorance de ces temps dominés par une pensée unique, grande, poétique et sublime ; cette ignorance jointe à l'imperfection des arts, à la rareté des écrivains et des copistes, s'opposa à ce que la science recueillît de cette migration gigantesque les avantages qu'elle semblait lui promettre. La Terre-Sainte, l'unique objet de tous les voyages entrepris, absorbait à elle seule l'atten-

tion des pèlerins, et le reste de l'Asie restait toujours enseveli dans les ténèbres.

Cependant plusieurs siècles avant les croisades, la nation arabe, aventureuse et entreprenante à toutes les époques, avait porté dans l'Asie orientale son langage, ses arts, et pénétré jusqu'en Sibérie. Vers la fin du XIe siècle, deux voyageurs mahométans, dont on possède le curieux ouvrage, allèrent dans l'Inde et en Chine, et ils dépeignent les mœurs immuables de ces pays, absolument comme un voyageur moderne les décrirait.

Les premières notions positives que l'Europe ait pu se procurer sur l'état de l'Asie ne lui vinrent ni des croisades, ni du besoin de connaître, ni de l'amour de la science, ni des desseins et des entreprises de la politique, mais de la peur. Au commencement du XIIIe siècle, un torrent de Tartares descendit de toutes les hauteurs de l'Asie supérieure, rapide comme la tempête, terrible comme la foudre; masse immense sous laquelle les royaumes pliaient écrasés, et qui ne laissait que des déserts après elle. La violence de son passage ne donnait pas même la possibilité de fuir. Déjà la Perse, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Sibérie, étaient dévastées par les redoutables enfants de Gengis : « Forte nation, dit le chroniqueur Matthieu Paris (A. D. 1241), peuple inhumain et barbare dont la loi est sans loi, dont la colère est furieuse comme un fléau dans la main

de Dieu, inondant et dévastant des espaces de terrains infinis, et cruellement réduisant en cendres tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. Ce sont des gens forts et robustes, la poitrine large, maigres et pâles de visage, mal bâtis et les épaules hautes, le nez plat et court, le menton long et pointu, la mâchoire inférieure rentrée, les dents longues et aiguës, les sourcils joints, les yeux noirs et étincelants, les os forts et massifs, les cuisses épaisses, les jambes courtes et toute la physionomie hideuse et épouvantable. Ils tuent et égorgent hommes, femmes et enfants, et se nourrissent de leurs carcasses (*karkeises*) ne laissant aux vautours et oiseaux de proie que les os décharnés de leurs victimes. »

L'Europe, épouvantée à l'approche de ces nouveaux Huns, eut recours aux armes de l'Église : le pape Innocent IV, souverain spirituel de la chrétienté, ne crut pas pouvoir mieux faire que d'envoyer aux chefs tartares deux saints prédicateurs et quatre moines franciscains, chargés à la fois de détourner un fléau aussi terrible et de convertir les infidèles.

Ascelin, Plano-Carpini et Benoist. — (1246).

Ascelin, frère de l'ordre de Saint-François, partit avec ses trois compagnons en 1246 et prit la

route de Syrie; Jean de Plano-Carpini et Benoist, frères prêcheurs, se dirigèrent dans le même but vers la frontière orientale de l'Europe. On est frappé de respect et d'admiration en pensant à cette étrange ambassade. Six pauvres moines qui n'ont vu que les murailles de leur couvent, sans connaissance du monde, sans lumières, sans armes, sans autre puissance que leur foi, vont défendre l'Europe chrétienne auprès des barbares, et se trouver face à face avec ces bêtes sauvages sous une forme humaine. Mais telle est la force d'un sentiment intime et d'une croyance profonde, que la singularité de leur ambassade excite notre admiration quand on les voit braver la faim, le froid, la mort même pour l'accomplir, et la naïve relation de leur voyage, presque entièrement dépouillée de ces contes merveilleux à la mode de leur temps, ajoute encore à la surprise et à la vénération qu'ils inspirent.

Les quatre franciscains arrivèrent aux confins de la Perse où l'armée tartare était campée. Quand les chefs mongols les virent s'avancer vers leurs tentes d'un pas ferme et intrépide, ils allèrent au-devant d'eux, et leur demandèrent qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

— Je suis, répondit Ascelin auquel un paysan persan servait d'interprète, l'ambassadeur du pape, chef du monde chrétien.

— Si le pape est un grand personnage, reprit

le Tartare, il doit avoir appris que le Khan, le fils de Dieu, a reçu de lui la souveraineté de la terre; qu'il a pour représentants Bathy dans le nord et Baiothnoi dans les régions où nous sommes, et que Bathy et Baiothnoi sont adorés comme fils du fils de Dieu.

Le moine, dans l'excès de son zèle, repartit avec vivacité. « Le pape, mon maître, ne connaît ni le Khan, ni Bathy, ni Baiothnoi. Il a appris qu'une race barbare, qui s'appelle du nom de Tartares, désole tous les pays, tue les hommes et les femmes et surtout les chrétiens Par conséquent, Sa Sainteté nous a députés, nous, ses serviteurs, pour vous inviter à vous repentir de votre mauvaise conduite passée et à ne plus tourmenter le peuple de Dieu. » On ne peut imaginer l'effet que produisit cette allocution; cependant, au lieu de tuer les ambassadeurs sur place, on les conduisit à la tente de Baiothnoi. Alors commença le dialogue suivant :

— Quels présents apportez-vous?

— Le pape a coutume de recevoir des présents, et non d'en faire, encore moins à des étrangers et à des infidèles.

Il disait vrai; les Tartares prirent patience, et continuèrent :

— Vous serez admis en présence du Khan sous la condition que vous vous agenouillerez trois fois devant son trône, comme c'est l'usage.

— Non, jamais, jamais, à moins que le Khan et sa cour ne deviennent chrétiens !

Alors les mots de *chiens de chrétiens ! insolents ! insensés !* retentirent autour des pauvres pères; puis on les enchaîna et l'on tint conseil pour savoir ce qu'on ferait d'eux.

Les avis étaient partagés : les uns voulaien qu'on les écorchât tout vifs, et que leur peau empaillée fut envoyée au pape. D'autres demandaient qu'on leur conservât la vie jusqu'à la première bataille contre les chrétiens, et qu'on les exposât aux premiers coups de leurs frères; il y en eut qui opinèrent pour le fouet jusqu'à la mort, pour le pal, pour le bûcher. Baiothnoi, plus clément que les autres, condamna les ambassadeurs à mort, sous le plus bref délai et sans autre supplice préalable.

C'en était fait d'Ascelin et de ses frères, si l'humanité d'une femme n'avait parlé pour eux. La principale épouse de Baiothnoi alla trouver son mari, le supplia de pardonner aux étrangers, lui représenta que le grand Khan avait témoigné son mécontentement de ce que, dans une circonstance antérieure, Baiothnoi avait fait arracher le cœur à un ambassadeur russe, et attacher ce trophée sanglant à la queue de son cheval. Enfin elle réussit à obtenir la grâce des quatre moines.

Ils voulaient quitter le camp à l'instant même, mais on les retint prisonniers. En vain faisaient-

ils observer que leur mission était accomplie, et que le pape ne les avait chargés que de s'adresser aux premiers soldats qu'ils rencontreraient. On leur répondit que, puisqu'ils avaient eu une si grande envie de voir un camp tartare, il fallait qu'ils attendissent que l'armée fût au grand complet. « Sur quoi, je protestai solennellement, dit Ascelin, que je ne me souciais pas de voir un seul homme et une seule lance de plus. » Malgré leurs supplications, les captifs, nourris de lait aigre et de pain noir, leur seul aliment, battus, maltraités, mais toujours courageux comme des apôtres, passèrent six mois au milieu des infidèles; enfin on leur remit une lettre adressée par Baiothnoi au pape, et on les congédia. Voici ce curieux document :

« Apprends, pape, que tes ambassadeurs sont venus vers nous, et nous ont tenu les plus singuliers discours qu'on ait jamais entendus. Nous ne savons pas si tu leur as donné mission de parler comme ils l'ont fait; mais nous, nous t'envoyons la ferme et certaine ordonnance de Dieu, qui est que, si tu veux demeurer dans ton pays et sur ton trône, tu aies à venir en personne rendre hommage à celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice. Si tu n'obéis pas à ce commandement absolu, donné par Dieu et par celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice, Dieu seul sait ce qui peut arriver. »

Les bons pères, porteurs de cette lettre, s'empressèrent de partir, remerciant Dieu de leur avoir conservé la vie, et regagnèrent leur couvent.

Jean de Plano-Carpini, ambassadeur plus adroit que le pauvre Ascelin, fut aussi plus heureux. Après avoir traversé la Pologne, il trouva une première division de l'armée qu'il cherchait; celle-ci le renvoya à une seconde, cette dernière à une autre, et ainsi de suite jusqu'au camp de Bathy, situé au delà du Volga. Bathy leur apprit qu'il fallait qu'ils se laissassent conduire au palais même du grand Cuyne, *Cuyne-Khan*, au centre de la Tartarie. Les deux envoyés, montés sur des chevaux tartares, qui *couraient avec une furieuse rapidité*, vivant de millet et d'eau de neige, parcoururent d'immenses déserts, puis une contrée montagneuse et boisée, et arrivèrent exténués de fatigue à la cour de Cuyne.

On s'y occupait des préparatifs du couronnement de ce chef; Bagdad, la Perse, la Russie, la Nubie, la Chine, lui avaient député leurs ambassadeurs. Porté par ses soldats, le Khan fit son entrée solennelle, et tout le monde tomba à genoux. Il fut ensuite installé dans un grand fauteuil doré, d'où il descendit pour aller se placer sur un siége couvert de chaume. Telle était la coutume depuis le règne de Gengis. On lui adressa ce discours: « Lève les yeux, tu verras

Dieu. Abaisse-les, tu verras le chaume qui te sert de siége. Gouverne bien et sagement, tu règneras avec bonheur et magnificence, comme l'élu du maître du ciel. Gouverne mal, tu perdras ta puissance et ton bonheur, et tu seras méprisé comme le chaume vil sur lequel tu reposes. » Les ambassadeurs s'approchèrent ensuite du nouveau monarque, tous avec des présents extrêmement riches, qui consistaient en cinq cents chariots remplis de vêtements de soie, de métaux précieux et de bijoux. Quand on demanda à Jean de Plano ce qu'il avait à offrir, il répondit humblement qu'il n'avait rien de digne d'être présenté à un si grand souverain. Cuyne-Khan reçut gracieusement cette excuse, fit loger et nourrir les deux envoyés avec soin et courtoisie, puis leur donna congé, en leur disant qu'il était résolu de lever l'étendard contre le pape et contre tous les rois d'occident, et qu'il leur enjoignait de se rendre à discrétion, sous peine de voir leurs royaumes réduits en servitude et leurs trônes détruits. Nos missionnaires, touchés et flattés de l'excellent accueil que Cuyne leur faisait, avaient cru que Dieu par sa grâce commençait à changer son cœur. Ils furent cruellement détrompés par la sévérité de ses paroles, et bientôt après cette audience l'ordre de départ leur fut donné.

Guillaume de Rubruquis. — (1253.)

A ces envoyés du souverain pontife succéda Guillaume de Rubruquis. Saint Louis, lorsqu'il prépara sa croisade en Syrie, députa ce frère mineur vers un chef tartare nommé Sartarch, qui habitait alors les bords de la mer Noire, et qui avait, disait-on, embrassé le christianisme. Après avoir traversé Constantinople, la Crimée et les plaines de Commani, où le passage récent de ces barbares avait laissé un désert et la famine, Rubruquis rencontra, dit-il, une ville mouvante composée de maisons tartares, posées sur des chariots énormes, dont chacun était traîné par vingt-deux bœufs, onze de front; les moyeux de chaque charrette étaient plus gros que les mâts d'un vaisseau. Cette ville nomade fit bientôt place à celle d'un autre chef nommé Sacatoi. « Je croyais voir, dit Rubruquis, la ville de Paris qui venait au-devant de moi. »

Il lia connaissance avec cette tribu, qui ne se servait que de cuivre, et ignorait l'usage de l'or. Le chef, auquel Rubruquis donna une pièce d'or, la porta à ses narines, cherchant à reconnaître si ce n'était pas une espèce particulière de cuivre. L'attention du député se porta spécialement sur les proportions extraordinaires et vraiment tar-

tares qui distinguaient le nez de la princesse. « Elle semblait, dit-il, avoir coupé son nez entre ses deux yeux, car on n'y voyait qu'une masse de chair toute plate, ce qui faisait un effet très-désagréable. » Rubruquis, ayant passé le Don et le Volga, trouva le prince Sartarch qui, au lieu d'être chrétien lui-même, « semblait, dit le voyageur, se gausser des chrétiens. » Il le suivit chez Baatu, son frère, dont la tente était située à quelques lieues au delà. En présence du grand Baatu, on le força de se mettre à genoux ; alors le pieux frère commença une prière en latin dans laquelle il demandait à Dieu la conversion de l'infidèle. L'interprète, intimidé, ne savait comment traduire l'antienne du moine ; toute la cour tartare se livrait à une gaieté bruyante, et Rubruquis, jetant un regard de mécontentement sur son interprète, se releva sans mot dire.

Le bon plaisir de Sartarch fut que le moine français se rendît à la cour de Mangu-Khan, alors chef suprême de toutes les tribus. Malgré sa résistance, Rubruquis, contraint d'obéir, fut placé sur un petit cheval tartare, qui traversa, avec la rapidité du vent, des déserts sans routes et sans limites, au grand déplaisir du frère mineur, corpulent et asthmatique. Cette cruelle manière de voyager dura quarante jours « ou plutôt, dit-il, une éternité; car la faim, la soif, le froid, l'épuisement, me faisaient penser que j'étais en enfer.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'orient, puis vers le sud, où nous trouvâmes enfin des plaines fertiles, de grandes montagnes, et, sur les bords d'un lac, une ville nommée Coilaes. » Là résidaient des idolâtres, dont le costume, presque sacerdotal, sembla au bon moine une profanation épouvantable.

D'immenses rochers, une neige abondante, une route qui, selon les guides, était peuplée de démons, vinrent ajouter aux périls et aux douleurs de Rubruquis. Ces démons avaient coutume, disaient les Tartares, de s'élancer d'une caverne, et d'arracher le cœur et les entrailles au voyageur, dont le cadavre restait solidement assis sur la selle. Enfin on arriva; Mangu, étendu sur un lit et revêtu d'une peau de léopard, le reçut avec affabilité. C'était un homme de taille moyenne, au nez épaté; il pouvait avoir quarante-cinq ans. La chambre était pleine de tasses, de cruches et d'outres remplies de vin. On invita Rubruquis à boire. — Nous ne trouvons pas de plaisir à boire, répondit le pieux cénobite; mais l'interprète pensait autrement, et Mangu lui-même était de son avis. Roi et sujets, bientôt tout le monde fut ivre. Le trucheman se trouvait hors d'état de transmettre à Mangu les paroles de l'envoyé, Mangu de les entendre, et Rubruquis fut obligé d'attendre un moment plus lucide pour exécuter sa mission.

La reine manifesta le désir d'être baptisée et de

devenir chrétienne. Rubruquis lui conféra ce sacrement en grande pompe dans une salle d'où l'on avait banni tous les ministres des cultes idolâtres. Après la cérémonie, la princesse fit rappeler les prêtres, se mit à genoux, demanda du vin, les pria tous de lui donner leur bénédiction, et voulut que Rubruquis et les chrétiens se missent à chanter les psaumes, ce qu'ils firent volontiers. Mais, quand ils eurent fini, la reine était ivre morte; elle ne pouvait plus se soutenir, les ministres des idoles roulaient par terre, et la plupart des assistants furent emportés dans cet état, au grand scandale des chrétiens.

A Karrakorum, capitale des Tartares, Rubruquis trouva plus de douze sectes idolâtres qui avaient chacune son culte, son église et ses prosélytes, sans compter une petite communauté chrétienne, qui pria Rubruquis de venir officier dans sa chapelle. Le frère y consentit, mais préalablement il crut bon d'interroger ces fidèles sur les dix commandements de Dieu. Jusqu'au huitième, l'examen eut lieu sans encombre. Quand ils arrivèrent à ce commandement, ils répondirent d'une voix unanime qu'il n'en fallait pas parler, et que leurs maîtres ne leur donnant pour gages que l'argent qu'ils *volaient*, force leur était bien de transgresser cet article de la loi divine.

Rubruquis revint, par la route d'Arménie, rendre compte à saint Louis de sa mission à

Saint-Jean-d'Acre où il le trouva, et repartit pour l'Europe.

Marco Polo. — (1269-1295).

Rubruquis donna aux Européens une telle idée de la barbare splendeur des régions visitées par lui, fit un tel récit de leur pouvoir, de leurs richesses, de leurs étranges coutumes, qu'il éveilla enfin l'esprit d'entreprise et d'aventure, auquel nos contrées occidentales doivent une si grande partie de leur puissance et de leurs richesses. Les Vénitiens, qui tenaient alors une brillante place parmi les peuples européens, furent les premiers à suivre les traces de Rubruquis, et les frères Marco et Nicolo Polo, tous les deux Vénitiens, allèrent visiter, en 1266, le petit-fils de Gengis, maître de la Chine; ils résidèrent à Pékin et à Boukhara, et, après quatorze ans d'absence, revinrent sains et saufs dans leur patrie.

Marco Polo, fils de Nicolo, éclipsa la renommée de son père et de son oncle. Observateur intelligent, rapporteur exact de toutes les traditions asiatiques, doué d'un esprit lucide et d'une imagination assez vive pour s'associer aux fables merveilleuses de l'Orient, et reproduire avec d'ardentes couleurs ces fictions caractéristiques, Marco Polo passa vingt-quatre ans en Asie. Les Tartares conquérants de la Chine avaient échangé

leurs tentes nomades contre des palais, et leur férocité guerrière s'était enfin adoucie. Le jeune voyageur devint le favori de Kublay-Khan, empereur de la Chine, qui le prit sous sa protection spéciale, le nomma gouverneur d'une province, et l'employa dans différentes ambassades. Marco Polo revint par Ormus, Trébisonde, Constantinople, et passa les jours de sa vieillesse à Venise, où il rédigea l'histoire de ses voyages, ouvrages précieux et remarquables, auxquels on a reproché à tort leur nuance orientale, comme si cette teinte merveilleuse, qui colore les objets sans jamais les défigurer, n'était pas le cachet de la véracité de l'auteur, la preuve authentique de ce long séjour et de cette attentive observation qui avaient fini par l'assimiler avec les peuples qu'il a décrits.

Oderic de Frioul. — (1300).

L'Asie commençait à se dessiner d'une manière un peu plus nette aux regards de l'Europe, et, par une singularité née du hasard, c'étaient les contrées les plus barbares ou les plus lointaines de cette partie du monde que les voyageurs avaient explorées; on n'avait pas mis le pied dans les régions centrales de l'Hindoustan. Un frère mineur que l'Église catholique a canonisé, frère Oderic du Frioul, partit pour l'Inde quelques années

après le retour de Marco Polo. Son zèle ardent espérait, avec l'aide de Dieu, convertir ce grand pays, où la superstition la plus complexe est si profondément enracinée ; espérance illusoire, comme on peut le croire, mais à laquelle on doit un voyage curieux. Le premier, Oderic décrivit exactement les cérémonies de la religion indienne, « et toutes les autres vilenies, abominations et cruautés, que les païens pratiquent communément. » Il passa ensuite à Sumatra, visita l'île de Java, et revint en Europe.

Jean de Mandeville. — (1332).

Dès que l'on eut quelques notions de tous les prodiges dont les voyageurs exagéraient encore la nouveauté, l'imagination broda sur ce canevas; les voyages eurent leur roman comme l'histoire. Le plus hardi créateur de ces fictions, d'un genre inconnu jusqu'alors, fut le chevalier JEAN DE MANDEVILLE ; jamais mensonges n'ont été débités avec une solennité plus scientifique que les récits du baronnet anglais. Il a toujours auprès de lui son astrolabe et sa boussole pour confirmer ses assertions et attester la vérité de ses contes : il a vu « des tortues blanches, hautes de douze pieds, et où six hommes peuvent se loger ; des hommes de trente pieds six pouces, des pygmées

de trente pouces six lignes, des acéphales, des cynocéphales, des dicéphales, des cyclopes; » il a rencontré un océan de sable, océan réel et sans métaphore, roulant d'énormes vagues, « au milieu desquelles vivaient des espèces particulières de poissons, dont le goût est excellent; un torrent de rochers mobiles occupait le centre de cette mer, et trois fois par semaine il se précipitait avec un fracas semblable à celui du tonnerre. » Enfin, en remontant à la source de ce torrent de pierres, « on trouvera, dit-il, des arbres dont la tige s'élève le matin, se développe par degrés, porte des fleurs à dix heures, des fruits à midi, et disparaît avec le soleil couchant. »

Cependant le pouvoir et la valeur des Tartares conquérants s'étaient prodigieusement affaiblis depuis que leur vie nomade et farouche avait fait place aux délices et au luxe de la vie civilisée; ils s'absorbèrent et se confondirent peu à peu dans la masse de la nation chinoise. Alors apparut un nouveau fléau de la terre, Timour-Beg, plus connu dans l'histoire sous le nom de Tamerlan; bientôt l'Asie entière fut sous sa domination, et le monde chrétien frémit devant lui.

Ruy-Gonzales de Clavijo. — (1403).

Henri III, roi de Castille, prince habile et po-

litique, entretint des relations amicales avec ce chef tartare, et RUY-GONZALES DE CLAVIJO, l'un de ses envoyés, nous a laissé la relation de l'ambassade dont il a fait partie en 1403; c'est un ouvrage rare, et qui offre un vif intérêt.

Après l'arrivée de Clavijo à Samarcande, on le fit attendre huit jours, en lui disant que plus Timour voulait faire honneur aux envoyés qu'on lui députait, plus il tardait à les admettre en sa présence. Enfin le grand roi, dans toute sa splendeur, assis sur un trône étincelant d'or, reçut Clavijo avec courtoisie; il l'invita ensuite à un festin, dont le lait de jument et la chair de cheval faisaient tous les frais.

Samarcande, que nous connaissons à peine aujourd'hui, et que depuis un siècle pas un seul voyageur n'a visitée, est décrite en détail par Clavijo; suivant lui, cette ville ressemble à un grand jardin semé de palais splendides. Plus de cent cinquante mille âmes de toutes les nations de l'Asie habitaient cette capitale, où se trouvaient en même temps des ambassadeurs moscovites.

Pendant le XVe et le XVIe siècle, l'Asie fut visitée par des voyageurs vénitiens et génois; leurs relations, toutes intéressantes, ne contiennent cependant pas de faits qui n'aient été décrits par des voyageurs plus modernes; nous n'en parlerons donc pas.

Dans cet intervalle, la hardie tentative de

Vasco de Gama l'avait conduit sur les côtes de l'Inde par une route nouvelle, que toutes les nations européennes apprirent bientôt à connaître et à fréquenter. Dès que la mer, ouverte à tous, eut conduit dans ces régions les peuples qui, jusqu'alors, n'avaient commercé que par terre, les voyages devinrent plus fréquents, et cette partie de l'Asie fut bientôt explorée; de là les voyageurs se répandirent dans des contrées dont on connaissait à peine le nom, et successivement on parcourut tout ce vaste continent, quoiqu'il s'écoulât encore cent cinquante ans avant qu'il parût une relation importante.

Nous bornons ici cet examen rapide des anciens voyageurs, et nous commençons à analyser les récits des explorateurs qui ont visité l'Asie depuis le milieu du XVIIe siècle, en suivant l'ordre chronologique, et non la distribution géographique des pays qu'ils ont parcourus.

CHAPITRE II.

VOYAGEURS EN ASIE PENDANT LE XVIIe SIÈCLE.

Tavernier. — Voyage dans l'Hindoustan.

(1635-1689.)

Jean Tavernier, né à Paris en 1605, avait déjà parcouru à vingt-deux ans toute l'Europe septentrionale; mais sa curiosité, loin d'être satisfaite, n'en était que plus excitée; il fit des voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, se livrant à un commerce de pierreries qui lui procura une fortune considérable. De retour à Paris, il voulut faire un voyage à Moscou, et, à peine arrivé, il y termina sa vie en 1689, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Son premier voyage en Asie paraît avoir eu lieu en 1635, le second en 1638, et les quatre autres se suivirent de trois ans en trois ans.

On pense bien qu'une vie vagabonde comme l'a été celle de Tavernier, a dû être semée d'une

foule d'aventures, et que ses observations sont plutôt celles d'un marchand que celles d'un savant; nous ne prendrons donc dans ses récits que les points les plus saillants et les descriptions qui offrent de l'intérêt, parce qu'elles parlent de villes à peu près détruites aujourd'hui. C'est pourquoi nous nous transporterons avec lui dans la ville impériale d'Agra, alors résidence du grand Mogol, la plus considérable des Indes, et qui actuellement n'offre plus que des ruines. Les maisons des grands y sont belles et bien bâties, mais celles des particuliers n'ont rien d'agréable : elles sont écartées les unes des autres et cachées par de hautes murailles, dans la crainte qu'on y puisse apercevoir les femmes. Le palais de l'empereur était d'une magnificence remarquable; Tavernier le visita pendant une absence du monarque, mais il ne put voir les appartements, qui de tout temps ont été impénétrables aux voyageurs. La cour était alors à Jehannabad, ville toute nouvelle, à peu de distance de Delhi, où les souverains passaient les chaleurs brûlantes de l'été. Les constructions de cette ville s'étaient tellement étendues du côté de Delhi, qu'elle n'en était plus séparée que par une simple muraille; on entre de ce côté par une longue et large rue bordée de voûtes, dont le dessus est une plateforme, et qui sert de retraite aux marchands. Cette rue se termine à la grande place où est le

palais de l'empereur; dans une autre rue fort droite et fort large, qui vient aboutir à la même place, on ne trouve que de gros marchands, qui n'ont point de boutiques extérieures.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit; les murailles sont en belles pierres de taille, avec des créneaux et des tours; les fossés sont pleins d'eau et revêtus de la même pierre. Le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les nobles peuvent entrer sur leurs éléphants; mais après cette cour on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres; ces portiques sont élevés d'environ deux pieds au-dessus du sol, et les chevaux qui sont attachés au dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords; dans quelques endroits, on voit de grandes portes qui conduisent à divers appartements. Ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, et qui forme de petits bassins à d'égales distances; il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour environnée de logements assez bas. De la seconde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'empereur honore

ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes et les hautbois, qui se font entendre quelques moments avant que l'empereur se montre en public et lorsqu'il est près de se retirer. Au fond de cette troisième cour on découvre le divan, ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée et tout à fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre, d'environ quatre pieds carrés, avec leurs piédestaux et leurs moulures, soutiennent la voûte de la salle du divan. On passe à gauche sur une terrasse, où s'ouvre la porte d'une petite chambre servant de passage à l'empereur quand il se rend au sérail; à la gauche de cette même cour on voit une mosquée, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croirait d'or massif.

Le côté droit de la cour du trône est occupé par des portiques, qui forment une longue galerie; plusieurs portes donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de chevaux magnifiques.

Pendant le séjour que Tavernier fit à Agra en 1665; il était accompagné de son compatriote Bernier, auquel il donne le titre de *médecin de l'empereur*. Les deux voyageurs quittèrent ensemble cette ville, et arrivèrent bientôt sur les bords du fameux fleuve du Gange. Tavernier pa-

rut fort surpris qu'il ne fût pas plus large que la Seine devant le Louvre ; il y a même si peu d'eau depuis le mois de mai jusqu'au mois de juin, c'est-à-dire pendant la saison sèche, qu'il est impossible aux bateaux de le remonter.

Sous le grand portail de la pagode de Banaron, un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune; tous les Banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux et sur le bout du nez, puis sur les bras et devant l'estomac; c'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés dans l'eau du Gange, car, lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement.

Tavernier visita la pagode, et voici ce qu'il y remarqua : « Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent, l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours et de quantité d'autres instruments. Deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique; le peuple les suivait, et les instruments accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon, pour chasser

les mouches au moment de l'ouverture de la pagode. Cette musique et l'exercice des éventails durèrent plus d'une demi-heure; enfin, les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main, et de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte; elle fut ouverte par six bramines, qui étaient dans la pagode. Aussitôt que la porte fut ouverte, on tira un large rideau, qui laissa voir une grande idole sur un autel; tous les assistants se jetèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, et se prosternèrent trois fois; ensuite, s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets et de chaînes en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole et rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine qui était devant l'autel tenait à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalle une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, on fit retirer le peuple, et la pagode fut fermée. »

Parvenus à Patna, nos deux voyageurs s'embarquèrent sur le Gange pour le descendre jusqu'à la mer; mais après quelques jours de navigation ils se séparèrent, et pendant que Tavernier se rendait à Goa, puis à Batavia et enfin en Europe, Bernier voyageait dans le Cachemire, où nous allons le suivre.

François Bernier. — Voyage à Cachemire. — (1638-1670).

François Bernier, natif d'Angers, était devenu médecin du Grand-Mogol; il occupa cet emploi pendant douze années, ce qui lui donna occasion de visiter plusieurs parties de l'empire, et notamment la province de Cachemire. Mais avant de le suivre dans cette excursion, transcrivons les détails qu'il donne sur l'intérieur du palais impérial.

« Le roi paraissait assis sur son trône, dans le fond de la grande salle de l'Am-has, magnifiquement vêtu; sa veste était d'un satin blanc à petites fleurs, et relevée d'une fine broderie d'or et de soie; son turban était de toile d'or, et orné d'une aigrette dont le pied était couvert de diamants d'une grosseur et d'un prix extraordinaires, avec une grande topaze orientale, qu'on peut dire sans pareille, qui brillait comme un petit soleil; un collier de grosses perles lui pendait au cou jusque sur l'estomac. Son trône était soutenu par six gros pieds, qu'on dit être d'or massif, et tout semé de rubis, d'émeraudes et de diamants; tout ce trône est prisé quarante millions de roupies, qui valent environ soixante millions de livres *. L'artifice de ce trône ne répond pas à

* On voit que Bernier compte la roupie à 1 fr. 50 cent.; or, comme elle vaut 2 fr. 50 c., l'évaluation actuelle du trône serait de cent millions.

la matière ; ce qui s'y trouve de mieux pensé, sont deux paons couverts de pierreries et de perles, qui sont l'artifice d'un Français.

« Au bas de ce trône paraissaient tous les omérahs, magnifiquement vêtus, sur une estrade couverte d'un grand dais de brocart avec de grandes franges d'or, et enfermée d'un balustre d'argent. Les piliers de la salle étaient tapissés de brocart à fond d'or, et ce n'étaient, par le haut de la salle, que grands dais de satin à fleurs, attachés avec des cordes de soie rouge, où pendaient de grosses houppes de soie très-riches, d'une longueur et d'une largeur prodigieuses. Dans la cour était tendue une certaine tente qu'on nomme l'Aspak, aussi longue et aussi large que la salle, et davantage ; elle y était jointe par le haut, et venait presque jusqu'au milieu de la cour, et cependant elle était tout enfermée d'une grande balustre couverte de plaques d'argent ; elle était rouge par le dehors et doublée par le dedans de ces beaux chittes, ou toiles peintes au pinceau, travaillés et ordonnés tout exprès, avec des couleurs si vives et des fleurs si naturelles, tirées de cent sortes de façons et de figures, qu'on eût dit de quelque parterre suspendu. »

Aureng-Zeb, alors empereur, voulant éviter les chaleurs extrêmes de l'été et respirer un air frais, partit en 1664 pour Lahore et le Cachemire ; il menait avec lui trente-cinq mille hommes

de cavalerie, dix mille d'infanterie, et un grand nombre de canons. Aureng-Zeb se faisait porter, pendant la marche, sur les épaules de huit hommes, dans une espèce de trône où il était assis, magnifique tabernacle peint et doré, qui se fermait avec des vitres. Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze jours de route entre Delhi et Lahore, il employa six mois; il s'écartait, il est vrai, souvent du chemin pour se procurer les plaisirs de la chasse. Bernier fut témoin de quelques-unes de ces chasses, dont plusieurs lui parurent fort curieuses, entre autres celle des gazelles, faite par des léopards apprivoisés. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, qu'ont tient enchaîné sur une petite charrette; on le délie, mais cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de la poursuite; il tourne, il se cache, il se courbe pour en approcher et pour les surprendre. Comme sa légèreté est incroyable, il s'élance dessus lorsqu'il est à portée, les étrangle et se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; le maître ou le gouverneur s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair, et, saisissant un moment propice pour lui couvrir les yeux, il l'enchaîne et le remet sur sa charrette.

Mais la chasse du lion est bien plus noble; elle est réservée à l'empereur et aux princes de son

sang. Lorsque ce monarque est en route, si les gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent dans un lieu voisin un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, et revient dormir dans son gîte ordinaire jusqu'au lendemain, où il trouve un autre âne; on l'appâte ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque l'empereur s'approche, on attache au même endroit un âne auquel on a fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés; l'empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné de nobles montés aussi sur des éléphants, d'un grand nombre de gardes à cheval et à pied, s'approche de l'enceinte de filets et tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant, mais il rencontre des filets qui l'arrêtent, et l'empereur le tire jusqu'à ce qu'il le tue.

Outre l'embarras des chasses, la marche était quelquefois retardée par le passage des grandes rivières. On était obligé de faire plusieurs ponts de bateaux, éloignés de deux ou trois cents pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier et de les affermir; ils les couvrent d'un mélange de terre et de paille qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée et à la sortie,

parce que, outre la presse et la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux et les bœufs tombent les uns sur les autres avec un désordre incroyable. A la quantité de troupes réglées qui composaient cette armée, si on joint celle non moins grande des domestiques et des marchands, on croira sans peine que cette masse se montait de trois à quatre cent mille personnes. Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répondra que les Indiens sont fort sobres, et que, de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas en compter plus de la vingtième partie qui mange de la viande pendant la marche. Le kicheri, qui est un mélange de riz et de légumes sur lesquelles on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols.

Quoi qu'il en soit, l'armée atteignit Lahore, où l'empereur s'arrêta plus de deux mois à attendre la fonte des neiges, qui obstruaient le passage des montagnes; et cependant, pour cela on devait se résigner à subir des inconvénients d'une nature tout opposée, car les Indiens mêmes redoutent les chaleurs excessives qui se font sentir pendant le trajet de Lahore à Bember, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée des montagnes de Cachemire, trajet qui est de douze journées. En effet, Bernier fait une peinture effrayante de cette route; le soleil était insupportable dès le premier mo-

ment de son lever, on n'apercevait pas un nuage, on ne sentait pas un souffle de vent, les chameaux pouvaient à peine se traîner; les Indiens, avec leur peau noire, sèche et dure, manquaient de force et d'haleine, et expiraient de fatigue. Le visage de Bernier, ses mains et ses pieds étaient pelés, tout son corps était couvert de petites pustules rouges, qui le piquaient comme des aiguilles; il doutait, le dixième jour de la marche, s'il serait vivant le soir. Il arriva néanmoins, la nuit du 12 juin, au pied d'une montagne escarpée, noire et brûlante, où Bember est situé; ce fut là que campa la masse de l'armée, tandis que l'empereur, accompagné d'un petit nombre de nobles et de soldats, devait se rendre à Cachemire. Bernier se mit en route la nuit suivante; il n'eut pas plutôt gravi ce qu'il appelle *l'affreuse muraille du monde*, c'est-à-dire une haute montagne noire et pelée, qu'en descendant sur l'autre face il sentit un air plus frais et plus tempéré; mais rien ne le surprit tant dans les montagnes, que de se trouver tout à coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes et de tous nos arbrisseaux, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes, et son admiration était d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Hindoustan il n'avait aperçu rien qui l'eût préparé à ce brusque changement.

Il admira particulièrement, à une journée et demie de Bember, une montagne qui n'offrait que des plantes sur ses deux faces, avec cette différence qu'au midi, vers les Indes, c'était un mélange de plantes indiennes et européennes, au lieu que du côté du nord il n'en découvrait que d'européennes.

En traversant la montagne la plus haute de toute la chaîne, Bernier eut plusieurs occasions de se rappeler ses principes philosophiques; d'abord, en moins d'une heure, il éprouva l'été et l'hiver : après avoir sué à grosses gouttes par des chemins où tout le monde était forcé de marcher à pied et sous un soleil brûlant, il trouva au sommet de la montagne des neiges glacées, au travers desquelles on avait creusé une route. Il tombait un verglas fort épais, et le vent était si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avaient jamais vu de glace ni de neige, couraient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. Ensuite Bernier rencontra dans l'espace de moins de deux cents pas deux vents absolument opposés : l'un, du nord, qui lui frappait le visage en montant, surtout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du midi, qui lui donnait dans le dos en descendant.

Le tableau que notre voyageur a tracé de la province de Cachemire mérite d'être cité à cause de son exactitude et de sa fidélité. C'est une très-belle campagne, divisée par un grand nombre de

petites collines, et qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de large; elle est située à l'extrémité de l'Hindoustan, au nord de Lahore, et véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles du grand et du petit Tibet et celles du Raja-Gamon. Les montagnes qui touchent à la plaine sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres et des chevaux; le gibier y est très-abondant, et d'espèces diverses; les abeilles y sont en très-grand nombre, et ce qui est rare dans l'Inde, on n'y trouve nulle part de serpents, de tigres, d'ours, ni de lions.

Au delà des premières montagnes, il s'en élève d'autres beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, et ne cesse jamais d'être tranquille et lumineux au-dessus de la région des nuages et des brouillards. De toutes ces montagnes il sort de toutes parts une infinité de sources et de ruisseaux que les habitants ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux et d'agréables cascades, se rassemblent enfin et composent une rivière, qui tourne doucement autour du royaume, traverse la capitale, et, se réduisant en plusieurs branches, va se rendre dans l'Indus.

Tant de ruisseaux répandent dans les champs et sur les collines une fécondité admirable, qui les ferait prendre pour un grand jardin entrecoupé de bourgs et de villages et varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran et de diverses sortes de légumes. Un Européen y reconnaît partout les plantes, les fleurs et les arbres de son climat; cependant Bernier ne vit pas tant d'espèces différentes de fruits qu'en Europe, et ne les trouva pas aussi bons, défaut qu'il attribue à la mauvaise culture.

Cachemire, ville capitale, est sans murailles; elle a trois quarts de lieue de long et une demi-lieue de large; elle est située sur le bord d'un lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues de tour, qui se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Cette rivière a deux ponts de bois dans la ville pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des édifices sont de bois, bien bâtis, et à deux ou trois étages; les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes un petit jardin, ce qui forme une perspective ravissante, surtout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau.

Un côté de la ville regarde une montagne, qui montre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, et au sommet une mosquée, accompagnée d'un ermitage et de quantité de beaux

arbres verts. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle il y a une mosquée avec son jardin, et un très-ancien bâtiment qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *Trône de Salomon,* parce que les habitants le croient l'ouvrage de ce prince dans un voyage que, selon eux, il fit à Cachemire.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites îles qui forment autant de jardins toujours verts, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers et bordés de trembles à larges feuilles, avec un seul bouquet de branches au sommet comme le palmier. Au delà du lac, sur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance et des jardins; le plus délicieux de tous ces jardins est celui qui porte le nom de *Châh-Limar,* ou jardin du roi; on y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cents pas entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet qui est au milieu du jardin, et là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille; ses bords sont en talus, de la même pierre, et dans le milieu on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau, sans y comprendre un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'espace en espace de diverses pièces d'eau rondes, dont il est

bordé comme d'autant de réservoirs; il se termine au pied d'un cabinet semblable au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes et bâtis dans l'eau même, ont une galerie qui règne alentour, et quatre portes opposées l'une à l'autre, dont deux regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, et les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand salon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, et parsemé de sentences en gros caractères persans. Les quatre portes sont très-riches; elles sont composées de grandes pierres et soutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles depuis longtemps détruits. On ignore également la matière et le prix de ces pierres, mais elles sont plus belles que le marbre et le porphyre.

Les Cachemiriens passent pour les plus spirituels et les plus fins de tous les peuples de l'Inde: avec autant de disposition que les Persans pour la poésie et pour toutes les sciences, ils sont plus industrieux et plus amis du travail. Ils font des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des cassettes, des cuillers et diverses sortes de petits ouvrages que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Mais rien ne leur est si particulier, et ne leur attire tant d'argent par le commerce, qu'une espèce d'étoffe à laquelle ils occupent jus-

qu'à leurs petits enfants, on la nomme *châles ;* ce sont des pièces d'une aune et demie de long sur une de large, qui sont brodées au métier par les deux bouts. Les Mogols et la plupart des Indiens de l'un et l'autre sexe les portent en hiver sur leur tête, repassées, comme un manteau, par dessus l'épaule gauche. On en distingue de deux sortes ; les unes en laine du pays, qui est plus fine que celle d'Espagne ; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *touz*, et qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du Grand-Tibet. Les châles de cette seconde espèce sont plus chers que les autres ; les seigneurs en font faire qui coûtent jusqu'à cent cinquante roupies (quatre cent trente francs environ), au lieu que les plus belles de laine du pays ne passent jamais cinquante roupies (cent vingt francs). Bernier, qui donne ces détails, fait remarquer que les ouvriers d'Agra et de Lahore ne parviennent point à donner à leurs châles le moelleux et la beauté de ceux de Cachemire, différence qu'il attribue à l'eau du pays.

Les Cachemiriens sont aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir des traits des Tartares, ni de ce nez écrasé et de ces petits yeux de porc qui sont le partage des habitants du Grand-Tibet ; les femmes de ce pays ont dans toute l'Inde une grande réputation de beauté.

Il est fort singulier que Bernier termine sa re-

lation sans nous faire connaître les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, sans même parler de celles qui ont marqué le sien ; il s'exécuta cependant heureusement, puisqu'il ne mourut qu'en 1688, à Paris, où il était revenu en 1670.

Depuis Bernier, le Cachemire n'a été visité que par deux Européens, G. Forster, Anglais, en 1783, et notre compatriote Jacquemont, en 1831. Comme ces deux voyageurs n'ont point écrit les relations de leurs voyages, et n'ont consigné leurs impressions que dans de simples lettres, nous allons en extraire ce qu'ils ont dit sur ce pays. Quand Forster vit Cachemire, cette ville n'était pas plus grande que cent dix-neuf ans auparavant, les maisons avaient les mêmes dimensions ; tous les monuments des Mogols avaient été détruits, excepté le Châh-Limar, qu'on entretient en bon état.

Mais, si tous les édifices élevés par les Mogols dépérissaient depuis que le Cachemire avait changé de maîtres, les charmes de la nature restaient les mêmes, et Forster vante la magnifique végétation de ce pays : la rose surtout y brille d'une beauté et d'un éclat qui sont depuis longtemps passés en proverbe dans l'Orient.

Écoutons actuellement ce que dit Jacquemont : « Le Cachemire, sur le revers septentrional d'une grande chaîne neigeuse, se trouve isolé, par cette haute barrière, du climat de l'Inde, et en a un

qui ressemble parfaitement à celui de la Lombardie. Le peuplier d'Italie et le platane dominent dans le paysage cultivé. Le platane y est colossal; la vigne, dans les jardins, y est gigantesque. Les forêts sont composées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins absolument semblables à ceux d'Europe; le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes, le butome et le ményanthe s'élèvent au-dessus d'elles, associés aux joncs et aux roseaux : toute cette nature est étrangement européenne. »

Si Jacquemont partage sur ce point l'opinion de Bernier, il en diffère sur un autre. « Cette vallée de Cachemire, dont la renommée s'étend au loin, ne le mérite peut-être que par les visites fréquentes qu'y fit le kan du Grand-Mogol. Ses lacs sont bien peu de chose quand on les compare à ceux des Alpes; et, dans tous les palais bâtis sur leurs bords, par des empereurs mogols, celui de Châh-Limar, le plus célèbre de tous, est le seul debout. J'y fus reçu par le gouverneur : l'endroit me plut fort à cause de ses eaux pures, de ses ombrages magnifiques; mais combien de villas italiennes surpassent le Châh-Limar en beauté! La physionomie des montagnes est plutôt grandiose que belle; des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. »

Jacquemont convient que la race des hommes

est parfaitement belle. Quant aux femmes : « Je suis fâché, dit-il, de me trouver en contradiction avec le petit nombre de voyageurs européens qui ont visité ces contrées avant moi. Si les choses n'ont pas sensiblement changé depuis que Forster les observa, il faut qu'il ait furieusement embelli la vérité, ce qui devrait n'être permis qu'aux poëtes. »

Kœmpfer. — Voyages au Japon. — (1691 - 1692).

Ce fut en 1542 que les navigateurs portugais abordèrent au Japon : accueillis avec tolérance, ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre de la propagation de la religion chrétienne. Le peuple était disposé à recevoir la vraie foi, soit que l'oppression des grands le portât vers cette sainte religion, si consolante pour ceux qui souffrent ; soit que l'exemple de quelques princes du pays eût entraîné plusieurs milliers de naturels vivant sous leur dépendance ; le fait est que, vers les dernières années du seizième siècle, on comptait dans l'empire plusieurs provinces entièrement chrétiennes, avec leurs églises, leurs pasteurs et leurs fidèles.

En 1549, le grand François Xavier arriva dans ce pays ; bientôt le souverain et plusieurs princes demandèrent le baptême, et quand ce missionnaire mourut, en 1552, il y avait au Japon

près de quinze cent mille chrétiens ; mais ils étaient loin de jouir d'une tranquillité absolue.

Déjà l'empereur avait pris ombrage de ces miraculeux progrès : on sut à Myako que les Portugais, conquérants de Goa, de Malaca, de Macao, cherchaient à fonder dans cette partie de l'Asie une vice-royauté puissante. Les ennemis du christianisme firent craindre au souverain que des conquérants armés ne se cachassent derrière ces vénérables missionnaires, et que, à la faveur de l'accueil favorable fait aux Européens, les officiers de la cour de Lisbonne ne se disposassent à attaquer sa puissance temporelle.

Dès lors l'empereur confondit dans sa haine la religion et la prétendue ambition des Portugais ; en 1589, Taïco Sama fit promulguer une loi qui interdisait l'entrée du pays aux Européens, et qui condamnait tous les chrétiens à mort s'ils n'abjuraient leur croyance. L'édit fut exécuté avec tant de rigueur, que l'année suivante compta vingt mille martyrs. Loin de succomber devant ces violences, le christianisme acquit une activité et une force nouvelles. Les conversions, en 1591 et 1592, se montèrent à plus de douze mille.

En 1597, la persécution recommença, sous Daïfen Sama, avec un acharnement et un raffinement de cruautés inouïes. Elle dura ainsi trente années, pendant lesquelles cinquante mille chrétiens furent, dit-on, suppliciés. Dans quelques

provinces, on les brûla à petit feu; dans d'autres, on les mit en croix; ici, on les tuait en leur versant de l'eau bouillante sur le corps; là, en leur appliquant des fers rouges jusqu'à ce que les os fussent mis à nu; tantôt, on les fouettait jusqu'au sang, pour exposer ensuite aux ardeurs du soleil leurs chairs meurtries et déchirées; d'autres fois, on les enfermait dans des caves pleines de serpents venimeux. Enfin, sous le règne de Tambo Sama, ces atrocités prirent un caractère si odieux, que les expressions manquent pour les peindre et les flétrir.

Ce système de rigueur, suivi par trois empereurs successifs, suffit à peine pour extirper le christianisme du Japon, tant il y avait jeté de profondes racines. Les derniers martyrs de la foi, chassés de toutes les parties de l'empire, s'étaient réfugiés, au nombre de trente mille, disent les historiens contemporains, dans la forteresse de Semabura : assiégés par les armées de l'empereur, bloqués, mourant de faim et de soif, ils eurent à essuyer les désastres d'une prise d'assaut, et furent tous égorgés dans la même journée. Les vainqueurs avaient du sang jusqu'à mi-jambe, dans toute l'étendue de la citadelle.

Ces massacres anéantirent le christianisme au Japon; en 1630, il n'existait pas un seul fidèle, tous étaient morts, s'ils n'avaient pas abjuré. On proscrivit aussi ceux qui avaient introduit le nou-

veau culte. Désormais aucun navire portugais ne put jeter l'ancre dans les rades de l'empire; aucun sujet de cette nation ne put mettre le pied sur son territoire.

Ce fut vers cette époque que les Hollandais se présentèrent pour succéder aux Portugais; ils n'obtinrent cette faveur qu'en reniant leurs croyances chrétiennes, et en protestant qu'il n'y avait aucun rapport entre leur religion et celle des Européens proscrits. D'abord tolérés dans certains ports, ils partagèrent bientôt avec les Chinois le monopole du commerce du Japon. Leur première ambassade remonte à 1611, année où ils se trouvèrent à Yedo en concurrence avec une légation espagnole, qui fut bientôt chassée de la capitale. En 1637 et en 1661, deux nouvelles ambassades se présentèrent au Japon; enfin, en 1690, eut lieu celle à laquelle Kœmpfer appartenait en qualité de chirurgien.

La relation de cette ambassade, écrite par lui-même, est pleine de naïveté et de charme; et ce livre est encore le document le plus exact, le plus judicieux que nous ayions sur cet archipel.

Reçu en audience par le séougoun, voici ce qu'il raconte de cette cérémonie : « L'empereur était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu de la peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du

sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière des jalousies. Je m'aperçus qu'on avait mis des cornets de papier entre les cannes, pour élargir les ouvertures, et donner plus de facilité aux curieuses.

« Le conducteur de l'ambassade était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert, à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'État du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occupée par les enfants des princes, par les pages de sa majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient le visage pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous allions jouer notre rôle.

« Notre interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses, et nous prîmes place à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur.

« Alors l'introducteur nous dit, de la part de ce monarque, qu'il nous voyait volontiers; l'interprète qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de l'ambassadeur. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait

assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de l'introducteur, comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs.

« Après les premiers compliments, l'acte qui suivit ce cérémonial devint une véritable comédie.

« On nous fit mille questions ridicules; on demanda le nom, l'âge de chacun de nous; on nous fit écrire ces renseignements sur un morceau de papier, qui fut passé à l'empereur par un trou de la jalousie derrière laquelle il se tenait. On fit essuyer à l'ambassadeur un interrogatoire politique et géographique, à moi un interrogatoire médical.

« Quand ce fut fini, le prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha aussi près que possible. Alors il imagina de se donner un divertissement nouveau; c'était de nous faire marcher, arrêter, asseoir, lever devant lui, tour à tour, comme on ferait pour un cheval que l'on essaie. Puis il nous fallut, pour complaire à S. M. japonaise, nous complimenter les uns les autres, sauter, faire les ivrognes, écorcher tant soit peu la langue du pays, lire en hollandais, peindre, mettre et ôter nos manteaux; le dernier acte de cette comédie fut de nous engager à danser et à chanter. Je m'y prêtai de mon mieux; je me mis

à gambader en chantant une chanson allemande; l'empereur dût se retirer enchanté de moi. »

Quand, l'année suivante, la même ambassade arriva à Yedo, l'empereur, encore rempli des souvenirs gymnastiques que les envoyés avaient laissés, ordonna que les Hollandais, à peine arrivés et encore poudreux, vinssent devant lui marcher, s'asseoir, se tourner dans tous les sens, danser, chanter, enfin faire le simulacre d'une dispute. Tout cela lui semblait extrêmement plaisant; il voulut en outre savoir comment on s'y prenait en Hollande pour se saluer, comment un père s'entretenait avec son fils, un mari avec sa femme. Pour varier ses plaisirs, on donna aux Bataves quelques petits enfants, qu'ils devaient faire sauter, qu'ils devaient porter sur leurs épaules ou promener sur leurs bras; on leur fit ôter et remettre leurs perruques, secouer la poudre qui s'y trouvait, défaire les boucles de leurs souliers. Les bons Hollandais se prêtaient à tout, parce qu'ils savaient bien que l'empereur n'avait pas l'intention de les humilier; les plus hauts seigneurs de la cour eussent été flattés à leur place que le séougoun les trouvât propres à distraire ses heures d'oisiveté.

Pour payer tant de complaisance, S. M. donna aux étrangers un festin admirable, selon la mode japonaise. Devant chaque convive figurait une petite table, couverte de différents mets et de pe-

tits bâtons d'ivoire, tenant lieu de cuillers et de fourchettes. Chacun avait devant soi deux petits pains, un morceau de sucre blanc cannelé, cinq kainakis confits (espèce d'amandes), neuf tranches de gâteaux de différentes pâtes, les uns de fleur de farine et de miel, les autres de farine de fève ou de farine de riz; le dernier plat était une mangue énorme, bouillie et remplie de farine de pois mêlée de sucre. Tel était le premier service. Au second on vit paraître du poisson bouilli, avec une excellente sauce, des huîtres cuites avec du vinaigre et servies dans la coquille, des oies rôties, découpées en minces aiguillettes, du poisson frit et des œufs durs. La seule boisson était du sakki délicieux.

Pendant son séjour, Kœmpfer fit de curieuses observations sur les mœurs et les coutumes des Japonais; elles sont d'autant plus précieuses que l'état du pays est encore tel aujourd'hui qu'il était alors.

Les Japonais, au premier coup d'œil, ressemblent beaucoup aux Chinois par la figure et par l'extérieur; mais en examinant soigneusement leurs traits caractéristiques, et en les comparant avec ceux de ce peuple, on s'aperçoit aisément de la différence qui existe entre eux. Les yeux des Japonais, quoique placés presque aussi obliquement que ceux des Chinois, sont cependant plus larges près du nez, et la paupière paraît être re-

levée quand elle est ouverte. La chevelure des Japonais n'est pas uniformément noire, elle est plutôt d'une teinte brune foncée. Dans les enfants au-dessous de douze ans elle offre toutes les nuances, même celle du lin ; on trouve aussi des personnes qui ont les cheveux entièrement noirs et presque crépus, avec les yeux obliques et la peau très-noire. A une certaine distance, le teint des gens de la classe inférieure paraît jaune, celui des habitants des villes varie suivant leur manière de vivre, et dans les palais des grands on voit souvent des femmes qui ont le teint aussi blanc et les joues aussi colorées que les Européennes.

Les Japonais diffèrent encore des Chinois par la langue, par les coutumes, par le caractère; aussi ne peuvent-ils pas souffrir qu'on les fasse descendre des Chinois, ni d'aucun autre peuple voisin; ils disent qu'ils ont pris leur origine sur le sol même de leur empire.

La religion primitive du Japon ne vient pas non plus de la Chine; cette religion est fondée sur le culte des esprits ou des divinités qui président à toutes les choses visibles et invisibles; on la nomme le *Sinto*. Les dieux et les idoles que les Japonais adorent appartiennent proprement à ce culte. On a introduit plus tard le Boudhisme et le Suedo.

La religion du Sinto reconnaît l'immortalité de

l'âme : toutes les âmes sont jugées par des juges célestes ; celles des hommes vertueux entrent dans le ciel, où elles deviennent *camis*, ou génies bienfaisants, tandis que celles des méchants sont plongées dans le royaume des Racines. Les Japonais adressent le matin et le soir, devant leurs chapelles, des prières aux camis. Le renard est honoré par les Japonais, qui lui érigent même des temples sous le nom d'*Inari*.

Dans les premiers temps, le Japon était gouverné par un seul empereur, sous le titre de daïri, qui était en même temps chef de la religion ; mais, vers l'an de N.-S. 1143, ce souverain confia l'administration du pays au chef de la milice, portant le nom de *koubo* ou *séougoun ;* cet officier finit par s'emparer de toute l'autorité temporelle, et, dès 1190, la séparation fut définitivement tranchée : le daïri, reconnu comme chef spirituel, fut confiné dans la ville de Myako, sa capitale, qui est une véritable prison d'État. Une garnison, entretenue par le séougoun, ne le laisse sortir que pour aller au temple dans les occasions solennelles. Argent, titres et prérogatives nobiliaires sont prodigués au chef spirituel ; mais, en revanche, il ne peut se mêler en aucune manière d'affaires politiques.

Pour remplir ses instants, on a eu soin de lui faire une vie tout occupée de cérémonial et d'étiquette minutieuse. Non-seulement le daïri est

saint pour les autres, mais il doit être saint à ses propres yeux ; il ne lui est pas permis de se croire d'une nature périssable et mortelle, il faut qu'il ait foi en lui, qu'il se croie dieu, qu'il parle, qu'il agisse comme tel, non-seulement devant la foule, mais dans l'intérieur de son palais, en présence de ses affidés, et même seul. Cette divinité coûte au daïri une prière de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Il lui est défendu de toucher la terre du pied ; quand il veut aller quelque part, des domestiques choisis le portent sur leurs épaules ou dans des litières, ou bien il marche sur des sandales qui ont douze doigts de hauteur. Le grand air lui est interdit, et il fait trop peu de cas d'un soleil qui luit sur tout le monde pour s'exposer à un seul de ses rayons.

Le corps du daïri est saint pour lui comme pour les autres, il ne se coupe ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles ; des serviteurs lui rendent ces soins la nuit, quand il est endormi, et quand il se réveille il entre dans une grande fureur de voir qu'on a retranché une portion de sa personne sacrée.

Jadis on obligeait le daïri à se tenir assis sur son trône, une lourde tiare sur la tête, pendant toute la matinée, immobile, sérieux, fixe. S'il remuait les paupières seulement, c'était d'un fâcheux augure, l'empire allait être troublé ; s'il remuait la tête, tout était perdu, le Japon allait

périr. Cette coutume a fini par tomber en désuétude.

L'habillement du daïri consiste en une tunique de soie noire, qu'il porte sous une robe rouge; par-dessus le tout flótte une simarre de crêpe de soie, d'une finesse extrême; son bonnet est de forme conique et garni de fanons semblables à ceux d'une mitre ou d'une tiare; son front est peint de blanc et de rouge.

Sa table est magnifiquement servie; chaque jour on lui prépare un souper somptueux, dans douze appartements du palais, et quand il a désigné celui qu'il préfère, tout cet appareil est réuni sur une même table. La vaisselle, toute d'argile, est brisée à mesure qu'on l'enlève; les domestiques eux-mêmes sont convaincus que, si un autre que le daïri touchait aux restes de ce repas, la bouche et la gorge du coupable enfleraient à l'instant même, et il périrait étouffé.

La succession du daïri est réglée par une cour ecclésiastique, qui appelle à ce trône nominal le plus proche parent du mort, majeur ou mineur, son fils, sa fille, quelquefois sa veuve; ces changements sont toujours ignorés de la foule.

Les courtisans qui entourent le daïri, sacrés comme lui, ne s'occupent que de choses d'ordre spirituel.

Le daïri, étant le chef religieux de l'empire, occupe un rang plus élevé que le séougoun, son

plus puissant officier, quoique, en réalité, tout le pouvoir appartienne à ce dernier, qui se garde bien de lui disputer les priviléges de pure forme. Ainsi, dans les affaires importantes qui touchent à la politique du pays, le séougoun ne néglige pas d'envoyer un ambassadeur à son collègue afin d'obtenir son assentiment. Ces missions se font avec une grande pompe, afin que le peuple soit convaincu de la bonne harmonie qui règne entre les deux souverains. Le daïri, de son côté, entretient constamment à Yedo quelques officiers, chargés de surveiller la conduite du séougoun pour tout ce qui tient aux choses de la religion. A la nouvelle année, le séougoun envoie de riches présents au daïri, et l'usage exige impérieusement que, parmi ces présents, il y ait une grue blanche à tête noire, que l'empereur doit avoir prise lui-même dans une chasse au faucon. Enfin, tous les cinq ans le séougoun va à Myako et rend une visite au daïri; il déploie toute sa pompe et toute sa magnificence dans cette cérémonie, qui se termine par un échange de présents.

Le climat du Japon est très-agréable, quoique le temps y soit inconstant; en hiver il neige et il gèle souvent, en été l'air est d'une chaleur insupportable; les tremblements de terre y sont si fréquents, que les naturels ne s'en inquiètent nullement. Le terrain est montagneux, pierreux et stérile, mais l'industrie et les soins des habitants

l'ont rendu fertile. Parmi les arbres, le mûrier à soie tient le premier rang; viennent ensuite le kadsi, ou mûrier à papier; l'urusi, ou arbre à vernis, et l'arbre à thé. Il y a une foule d'arbres, de plantes et de fruits d'Europe.

Le règne animal offre également une grande variété d'espèces, quoiqu'il n'y ait ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphants; mais on y trouve des chevaux, des bœufs, des buffles, des moutons, des chèvres, des daims, des lièvres, des renards, des sangliers, des singes et des ours.

Les oiseaux sauvages et domestiques sont également très-nombreux, mais la plupart des Japonais ne mangent ni les canards ni les poules, quoiqu'ils en élèvent beaucoup.

Les Japonais sont de mœurs déréglées, superstitieux, hautains, défiants, vindicatifs, et se transmettent leurs haines d'une génération à l'autre; mais de nombreuses qualités compensent en quelque sorte ces vices : intelligents, spirituels, industrieux, doués de générosité et de noblesse d'âme, ils forment un peuple grave, éclairé, et l'un des plus policés de l'Asie.

Le costume des hommes est à peu près uniforme; il se compose de longues robes, les unes en soie, pour les maîtres, les autres en coton, pour les domestiques. L'une de ces robes de dessous tombe jusqu'au delà du genou, et est retenue par une ceinture large comme la main; au

cou, la robe est échancrée. Outre cette robe, qui sert de chemise, les gens riches ont des pantalons de toile mince, qui s'attachent au-dessus des hanches; puis, par-dessus le tout, s'endosse une autre robe, robe de cérémonie, flottante, ouverte, tantôt brune, tantôt noire, dont on se débarrasse quand on entre dans un appartement.

La chevelure des Japonais est rasée par devant, et les cheveux de derrière sont relevés et forment une petite touffe qui flotte sur le sommet de la tête.

Les femmes sont vêtues de robes de soie à dessins, qui traînent par terre; pour éviter les rayons du soleil, les riches se font accompagner par des domestiques, tenant, suspendu à l'extrémité d'un bambou flexible, un large voile en forme d'éteignoir; ce voile, d'une étoffe très-fine, a deux larges trous carrés, garnis d'une gaze claire et correspondant aux yeux. Leurs cheveux sont relevés des deux côtés de la tête et se partagent en chignons à peu près égaux, tandis qu'une mèche fort longue vient se boucler dans le milieu et sort d'un peigne d'écaille.

Chaque classe a ses droits et ses charges, et un Japonais ne sort jamais de l'une pour entrer dans une autre.

La population se divise en huit catégories; les *damios,* ou nobles, dont les titres et le rang sont transmissibles; les *chadamodos*, seconde classe

de noblesse, qui partagent avec les premiers le monopole des fonctions publiques; les membres du clergé, les soldats, les négociants, fort nombreux et fort riches; les artisans, dont chaque profession est déterminée; les cultivateurs et les esclaves.

Aucun crime n'est puni par des amendes ou peines pécuniaires, parce que, suivant les Japonais, si l'on pouvait se racheter de la peine par de l'argent, les riches commettraient tous les crimes qu'ils voudraient; on ne connaît que les punitions corporelles, la mort, la prison, le bannissement, la confiscation des biens, etc., etc. Le meurtre emporte la décapitation ou la suspension du coupable à une croix.

S'il s'élève dans la rue des querelles ou des contestations, les plus proches voisins sont obligés de séparer les combattants, car si l'un d'eux venait à être tué, quand même ce serait l'aggresseur, l'autre serait obligé de s'ouvrir le ventre, et sa famille serait emprisonnée pour un temps plus ou moins long. Tout homme qui tire son épée, quand même il ne toucherait personne, encourt la peine de mort. Les habitants de chaque rue sont divisés en compagnies de quinze hommes; chacune a son chef, et ce chef est responsable des habitants qui en dépendent. Lorsqu'un Japonais meurt, on est obligé de constater qu'il n'était pas chrétien et qu'il est mort naturellement. Les

classes inférieures inhument les morts dans les cimetières; quant aux riches, on les brûle avec un cérémonial somptueux et un immense concours de témoins. Une heure environ avant que le convoi sorte de la maison, les parents se rendent, vêtus de leurs habits les plus riches, au lieu où le corps doit être brûlé; les femmes sont habillées de blanc, car le blanc est la couleur du deuil, et elles ont sur leur tête un voile bigarré. Alors arrive le supérieur de la secte à laquelle appartenait le mort; porté dans une grande litière, il se fait voir tout éclatant d'or et de soie, entouré de prêtres vêtus d'une espèce de surplis et d'un manteau de gaze ou de creps noir. Derrière lui chemine un homme habillé de gris, portant une torche de pin, et suivi d'autres desservants qui chantent des hymnes. Ensuite défilent, sur deux lignes, d'autres acolytes tenant des piques, au bout desquelles sont suspendus des paniers de carton remplis de roses et d'autres fleurs de papier, qu'ils secouent de temps en temps; puis vient le cortége, avec des hommes portant des lanternes fermées avec de la gaze diaphane, et d'autres encore, la tête couverte d'un petit chapeau de cuir noir verni de forme triangulaire, auquel est attaché un billet portant en gros caractères le nom du défunt. Le nombre des assistants va parfois jusqu'à cinq et six cents personnes. La litière qui porte le corps arrive la dernière; le

mort y est placé, vêtu de blanc, dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes; il a par-dessus ses habits une robe de papier, sur laquelle sont écrites des sentences. Autour de la litière se tiennent les enfants du défunt, dont le plus jeune porte à la main une torche destinée à mettre le feu au bûcher.

Quand la litière est arrivée au lieu où le corps va être brûlé, le cortége se met à pousser des cris horribles, que rendent plus éclatants encore les vibrations de trente tamtams; le bûcher est une pyramide de bois très-sec, recouverte d'une magnifique étoffe moirée. Aux deux côtés, sont placées des tables garnies de confitures, de fruits et de pâtisseries; l'une d'elles, une seule, porte une cassolette remplie de charbons ardents, et un plat contenant du bois d'aloës. Le supérieur des bonzes entonne l'hymne des morts; puis, après avoir promené trois fois sa torche sur la tête du défunt, l'officiant la remet dans les mains du plus jeune enfant de la famille, qui allume le bûcher du côté de la tête du cadavre; tous alors s'empressent de répandre, sur le bois pétillant, des substances inflammables ou odoriférantes, après quoi on se retire en silence, laissant aux pauvres le repas qui a été préparé. Le lendemain, les proches viennent recueillir, dans un vase de porcelaine, les cendres, les os et les dents du défunt; on garde le vase dans la maison pen-

dant sept jours, au bout desquels on le transporte dans l'endroit où il doit être enterré.

Le deuil se porte pendant deux ans; on doit tant qu'il dure s'abstenir de toute espèce de plaisirs. Le vêtement est blanc; la coiffure consiste alors en un bandeau carré, avec un long crêpe flottant par derrière. Les habits sont amples, et fermés sur la poitrine, avec une large ceinture de réseaux, faisant deux tours. Le pantalon est une espèce de sac de toile écrue, comme la robe.

Les pères ont sur leurs enfants droit de vie et de mort, et ils les traitent jusqu'à l'adolescence d'une manière fort sévère; mais une fois adultes, ils changent de nom, et dès lors les voilà affranchis de la tutelle de leurs parents; alors on songe à les marier, si déjà on ne les a fiancés dès leur plus bas âge : la cérémonie des noces se fait hors de la ville, sous une tente improvisée; elle a lieu devant un autel où figure une divinité à tête de chien, symbole de la fidélité : les deux époux marchent vers elle pendant que le prêtre lit la formule; à un instant donné, la jeune fille prend une torche, l'allume à l'autel, et la présente au jeune homme, qui y allume la sienne. Quand les deux torches flambloient, les assistants poussent un cri de joie, et la cérémonie est accomplie.

Du jour où une Japonaise se marie, elle doit se défigurer. Il faut qu'elle noircisse ses dents blanches avec une teinture corrosive; il faut qu'elle

rase ses sourcils, qu'elle teigne ses lèvres en vert, qu'elle se farde le visage avec du blanc : ce sont les signes distinctifs auxquels on reconnaît les femmes qui sont sous puissance de mari.

Loin de vivre renfermées comme dans presque tout l'Orient, les femmes peuvent se montrer, se promener partout à visage découvert ; elles vont dans les rues, dans les maisons et dans les bains publics : l'usage de ces bains est général et presque journalier.

Enfin, le divorce est permis ; et s'il n'y a pas d'enfants, l'époux fait rompre son mariage avec la plus grande facilité.

Nous avons dit que Kœmpfer fit deux fois le trajet de Nangasaki, ville où se tiennent les Hollandais, à Yedo ; pendant ces voyages, il observa de curieux détails que nous allons faire connaître.

On met sur chaque cheval, lorsqu'on adopte ce mode de transport, une selle de bois, sur laquelle le cavalier monte et descend, non pas par le côté, comme les Européens, mais par le poitrail du cheval ; de nombreux domestiques portent le bagage, parmi lequel se trouve nécessairement un lit. Une lanterne de papier verni et plissé, tenue par des valets, sert à éclairer la marche nocturne. On a des souliers pour les valets et pour les chevaux : les souliers des chevaux sont faits de paille cordonnée, et on y met de longues cordes, également de paille, pour les attacher aux pieds : ces

enveloppes tiennent lieu de nos fers d'Europe, inconnus au Japon. Les manteaux sont faits d'un papier doublé, vernissé et huilé; ils sont si amples, qu'ils couvrent tout à la fois le cavalier, le cheval et le bagage. Pour se garantir de l'ardeur du soleil, il faut se munir d'un grand chapeau, qui est fait de bambou ou de paille travaillée avec art, en forme de parasol; on l'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Il est transparent et extrêmement léger, et cependant, dès qu'une fois il est mouillé, la pluie ne saurait passer au travers. Dans les villes et les villages, les femmes portent ces chapeaux quelque temps qu'il fasse.

En voyage, les Japonais portent des hauts de chausses fort larges, qui vont en se rétrécissant pour couvrir les jambes, et qui sont fendus des deux côtés pour y faire entrer les extrémités de leurs longues robes, qui, sans cela, les incommoderaient beaucoup en marchant et en allant à cheval. Les porteurs et les domestiques n'ont point de hauts de chausses, et, pour être plus agiles, ils retroussent leur robe jusqu'à leur ceinture.

Les Japonais de l'un et de l'autre sexe ne sortent jamais sans éventail; dans leurs voyages, ils se servent d'une espèce d'éventail sur lequel les routes sont imprimées, et qui marque combien de milles ils ont à faire, les lieux de repos, etc.

Les gens riches ne voyagent pas à cheval; ils

se servent de *norimons*. Ce sont des espèces de caisses de carrosses, faites avec des planches très-minces et des cannes de bambou, avec des fenêtres sur le devant et sur le côté; on peut s'y asseoir et même s'y coucher; l'intérieur est orné avec plus ou moins de richesse, et disposé de manière à en faire une chambre agréable et légère. Le nombre des porteurs est proportionné au rang des voyageurs; six au moins, douze au plus : les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures, suivant la nature de la route. A chaque relais, on trouve des porteurs pour les norimons et pour les bagages, et des chevaux de rechange.

Il y a des hôtelleries en assez grand nombre et assez bonnes tout le long de la route, cependant les voyageurs ne doivent jamais s'attendre à y trouver ni lit ni couverture; il faut qu'ils en portent avec eux, ou qu'ils couchent sur le tapis du plancher; il y a, dans la chambre principale, un trou carré et muré qu'on remplit en hiver de cendres, sur lesquelles on met des charbons allumés; partout il y a une salle de bains, dont les Japonais font un usage journalier.

Tous les bâtiments sont pour l'ordinaire bas et en bois; les maisons des particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur; ainsi le veut la loi. Les palais du daïri et du séougoun n'ont eux-mêmes qu'un étage. Les maisons sont

propres et bien meublées. En général, des paravents faits de papier peint ou doré, et enchassés dans une bordure de bois, tiennent lieu de murs de séparation ou de cloisons. Le plancher est fait de planches proprement couvertes de belles nattes qui, d'après une loi, doivent avoir la même grandeur dans toute l'étendue de l'empire, c'est-à-dire une toise de long sur une demi-toise de large. Tout l'intérieur des maisons, les portes, les fenêtres, les allées, tout, en un mot, est parfaitement peint et vernissé. Le plafond est couvert de papier à fleurs d'or et d'argent; et il n'y a pas un seul coin de la maison qui n'ait quelque chose d'agréable et de riant. Toutes les maisons sont fort saines; elles sont bâties en bois de cèdre ou de sapin.

La plupart des villes sont fort peuplées et bien bâties; les rues sont généralement régulières, s'étendent en lignes droites et se coupent à angles droits. Les villes n'ont ni murailles ni fossés; les deux principales portes ne sont pas meilleures que les portes ordinaires élevées à l'ouverture de chaque rue, et qu'on ferme quand vient la nuit.

Quoique Kœmpfer compte de Nangasaki à Yedo trente-trois villes et quatre-vingts bourgs ou villages, ce qui semblerait indiquer un nombre considérable pour toute l'étendue du Japon, il n'y a que quatre villes impériales, dont nous allons successivement parler.

Nangasaki a acquis une grande importance commerciale, depuis que c'est le seul port où les Hollandais puissent aborder et entretenir un comptoir. La ville est bâtie sur le rivage; elle forme un croissant de trois quarts de lieue d'étendue; elle est entourée de petites montagnes couvertes de verdure, et sur le penchant desquelles sont élevés plusieurs temples magnifiques, ornés de beaux jardins et de terrasses. Les rues ne sont ni droites ni larges, elles vont en montant vers la colline, et finissent près des temples, qui sont au nombre de soixante-deux.

Les Hollandais sont relégués dans la petite île de Desima, séparée, à mer basse, seulement par un petit fossé; c'est sur ce rocher, long de deux cent trente-huit pas, que se traitent les affaires commerciales, et les résidents n'en sortent que pour aller, tous les quatre ans, rendre leur visite solennelle à Yedo.

La première ville importante qu'on rencontre est Osakka, qui renferme cent soixante mille habitants : les Japonais la nomment le théâtre universel des plaisirs et des divertissements. Toutes les maisons en sont parfaitement tenues, et, de même que celles de l'empire entier, elles n'ont ni tables, ni chaises, ni meubles. Les rues sont propres quoique non pavées; cependant il y a le long des maisons, de chaque côté de la rue, un petit pavé de pierres de taille.

A cinq lieues d'Osakka, est la cité sainte de Myako, dont l'entrée a toujours été interdite aux Européens : ce qu'on sait de cette ville ne repose que sur les renseignements fournis par les naturels, et on va voir combien ils méritent peu de croyance.

Nulle ville du Japon n'est aussi riche en monuments; le palais du daïri est une vaste enceinte entourée de murs et de fossés; au centre, est une immense tour carrée, d'où rayonnent treize rues habitées par les grands dignitaires. Le séougoun y a également un magnifique palais, construit en pierres de taille. Mais le monument le plus prodigieux, c'est le temple de Tokosi, célèbre dans toute l'Asie par son image colossale du *Daibouts*, ou grand Bouddha. Cette statue représente le dieu accroupi sur une feuille de lotus. Elle était autrefois en bronze doré; mais, renversée par un tremblement de terre, on l'a remplacée par une statue en bois, recouverte de papier doré. La hauteur totale du colosse est de quatre-vingts pieds, dont soixante-dix pour la statue, et dix pour la feuille de lotus; l'intérieur du temple, pavé en marbre blanc, est orné de quatre-vingt-seize colonnes en bois de cèdre; non loin du temple, se trouve suspendue la plus grosse cloche qui existe dans le monde; elle a dix-sept pieds de hauteur, et pèse à peu près deux millions de nos livres. A part le grand temple, le plus beau

est celui de Kwanwon; on y trouve aussi une statue gigantesque, qui a trente-six mains, puis autour d'elle six autres colosses de héros, et des myriades de dieux subalternes, dont la taille se gradue de telle sorte que les têtes forment un plan incliné : on peut ainsi les embrasser et les voir toutes d'un seul coup d'œil; si l'on en croit les Japonais, ils sont au nombre de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois!

Myako renferme cinq cents temples et six cent mille habitants : c'est de plus le grand magasin de toutes les manufactures du Japon; c'est là que l'on raffine le cuivre, que l'on bat monnaie, que l'on imprime les livres, que l'on fait au métier les plus belles étoffes à fleurs d'or et d'argent, les meilleures et les plus chères teintures, les ciselures les plus exquises, des instruments de musique, des bijoux en or, enfin les plus riches habits et les parures les plus élégantes.

Cependant Myako n'est que la seconde ville de l'empire; la première et la plus grande est Yedo, résidence de l'empereur de fait, et de toute sa cour. Du côté de la mer, Yedo a la forme d'un croissant, et les Japonais prétendent qu'elle a sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est point entourée de murailles, mais elle est coupée par plusieurs fossés ou canaux, avec de hauts remparts élevés des deux côtés, sur la plate-forme desquels on a

planté des rangées d'arbres. Cette ville a un grand nombre de superbes palais, séparés et distingués des maisons des simples particuliers par de grandes cours et de magnifiques portes, auxquelles on monte par des escaliers décorés et vernissés, qui n'ont que peu de marches ; mais le principal édifice est le palais du séougoun ; il est situé vers le milieu de Yedo, et par son étendue semble former une ville à part ; il est entouré de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Cette vaste résidence est divisée en trois parties, qui sont séparées les unes des autres de la même manière. Le château extérieur est habité par les princes, dont les palais forment des rues. Le second château contient des rues très-larges, formées par les palais des grands dignitaires de la couronne. Le palais proprement dit s'élève sur une hauteur et domine la ville ; quoiqu'il n'ait qu'un rez-de-chaussée, il est surmonté par une tour carrée à plusieurs étages, ornée de toits très-beaux et très-riches, ainsi que les autres parties de ce château. C'est ici le lieu de faire remarquer que cette tour carrée est une marque de prééminence ; l'empereur seul a le droit d'en avoir une, et les grands jouissent d'une prérogative semblable dans leurs propres domaines. Le palais, en général, représente un aspect majestueux et superbe. C'est à Yedo qu'a été publiée l'*Encyclopédie chinoise*, dite *du Japon*,

ouvrage le plus précieux que possède notre bibliothèque royale sur la littérature asiatique ; il se compose de quatre-vingts volumes in-8°, accompagnés d'un très-grand nombre de planches. Si on en croit les auteurs japonais, Yedo aurait 280,000 maisons et plus de 1,300,000 habitants.

Avant de terminer ce chapitre, nous devons dire quelques mots de l'île Fatsisio, qui offre le lieu d'exil le plus extraordinaire du globe. C'est une petite île dont les côtes sont tellement escarpées, qu'on ne peut y aborder qu'au moyen d'une grue : c'est là que tous les grands du Japon tombés en disgrâce sont détenus ; on les y occupe à fabriquer des étoffes si précieuses par leur beauté, que le séougoun s'en réserve exclusivement l'usage.

CHAPITRE III.

VOYAGEURS DU XVIIIe SIÈCLE. — SONNERAT.

(1774 - 1781).

Quoiqu'il y ait entre Kœmpfer et Sonnerat un intervalle de plus de quatre-vingts années, il ne faut pas croire qu'aucun voyageur n'ait visité l'Asie pendant cette longue période de temps. L'Inde surtout, où la plupart des nations européennes avaient des établissements commerciaux, était bien connue et avait été souvent décrite; mais seulement sous les différents points de vue qui étaient de nature à intéresser les politiques et les négociants. Sonnerat, observateur éclairé, est le premier qui ait donné un tableau animé des mœurs et des coutumes de la presqu'île de l'Inde. Sa relation a encore un autre avantage : depuis qu'elle est écrite, la domination toujours envahissante des Anglais et l'introduction de leurs habitudes, ont fait disparaître en quelque sorte les traits caractéristiques des populations de ces contrées. Sonnerat offre donc un vif intérêt, et

nous allons lui emprunter ce qui concerne les mœurs et les coutumes, en laissant de côté celles qui se trouvent rapportées par les voyageurs modernes dont nous parlerons plus tard.

Les habitants de la côte de Coromandel, connus des Européens sous le nom de *Malabars*, et qui s'appellent véritablement *Tamouls*, sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous, lâches et efféminés; l'humeur de ces peuples est portée au plaisir; ils aiment les jeux, la danse, les spectacles et la musique.

Les Tamouls sont excessivement sobres; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes et quelques fruits, voilà leur nourriture ordinaire; il est cependant des castes qui mangent du poisson et du mouton, mais ce n'est que dans les festins qu'ils s'écartent de la loi générale de l'abstinence de tout ce qui a eu vie. Les parias seuls, réputés infâmes, mangent du bœuf, de la vache et du buffle, ce qui est regardé, parmi les Hindous, comme le plus grand des crimes.

Les Hindous ont en horreur toute liqueur ou boisson forte capable d'enivrer; il n'y a que les castes les plus viles qui en boivent. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance et la simplicité des hommes des premiers âges. Le plus souvent ils ne boivent que de l'eau pure, et quand ils veulent se régaler, ils composent une boisson faite avec du poivre, du tamarin et des oignons.

Des feuilles d'arbres cousues avec des brins d'herbes leur servent de plats et d'assiettes. Leur coutume est de manger en silence, couchés sur des nattes de palmier ou sur quelques morceaux de toile, en observant de ne pas toucher de leur salive les aliments qu'ils portent à la bouche, ce qui produirait une souillure dont ils ont une horreur inexprimable.

Les habits des Hindous consistent en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux; une autre pièce, de sept à huit coudées de long, leur entoure le corps en différentes manières; un grand nombre, surtout les habitants de la côte, portent un caleçon très-large qui descend presque à la cheville, et une longue robe de toile blanche, qui se croise sur la poitrine; les riches la portent souvent en mousseline, et quelquefois brodée en fleurs d'or; une écharpe la soutient et la serre sur les hanches. Ils ont la tête couverte d'une espèce de turban; cette parure est contre l'ancien usage, car autrefois ils avaient pour toute coiffure un linge fin, qui leur entourait la tête; elle ne s'est introduite que depuis la conquête des Mogols. Mais les Hindous sont aisément distingués des Mogols, parce que les robes des premiers se croisent sur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elles se croisent du côté droit dans l'habillement des Mogols.

La plupart vont nu-pieds; plusieurs portent

des sandales, d'autres des pantoufles de maroquin de différentes couleurs, ou d'étoffes brodées en or ou en argent, terminées par une pointe longue et recourbée. Leurs oreilles sont extrêmement allongées par les énormes boucles d'or dont ils les décorent; ces boucles sont de forme ovale et ornées, dans le milieu, d'une perle ou d'un diamant. Quelquefois leur habillement est encore plus simple : il n'est pas rare de voir des Indiens dont le seul vêtement n'est qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture.

Les femmes sont presque toutes de petite taille, communément laides et malpropres, excepté celles de certaines castes, dont le visage est plus agréable, et qui sont moins sales. Une simple pièce de toile qu'on nomme *pagne* fait leur habillement et les couvre de deux ou trois tours, depuis la ceinture jusqu'aux pieds; un bout de cette même toile, après avoir passé sur les épaules et sur la tête, vient tomber sur la poitrine. A la côte d'Arixa, elles portent de plus un petit corset dont les manches ne dépassent pas le coude; quelques-unes portent des pagnes en toile peinte, et les plus riches, en étoffes du Tibet. La plupart des femmes portent à chaque bras et à la cheville dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent sur la jambe et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains et des pieds sont garnis de grosses bagues;

elles se teignent en noir le tour des yeux, et en rouge la plante des pieds et la paume des mains, au moyen d'une infusion de feuilles de *mindé;* c'est le nom indien de l'arbrisseau que les Arabes nomment *henné*. La poudre desséchée de ces feuilles fournit une matière d'un jaune orangé, dont les femmes indiennes et arabes font un fréquent usage.

Dans certaines castes, les femmes se frottent le corps et le visage avec du safran; des colliers d'or et d'argent leur tombent sur la poitrine; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et parées de joyaux; elles en portent même aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco; quelques-unes les portent en tresses, d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours, fixés par des aiguilles d'or et d'argent à la manière des Chinoises. Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps et dont l'un des bouts, passant de droite à gauche, leur couvre la poitrine et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête.

Les enfants des deux sexes ne portent aucun vêtement jusqu'à l'âge de puberté.

Les maisons des Hindous n'ont qu'un étage, elles sont presque toutes bâties de terre ou de briques recouvertes de chaux; elles n'ont pas de fenêtres, ou du moins n'en ont que de très-petites. La porte est toujours étroite et basse; on voit sur le devant

une petite galerie formée par le toit, qui déborde le mur; on l'étaie de plusieurs colonnes de bois mince, d'une grosseur égale dans toute leur longueur, pour l'ordinaire sans ornement, et portées sur un banc de terre battue qu'on recouvre de chaux. L'intérieur est presque toujours de forme carrée; dans le milieu on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pareille à celle qui donne sur la rue.

Les brahmes et les gens pieux enduisent le pavé et quelquefois même les murs de bouse de vache; quoiqu'ils ne le fassent que par esprit de religion, ils trouvent à cette coutume l'avantage de chasser les insectes; l'odeur de cet enduit, qui se sèche très-promptement, n'est point désagréable. La bouse de vache encore fraîche se nomme *chani;* on la délaie avec un peu d'eau, pour en frotter les appartements et nettoyer les meubles. C'est, suivant les Hindous, un excellent moyen de purification.

Les meubles sont aussi simples que les maisons: ils consistent en une natte épaisse, en un tapis étendu par terre, une ou deux figures ou tableaux des dieux, en quelques vases de terre entassés les uns sur les autres, et dont ils se servent pour renfermer les instruments du ménage.

Les voyages se font en palanquin; c'est un petit lit recouvert d'un tendelet et garni de matelas et de coussins; il est traversé par un bambou, arqué

dans le milieu, qui tient au palanquin, et dont les bouts sont portés par cinq ou six porteurs. Ces porteurs font jusqu'à deux lieues à l'heure, et s'excitent dans leur marche par des chants, dont ils répètent ensemble les refrains avec une justesse et un accord remarquables.

Les Hindous sont divisés en castes ou tribus; elles sont au nombre de quatre principales, qui se subdivisent en plusieurs autres. La première est celle des *brahmes,* qui ont toutes les fonctions du sacerdoce. La seconde, celle des *xattryos,* est vouée au métier des armes; elle comprend les rajahs et les guerriers; les rajahs sont les princes hindous, comme les nababs sont les princes musulmans; sur la côte du Malabar, les guerriers sont appelés *naïrs.* La caste des *vaiscias* est la troisième : elle est composée des agriculteurs, des jardiniers, des éleveurs et des négociants; les banians en sont une subdivision. La quatrième caste, celle des *soudras,* comprend les artisans, les ouvriers et les serviteurs; chaque famille exerce une profession spéciale, qu'un membre ne peut abandonner sans encourir la dégradation.

Après les soudras il n'y a plus que des castes mixtes et méprisées, provenant de mariages illégitimes entre castes diverses, et vivant à l'abri de la tolérance légale. Au-dessous d'elles viennent les *parias,* dont le nom signifie ce qu'il y a de plus

mauvais et de plus vil; rien de ce qu'ils touchent ne peut servir à une autre caste; ils ont même des fontaines particulières, et, pour les signaler, il faut qu'ils les entourent d'os d'animaux. Dans les villes, ils sont obligés de camper hors de l'enceinte ; dans les campagnes, leur place est dans les lieux les plus stériles et les plus solitaires.

Empreints ainsi d'une tache indélébile, les parias sont sales, impudents, grossiers, farouches; ils remplissent les emplois les plus pénibles et les plus bas : ils sont domestiques, pêcheurs, porteurs de palanquins, etc. Cependant les *poulias* sont encore au-dessous des parias : ils vivent dans le dernier degré d'abjection et de misère. Ce n'est guère que sur la côte du Malabar qu'on trouve de ces malheureux; esclaves des naïrs, campés au milieu de rizières malsaines, ils logent pêle-mêle dans des huttes infectes, et n'ont pas le droit de regarder en face un Hindou des classes supérieures.

La plus grande affaire pour un Hindou, c'est le mariage : un homme qui n'est pas marié est regardé comme sans état et comme inutile à la société; celui qui devient veuf se retrouve dans la même condition que le célibataire, et il s'empresse de se marier au plus vite. L'âge ordinaire du mariage est de douze à quatorze ans pour les garçons, et de sept à neuf pour les filles. La polygamie est tolérée, surtout parmi les personnes

d'un rang élevé. Jamais on ne consulte l'inclination des futurs époux, ce choix regarde les parents; la famille du garçon fait surtout attention à la pureté de la caste de la prétendue, et les parents de la fille envisagent par-dessus tout la fortune du futur.

C'est une maxime généralement observée qu'une femme doit être dans un état complet de dépendance et de soumission, et que, dans aucune circonstance de sa vie, elle ne peut devenir maîtresse de sa personne. Piler et faire bouillir le riz, vaquer aux travaux domestiques, voilà tout ce qu'une femme doit savoir. En général un homme n'interpelle sa femme qu'en lui donnant les épithètes de servante et d'esclave, et en employant des formes dures et impérieuses. Une femme, au contraire, n'adresse la parole à son mari qu'en l'appelant mon maître, mon seigneur, et quelquefois mon dieu; jamais elle ne lui donne son nom.

A la mort d'un homme, si sa veuve refuse de se sacrifier sur le bûcher qui le consumera, elle est réduite à végéter tristement, elle ne peut songer à se remarier, et si elle le fait, elle est rejetée par la société parmi les parias. Ainsi donc, le respect que la femme a toujours eu pour son mari, la retraite absolue dans laquelle sa vie s'est passée, l'état de solitude et d'abandon qui l'attend, telles sont les causes qui la poussent à se sacrifier sur le bûcher de son mari.

La femme n'annonce son intention que lorsque les médecins ont désespéré de son mari; dès qu'elle l'a fait connaître, ses voisins la traitent avec le plus grand respect, et lui font de grands présents. Aussitôt que son mari est mort, elle répète sa déclaration, se pare de ses vêtements les plus précieux et de ses bijoux, se fait peindre les pieds en rouge, et s'abstient de manger. Le tambour parcourt la ville ou le village pour annoncer la cérémonie, qui attire toujours un grand nombre de spectateurs.

Les brahmes ont soin d'échauffer l'imagination de la malheureuse victime en lui faisant boire une liqueur mêlée d'opium. On se met en marche; les parents et les amis de la veuve l'accompagnent au son des tambours et des trompettes. Arrivée au lieu du sacrifice, elle fait sept fois le tour du bûcher en y jetant du riz et des cauris; elle embrasse ses parents et ses amis, fait ses derniers adieux, puis monte sur le bûcher. Le fils ou le plus proche parent, détournant la tête, y met le feu; une quantité de bois sec est jeté par-dessus, et en un instant tout est en flammes. On ne suppose pas que la veuve survive plus de deux minutes, bien que le bûcher doive brûler deux heures pour que tout soit consumé.

Quand le feu est éteint, les ossements sont recueillis avec soin et portés à une rivière sacrée, où on les jette. Les brahmes font, les jours sui-

vants, diverses cérémonies à l'endroit où la *suttie* (c'est le nom qu'on donne à ce sacrifice) a été consommée, et quelquefois on y élève de petites chapelles.

Cet usage de sacrifier les veuves sur le bûcher de leurs époux est fort ancien dans l'Hindoustan, on n'en connaît pas l'origine ; les Hindous en donnent pour raison que jadis les femmes se défaisaient de leurs maris par dégoût ou par inconstance. Les plus affreux supplices ayant été insuffisants pour mettre un terme à ces crimes, les brahmes ordonnèrent que les veuves seraient brûlées en même temps que leurs maris, et par ce moyen les intéressèrent à leur conservation.

Malgré tous leurs efforts, les Anglais n'ont pas pu obtenir l'abolition de ces cruels sacrifices ; mais, pour les accomplir, il faut l'autorisation du gouverneur ; il ne la refuse que quand la veuve se repent de sa détermination, ce qui est très-rare. Nous aurons, du reste, occasion de revenir sur ce sujet en racontant le voyage du savant Héber.

Turner. — Voyage au Tibet et au Boutan. — (1783).

Aucune communication ne s'était établie entre le Bengale et le Tibet avant 1774, époque à laquelle le gouverneur anglais de l'Inde expédia M. Bogle, pour aplanir quelques difficultés qui s'étaient élevées entre le grand lama et la Com-

pagnie des Indes. M. Bogle mourut avant d'avoir mis en ordre ses mémoires, mais il avait posé les bases de relations amicales, de telle sorte que lord Hastings crut pouvoir en profiter, et, s'emparant d'une circonstance sur laquelle nous reviendrons, il envoya, en 1783, une nouvelle ambassade, dont il confia la direction à Samuel Turner.

Celui-ci partit de Calcutta au mois de janvier 1783. Après avoir traversé les plaines du Bengale, il entra dans un pays très-inégal, puis arriva au pied de la montagne de Bouxadeouar. Vers le milieu de la montée le chemin devint plus rapide, plus étroit et plus raboteux; il était même obstrué en beaucoup d'endroits par de gros blocs de marbre. Les points de vue étaient admirables : des monts entièrement couverts d'arbres jusqu'au sommet, qui se perdait dans les nues, des vallées sombres et profondes formaient un paysage non moins extraordinaire que magnifique. La route tourne tout autour de la montagne, et en quelques endroits elle est suspendue au-dessus de précipices dont l'œil ne peut distinguer le fond.

Tout le canton, au pied des monts, est surchargé d'une végétation trop vigoureuse, qui, combinée avec une chaleur et une humidité excessives, produit au milieu de ces bois impénétrables une atmosphère extrêmement pernicieuse. Ce triste pays n'est habité que par une race d'hommes petits, laids, faibles et malingres.

Le *soubah*, ou gouverneur de Bouxadeouar, que l'on appelle aussi *passaka*, reçut très-bien les voyageurs; ils restèrent neuf jours dans cette ville, et en partirent le 22 mai. Ils commencèrent alors à gravir de hautes montagnes couvertes de forêts épaisses; les arbres étaient chargés de mousse et de sarments de vigne sauvage, d'une longueur et d'une grosseur remarquables; on s'en sert pour faire des cordes, tant ils sont flexibles.

Moritchou, où l'on arriva le 24, est un village dans une situation délicieuse, sur un grand plateau au sommet d'une montagne; la température y était fraîche et modérée, comme dans les plus beaux climats de l'Europe. Tout le terrain était cultivé; les flancs des montagnes étaient disposés en terrasses bordées d'une petite levée en terre, qui sert à retenir ou à laisser écouler les eaux. Le village était entouré de figuiers des Indes, arbre qui a toujours été un sujet d'admiration et d'étonnement pour les voyageurs et les naturalistes, tant par sa beauté que par la manière singulière avec laquelle il se propage. C'est un grand arbre toujours vert, qui étend au loin ses branches; celles-ci donnent naissance, de distance en distance, à de longs jets, ressemblant d'abord à des cordes ou à des baguettes, qui descendent vers la terre pour s'y enraciner. Bientôt après que ces jets sont fixés au sol, ils forment des troncs semblables à la souche principale, et

produisent à leur tour de nouvelles branches, d'où descendent de nouveaux jets, qui ne tardent pas à s'enraciner de la même manière, de sorte qu'un seul arbre, en s'étendant et en se propageant ainsi de tous côtés sans interruption, peut, avec le temps, former pour ainsi dire une petite forêt.

Au delà de Moritchou, les montagnes deviennent encore plus élevées. « A chaque instant, dit Turner, nous avions des points de vue différents, qui pouvaient tous être rangés parmi les plus pittoresques et les plus majestueux que puisse offrir une nature sauvage. Des torrents tombant en cascades du sein de hautes montagnes couvertes de grands arbres, et dont la cime se perdait dans les nues; d'affreux précipices, des gouffres profonds, des rivières roulant avec une rapidité étonnante à travers des rochers escarpés, composaient le spectacle sublime et sans cesse varié qui frappait nos yeux. »

Un pont, composé de deux fortes lianes tordues et tendues d'un côté de l'abîme à l'autre, soutient un cerceau sur lequel le voyageur s'assied, et, s'aidant des mains, il franchit ainsi d'affreux précipices. Plus loin, on traverse le Tchintcheou sur un pont formé de chaînes longues de cent cinquante pieds; elles supportent les madriers sur lesquels on marche; de chaque côté des treillis de bambou forment un parapet. N'est-ce pas là le premier modèle de nos ponts suspendus?

Le 1er juin on entra dans Taissisoudon, résidence du deb-rajah; Turner, conduit avec ses compagnons au palais, ou plutôt à la citadelle dans laquelle demeure ce prince, traversa plusieurs salles et des corridors, monta plusieurs étages, et parvint enfin à l'appartement du rajah, juché au haut du palais. La pièce était petite, mais fort jolie, peinte en bleu et dorée; des rideaux ornaient la fenêtre, qui donnait sur un balcon. Le rajah, vêtu d'une robe de drap bleu foncé sans manches, était assis les jambes croisées sur une pile de coussins; il avait à sa droite un grand portefeuille rempli de papiers, à sa gauche une petite armoire garnie d'idoles et d'objets de dévotion. Chaque Anglais lui fit présent, suivant l'usage du pays, d'un pelong, c'est-à-dire d'une pièce d'étoffe de soie blanche étroite et frangée à chaque bout. Après un échange mutuel de compliments, on servit du thé : c'était un mélange de farine, de beurre, de sel et d'autres ingrédients avec le thé; cette boisson ne plut pas beaucoup aux étrangers. Le domestique la présenta au rajah, qui en versa d'abord dans sa main et y goûta avant d'en offrir; coutume très-ancienne, sans doute, et à laquelle la crainte du poison doit avoir donné lieu.

Les Anglais offrirent au rajah divers objets des fabriques de leur pays. Il s'entretint pendant longtemps avec Turner sur les usages des Européens

et sur leur manière de s'habiller; il trouva les poches une invention très-commode, mais remarqua qu'en général leur costume laissait trop apercevoir les formes du corps.

Un autre entretien avec le deb-rajah fut suivi d'une invitation à dîner dans son appartement, ce qui était la plus haute marque de distinction qu'il pût accorder aux Anglais. Il voulut que leur table fût servie à leur manière, et que les mets fussent préparés par leurs domestiques; quant à lui, son repas consista en riz bouilli et en racines.

Quinze cents ghilongs, ou moines lamiques, demeurent dans le palais. Turner était régulièrement réveillé avant l'aube par le bruit des nombreux instruments dont ils accompagnent le chant de leurs hymnes; à midi ils commencent un autre office, et le soir un troisième, après lequel les portes du couvent sont fermées. Ces ghilongs vivent dans le célibat, ils sont soumis à la réclusion la plus stricte; ils ont le teint plus blanc et sont plus robustes que leurs compatriotes. Tous les Boutaniens sont vigoureux et bien proportionnés, mais ils sont sujets aux goîtres; ils ont les cheveux noirs, les yeux noirs, petits et disposés obliquement, le visage aplati et triangulaire comme les Chinois, les cils extrêmement déliés, et les sourcils peu fournis; la peau très-unie et peu de barbe.

Turner visita Panouka, palais d'été du rajah;

il domine une jolie vallée; les jardins, beaux et bien entretenus, renferment toutes sortes d'arbres fruitiers. Les Boutaniens négligent le jardinage; le climat permet cependant de cultiver toutes les espèces de fruits, de légumes et de plantes potagères, mais ils dédaignent tout ce qui ne croît pas spontanément chez eux. Les champs sont bien entretenus, grâces aux travaux assidus des femmes; les hommes vivent dans une honteuse indolence. Entre Panouka et Taissisoudon, Turner vit de nombreuses troupes de singes gambader sur la route; les Boutaniens, de même que les Hindous, regardent ces animaux comme sacrés.

Depuis son arrivée dans le Boutan, Turner avait écrit au Tibet pour obtenir la permission d'entrer dans le pays; après de longues négociations elle lui fut enfin accordée, mais il ne put emmener qu'un seul Anglais avec lui. Il partit le 8 septembre; pendant huit jours il parcourut la chaîne de montagnes qui sépare le Boutan du Tibet, et où il trouva le lah, animal qui fournit le musc, et qui se plaît au milieu des neiges. Enfin, le 16 septembre, Turner entra dans la partie cultivée du Tibet où les yaks (bœufs à queue de cheval) servent de bêtes de somme. L'yak est de la taille et de la forme de nos taureaux, mais il en diffère essentiellement par son poil long et épais; ses épaules, ses reins, sa croupe sont couverts d'une sorte de laine bien fournie et douce;

les poils du flanc et du ventre sont très-droits et descendent jusqu'au jarret; du milieu de la poitrine sort une grosse touffe de poils plus longs que les autres. La couleur la plus ordinaire de l'yak est le noir; au lieu de mugir, il grogne très-bas et rarement.

Turner donne du pays où il entrait la description suivante : « Les villages n'ont pas un aspect agréable. Les maisons ont la forme de nos fours à briques; elles sont bâties en pierres sèches, et il n'entre pas une once de mortier dans leur construction; on y pratique quatre petites ouvertures pour donner du jour. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet d'environ trois pieds de haut, et de piles de pierres sur lesquelles on plante soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre, ou bien on y attache une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche, arrangés comme la queue d'un cerf-volant. Quand on tend cette corde d'une maison à l'autre, elle devient, suivant les Tibétains, un charme infaillible contre les mauvais génies. Le Boutan n'offre à la vue que des irrégularités extrêmement variées, des montagnes couvertes d'une éternelle verdure et des forêts remplies d'arbres magnifiques. Tout espace qui ne paraît pas trop escarpé et qui offre la moindre quantité de terre, est défriché et mis en culture; des murs en terrasse préviennent les éboulements. Le pied de presque

toutes les montagnes est baigné par un torrent rapide, et le sommet, ainsi que les flancs de plusieurs des plus hautes, sont couverts de villages bien peuplés, au milieu de jardins, de vergers et d'autres plantations; le Boutan présente à la fois l'aspect de la nature la plus sauvage et les efforts du travail le plus assidu.

« Le Tibet, au contraire, paraît au premier coup d'œil un des pays les moins favorisés du ciel et les moins susceptibles de culture; il est hérissé de petites montagnes rocailleuses, sur lesquelles on n'aperçoit aucune trace de végétation; ses plaines, d'une aridité effrayante, sont toujours rebelles sous la main qui tente d'en défricher quelque partie; son climat est excessivement froid. Cependant la Providence, en distribuant avec impartialité ses dons aux différentes parties de la terre, n'a été injuste envers aucune; si le Boutan a l'avantage d'un sol fertile, de forêts considérables, de fruits abondants, le Tibet possède des troupeaux immenses et des mines d'une grande richesse; la végétation est extrêmement forte et riche dans le premier pays, les animaux se multiplient avec une étonnante fécondité dans le second. La quantité d'oiseaux sauvages, de gibier, de bêtes fauves, de bestiaux que l'on trouve au Tibet, passe l'imagination; dans le Boutan, à l'exception des singes, on ne voit guère que des animaux domestiques. »

Le lendemain, Turner entra dans Techou-Loumbou, résidence du *techou-lama*. Le soleil, qui faisait briller la dorure des dômes et des tours, produisait un aspect magique; la vue en était éblouie. Turner et son compagnon traversèrent le monastère en montant une rue étroite; on les conduisit ensuite dans des appartements vastes et meublés avec somptuosité. Bientôt le régent envoya féliciter Turner sur son arrivée; ce message fut accompagné de la remise d'écharpes de soie blanche; Turner répondit à cette marque de politesse par une semblable.

Le jour suivant, Turner eut une audience du régent, et lui exposa le sujet de sa mission, qui consistait à venir complimenter le nouveau techou-lama de la part du gouverneur anglais, car c'était sur la nouvelle de la mort de son prédécesseur que lord Hastings avait dépêché un envoyé. Le régent répondit que le techou-lama était le même que son prédécesseur, dont l'âme avait choisi cet autre corps pour transmigrer; le régent dit ensuite que le jeune lama devait sous peu de jours être conduit en grande pompe à Terpaling, où son installation aurait lieu par les soins du dalaï-lama, ou grand lama, chef suprême de la religion, venu tout exprès de Lhassa pour cette cérémonie. Malgré ses efforts, Turner ne put assister à cette fête solennelle, ce qui lui causa un vif déplaisir.

Avant de continuer le récit de Turner, faisons connaître en peu de mots ces deux chefs de la religion bouddhique.

Le patriarche suprême, nommé dalaï-lama, réside à Lhassa, la capitale du Tibet ; il n'est que le souverain nominal du pays, depuis qu'en 1720 l'empereur de la Chine, appelé à son secours, envoya un régent ou une espèce de vice-roi, qui gouverne réellement en son nom. Outre le dalaï-lama, il y a une autre divinité vivante d'un rang supérieur, le bantchin-rimbotchi ou techou-lama, qui réside à Techou-Loumbou, que quelques géographes nomment encore Djachi-Lumbo. Le dalaï lui-même se met en adoration devant lui, parce que son origine divine est la plus ancienne des deux. A la mort de l'un des pontifes, celui qui survit est chargé d'inaugurer l'autre régénéré lorsqu'il a été découvert, et vient lui-même l'asseoir sur le trône. On sent combien une telle cérémonie eût offert d'intérêt pour un observateur du mérite de Turner, et quels durent être ses regrets de ne pouvoir y assister.

Pendant l'absence du techou-lama, Turner visita sa résidence de Techou-Loumbou; voici ce qu'il en dit : « C'est, à proprement parler, un immense couvent, composé d'à peu près quatre cents bâtiments habités par les ghilongs et construits en pierres, dans un enfoncement des montagnes ouvert au midi. Tous ces bâtiments ont

au moins deux étages, des toits plats, garnis d'un parapet élevé en terre et en fascines, et dont le bas en saillie forme une corniche revêtue de maçonnerie et peinte en brun foncé, couleur adoptée pour distinguer les édifices religieux.

« Ce couvent renferme plusieurs temples, des mausolées, et le palais du techou-lama, habité par tous les officiers attachés à sa personne. Toutes les maisons ont des fenêtres, dont la plus grande est au milieu de la façade et forme un balcon assez saillant; elles sont fermées, non par des volets ou des châssis, mais avec des rideaux de moire noire.

« Dans une cour pavée et entourée de trois côtés d'un péristyle dont les colonnes sont peintes en rouge et dorées, on voit le mausolée du techou-lama, qui, appelé à Pékin en 1780 par l'empereur, y *changea de demeure.*

« Au-dessus de l'entrée du mausolée, on remarque un trophée assez semblable à une cotte d'armes; ces sculptures et d'autres sont richement dorées. Deux portes peintes en vermillon, avec des bossages dorés, montrent en s'ouvrant une pyramide magnifique, dont les côtés sont revêtus de plaques d'argent massif; les gradins qu'elles forment en s'élevant portent divers objets rares et précieux, donnés par les fidèles au lama pendant sa vie.

« De chaque côté, sont suspendues au plafond

des pièces de satin et d'autres étoffes de soie. Tout près de la pyramide on remarque deux pièces de velours noir, couvertes entièrement d'une broderie en perles qui figure un réseau, et bordée d'un rang de perles. Des pièces de beau brocart anglais et de brocart de Bénarès, à fleurs, complètent ce magnifique assemblage de tissus splendides. Du haut en bas des parois on a peint des prêtres occupés à prier.

« Au pied de la pyramide repose le corps du techou-lama, dans un cercueil d'or massif, donné par l'empereur de la Chine ; la statue du pontife, également en or, est au haut de la pyramide. Il est représenté assis sur des coussins, dans une attitude de méditation religieuse; ses yeux sont tournés en bas et à demi fermés, ses jambes sont croisées de manière que le coude-pied est appuyé sur la cuisse. Le bras gauche est recourbé tout près du corps, avec la main ouverte et le pouce formant avec les autres doigts un angle droit pour toucher la pointe de l'épaule. Cette posture, familière aux lamas, est celle que la sculpture reproduit invariablement dans les statues de Bouddha.

« La statue du lama est placée sur une vaste coquille, dont les striures sont peintes alternativement en rouge et en blanc, et dont les bords en feston forment un dais; à leur extrémité sont suspendus et disposés avec goût les chapelets

dont le pontife se servait, et qui, pour la plupart, sont très-précieux.

« A droite de la pyramide, une seconde statue du techou-lama, de grandeur naturelle, en argent doré massif, est assise dans un fauteuil, au-dessous d'un dais en soie, et ayant devant elle un livre ouvert.

« Sur le pavé sont entassés des livres relatifs à la religion ; les fidèles, admis dans ce sanctuaire, adorent le lama en se prosternant neuf fois devant son tombeau. Sous le portique, en dehors, se tiennent des prêtres qui viennent y prier alternativement, et qui ont soin d'entretenir le feu sacré devant le tombeau.

« La coquille qui couvre la pyramide est extrêmement grande; cette pyramide est placée sur le flanc d'un grand rocher, et élevée au-dessus de la majeure partie du couvent. L'extérieur du mausolée est en pierres simplement équarries; cet édifice, plus large que profond, est extrêmement haut. Au centre du bâtiment, au-dessus du portique, une fenêtre est garnie de rideaux en moire noire. La surface des murs offre, en or, plusieurs figures du soleil et de la lune dans ses différentes phases; une bande de couleur brune règne tout autour du mausolée, un peu au-dessous de la fenêtre. Au-dessus s'étend un espace en blanc; toute la partie de la façade qui est supérieure à celle-là, et qui a environ douze pieds de haut, est

peinte en rouge; la frise et la corniche le sont en blanc.

« La partie la plus brillante et la plus apparente du monument est un dôme magnifiquement doré, qui s'élève au-dessus de la pyramide intérieure. Il est supporté par de légères colonnes; ses bords se relèvent avec grâce, son sommet est orné de dragons en métal; tout autour est suspendue une infinité de petites cloches, qui, lorsque le vent les agite, font, avec celles des parties saillantes de l'édifice, un carillon très-bruyant. »

Turner fut logé dans un superbe appartement du monastère; il y demeura plus d'un mois, recueillant des notions sur les mœurs du pays. Il dit qu'il n'a pas vu de peuple qui possédât à un degré plus éminent la bonté et l'humanité.

Le 3 décembre, Turner ayant reçu son audience de congé, se rendit au couvent de Terpaling, pour être présenté au pontife régénéré. On l'avait assis sur une pile de coussins, haute de quatre pieds, et couverte d'un tapis de soie brodé; d'autres étoffes de soie de diverses couleurs pendaient sur les côtés. Ce trône était placé dans une espèce d'alcôve entourée de cierges allumés; le père et la mère du jeune pontife se tenaient debout à sa gauche; à droite était un prêtre chargé de le servir.

Turner lui offrit un présent de divers objets, parmi lesquels était un collier de perles et de

corail; le jeune pontife le prit de sa main, et le reste du présent fut déposé à ses pieds. Turner et son compagnon eurent la permission de s'asseoir à droite du trône et on leur servit du thé. L'enfant tint ses yeux presque toujours fixés sur les deux Anglais, et eut l'air mécontent de ce qu'on ne leur donnât pas assez promptement du thé pour la seconde fois.

Turner prononça alors un discours, par lequel il demandait au techou-lama la continuation de sa bienveillance pour les Anglais. Le régénéré, âgé seulement de dix-huit mois, était hors d'état de répondre à cette harangue; « mais, ajoute le voyageur, pendant que je parlais il me regardait attentivement, et fit plusieurs signes de tête qui semblaient indiquer qu'il me comprenait et m'approuvait; tranquille et silencieux, il se conduisit avec une convenance et une dignité remarquables; tous ses gestes annonçaient une vive intelligence. Son teint était d'une couleur un peu brune, mais animé; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse; en un mot, c'était un bel enfant.

« Son père et sa mère le contemplaient avec la plus tendre affection, et paraissaient ravis de la manière dont il se comportait; la mère, âgée d'environ vingt-cinq ans, était de petite taille et assez jolie, malgré sa physionomie tartare et son teint plus brun que celui de son fils. A peine pou-

vait-on apercevoir ses cheveux, tant ils étaient chargés de perles, de rubis, d'émeraudes, de corail; ses pendants d'oreilles étaient de perles enlacées d'or et de rubis; plusieurs rangées de colliers lui tombaient jusqu'au bas de la taille. Sa ceinture était attachée par une boucle d'or, au milieu de laquelle brillait un très-gros rubis. Un châle de couleur grenat, avec des étoiles blanches, complétait son habillement, qui ne descendait pas au-dessous du genou; elle avait pour chaussure des bottes de maroquin rouge. Le père du jeune pontife était vêtu d'une robe de satin jaune, brochée en or et ornée du dragon impérial de la Chine.

Turner reçut, dans une autre audience, les lettres et les présents destinés au gouverneur général, et partit pour le Bengale, en suivant la route qu'il avait déjà parcourue; au commencement de 1784, il rejoignit le quartier-général du gouverneur.

Lord Macartney. — Chine. — (1792 — 1794).

Au moment où nous allons parler du célèbre voyage de lord Macartney en Chine, nous devons commencer par dire quelles furent les relations successives des Européens avec ce vaste empire.

Jusque vers la fin du XVI[e] siècle, quelques hommes pieux et désireux d'étendre la religion

chrétienne parvinrent isolément en Chine, et jetèrent les semences de la vraie foi dans ce pays, où les missionnaires firent depuis de si abondantes récoltes. François Xavier mourut au moment où il mettait le pied sur le territoire chinois, et l'honneur de fonder cette célèbre mission fut réservé au savant Matthieu Ricci. Établi dès 1680 à Tchao-Kingfou, ce missionnaire n'obtint qu'en 1683 la permission de se rendre à Péking ; il est probable que les Portugais, fixés depuis environ cinquante années à Macao, où la tolérance de l'empereur leur avait permis de bâtir en quelque sorte une ville portugaise au milieu de la cité chinoise, firent leurs efforts pour empêcher le succès de Ricci, tant ils craignaient une rivalité que les talents du missionnaire pouvaient rendre redoutable. Quoi qu'il en soit, Ricci et ses compagnons, arrivés à Péking, gagnèrent rapidement la confiance de l'empereur, et firent en peu de temps d'éclatantes conversions.

A la mort de Ricci, survenue en 1610, le père Schall, non moins distingué que lui, continua ses travaux. Nommé à ces fonctions importantes, Schall jouit d'une grande considération personnelle, et, grâce à ses soins, en 1664, les missionnaires avaient baptisé plus de 100,000 Chinois. Mais à la mort de l'empereur, son protecteur, Schall fut violemment persécuté ; chargé de fers avec trois de ses compagnons, traîné pendant neuf

mois de tribunal en tribunal, condamné à être coupé en dix mille morceaux, il ne dut quelque répit qu'à la frayeur causée dans le pays par une éclipse de lune. Plus tard de nouvelles rigueurs ayant été prescrites, le missionnaire subit un affreux supplice, et expira de fatigue le 15 août 1669.

En 1690, arriva en Chine le premier noyau de la mission française, composée par l'influence de Colbert et du père Lachaise; l'empereur régnant se déclara le protecteur des savants étrangers, moins sans doute à cause de la foi qu'ils venaient prêcher dans ses États, que des connaissances utiles qu'ils y répandaient. Ce fut une époque glorieuse pour l'Ordr e, que celle où un aussi brillant théâtre s'ouvrait à son influence religieuse et sociale. Là se succédèrent les missionnaires qui firent partie de l'ambassade de 1684 et ceux qui les joignirent plus tard, tous hommes distingués par leurs talents, leurs connaissances et leurs vertus.

Malheureusement les jésuites ne furent pas les seuls missionnaires que la religion amena en Chine; il y vint aussi des dominicains et des franciscains. Il s'éleva entre ces ordres divers des discussions dont le résultat fut funeste à la religion chrétienne dans ce pays. Vers 1723, l'expulsion des missionnaires fut décrétée, et les savants seuls attachés aux établissements de Péking se virent

exceptés de la proscription générale. Quelques apôtres se cachèrent, il est vrai, pour prêcher secrètement leur foi, mais bien qu'on fermât les yeux sur cette violation de l'édit impérial, leurs progrès devinrent difficiles dans un pays où la politique a dominé de tout temps la religion. Ainsi peu à peu s'est éteinte en Chine l'Église chrétienne, qui y avait brillé d'un si vif éclat.

Plusieurs États européens cherchèrent les moyens d'entretenir avec la Chine des relations commerciales, afin de partager les immenses bénéfices réservés aux seuls Portugais; mais leurs essais sont restés longtemps infructueux, et les ambassades envoyées à diverses époques ne recueillirent que des humiliations et des dégoûts.

La première ambassade date de 1606; deux vaisseaux hollandais, envoyés de Batavia, portaient comme plénipotentiaires de la cour batave Pierre de Goyer et Jacob de Keyser. Le récit de ce voyage a été fidèlement transmis par Jean de Neuhoff, maître d'hôtel de l'ambassade, et son livre, traduit en français par ordre de Colbert, fut imprimé aux frais du gouvernement.

Trois mois se passèrent en négociations infructueuses; à la fin l'empereur accorda une audience aux envoyés hollandais, et encore durent-ils la partager avec des ambassadeurs mongols.

Les ambassadeurs ne perdirent pas tout à fait leurs peines; ils obtinrent un édit qui permettait

à cent Hollandais d'aborder en Chine une fois tous les huit ans; vingt d'entre eux seulement pouvaient remonter jusqu'à Péking.

En 1667, une seconde ambassade hollandaise vint à Péking, mais elle n'offrit rien de particulier.

La Russie voulut à son tour ouvrir des relations commerciales avec ces contrées; sa première tentative est de 1693, et la seconde de 1720, sous Pierre le Grand. Le docteur Bell, qui faisait partie de cette ambassade, en a écrit la relation.

L'ambassade, partie de Moscou le 9 septembre 1719, n'arriva que le 18 décembre 1720 à Péking, où elle fit son entrée solennelle, au milieu d'une foule immense de curieux. L'audience impériale lui fut accordée le 28 décembre, dans une résidence située à quelques lieues de la capitale.

Pendant trois mois que l'ambassade séjourna à Péking, elle fut parfaitement traitée; on voulut même solenniser son passage par des amusements extraordinaires, et on la fit assister à une chasse de l'empereur. On y tua une grande quantité de gibier et trois tigres, qui étaient conservés dans des cages pour servir à ce divertissement.

L'ambassadeur russe profita des bonnes dispositions de l'empereur, et réussit à conclure le traité de commerce pour lequel il était venu

Nous ne dirons rien d'une ambassade envoyée par le pape en 1721, et de celle des Portugais en 1753; elles ne nous offriraient rien d'intéressant;

il n'en sera pas de même de celle de lord Macartney.

Les progrès récents que les Anglais venaient de faire dans l'Inde, les grandes relations commerciales que la Compagnie des Indes entretenait avec la Chine, décidèrent le gouvernement à chercher à établir des communications plus intimes avec la cour de Péking. Lord Macartney fut nommé ambassadeur, et sa mission fut entourée de toute la pompe que l'Angleterre mettait déjà dans ses expéditions maritimes. Un vaisseau de guerre, le *Lion*, un navire de la Compagnie, l'*Hindoustan*, un personnel nombreux de savants distingués, parmi lesquels on comptait Barrow, tels furent les moyens mis à la disposition de Macartney, qui partit en août 1792; mais au lieu de pénétrer en Chine par la voie de Macao, il résolut d'y arriver par la mer Jaune; et le 20 juillet 1792, il était à l'embouchure du Pei-ho, but de son voyage.

Le 18 août, l'ambassadeur s'embarqua avec sa suite sur un navire chinois pour remonter le fleuve; d'autres bateaux étaient chargés du bagage et des présents, et sur les pavillons de chacun d'eux on lisait cette inscription en caractères noirs : « *Ambassadeur anglais portant le tribut à l'empereur de la Chine.* »

On s'apercevait, au nombre des bateaux et des navires qui couvraient le fleuve, que la nouvelle de

l'approche de l'ambassade s'était répandue dans les campagnes. Une multitude d'hommes garnissait le rivage, mais les femmes se tenaient à distance, à l'exception des vieilles qui venaient jusqu'au bord de l'eau.

Dès que la nuit approchait, les rives du fleuve étaient illuminées avec des lanternes de papier blanc, bleu et rouge, très-agréablement variées. Le nombre des lanternes placées sur les mâts des navires annonce le rang des personnes qui les montent. La lumière de ces lanternes et celle que l'on voyait par les fenêtres des chambres de ces mêmes navires formaient une illumination mobile et colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup. La nuit était presque aussi bruyante que le jour, les sons du gong, que l'on battait chaque fois qu'on voulait donner un signal, contribuaient aussi à augmenter le tapage.

Les bords du fleuve étaient, en quelques endroits, revêtus de parapets en granit pour empêcher les inondations. Dans d'autres, on observait de longues digues construites aussi en granit, et percées de distance en distance, pour distribuer l'eau destinée à arroser les campagnes.

En avançant, on rencontra de grandes jonques sur lesquelles de longues rangées d'appartements étaient habités par plusieurs familles. On compta plus de mille de ces jonques qui portaient au moins cinquante personnes chacune. Une prodi-

gieuse quantité d'autres bateaux remplis de monde descendait ou montait le fleuve, ou bien se tenait à l'ancre devant les villes ; ainsi la population qui vivait uniquement sur l'eau était très-considérable.

Le 6 septembre, on débarqua à une petite ville éloignée de quatre lieues de Péking, et toute l'ambassade prit la route de terre. Pour transporter les bagages, les mandarins furent obligés de commander quatre-vingt-deux petits chariots, quarante-quatre petites brouettes, plus de deux cents chevaux et près de trois mille hommes. L'ambassadeur et trois autres Anglais voyageaient en chaises à porteurs ; c'est en Chine la voiture la plus en usage pour les personnes d'un rang élevé, lors même qu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étaient à cheval ; ainsi que les mandarins, dont le principal se tenait auprès de lord Macartney. Les gardes et les domestiques étaient sur des voitures à roues. La route par laquelle ils s'avançaient vers Péking est une magnifique avenue ; le centre, d'environ vingt pieds de large, est pavé avec des tables de granit de quatre pieds de large ; de chaque côté est un chemin pavé destiné aux voitures.

Aucun édifice remarquable n'annonce l'approche de la capitale de la Chine. On arrive dans le faubourg de l'est dont la grande rue est pavée ; quinze minutes après on se trouve vis-à-vis de la muraille de Pé-

king; elle a une quarantaine de pieds de hauteur, et est flanquée de tours carrées. Quand on eut passé la porte, on marcha dans une rue large de cent pieds et non pavée; elle est traversée par un léger et bel édifice en bois, qui consiste en trois magnifiques portes, au-dessus desquelles il y a trois toits élevés l'un au-dessus de l'autre et richement décorés. De grands caractères dorés, placés sur les montants et sur les traverses, annoncent que ce monument fut érigé pour perpétuer la mémoire d'un grand événement. Sur le devant de la plupart des maisons de cette rue sont des boutiques peintes, dorées et ornées avec beaucoup de magnificence. Au-dessus de quelques-unes, sont de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs; les maisons ont, pour la plupart, un seul étage, et aucune n'en a plus de deux. Des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, sont disposées devant les portes avec une grande variété dans les formes; en dehors et en dedans des boutiques sont exposées beaucoup de marchandises déployées.

Cette même rue est coupée par un mur du palais impérial, qu'on appelle mur jaune, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. On aperçoit de là plusieurs édifices publics, qu'on considère comme appartenant à l'empereur, et qui sont aussi peints en jaune. Les toits ne sont pas interrompus par les cheminées;

ils sont ornés par une grande quantité de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, et dont le plus grand nombre n'est qu'un jeu de l'imagination. En tournant le mur, l'ambassade fit halte vis-à-vis de la triple porte, qui est presqu'au centre de l'enceinte du palais impérial. Ensuite les Anglais continuèrent leur marche vers l'ouest.

L'ambassade suivit une route qui s'étend du nord au sud d'un bout à l'autre de la ville tartare, et qui a presque quatre milles de long; elle n'est interrompue que par des portes triomphales. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins, de grands édifices, et marché un peu plus de deux heures depuis l'entrée de l'est, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Le faubourg par où ils sortirent de la cité étant plus considérable que celui par où ils étaient arrivés, ils furent près de vingt minutes à le traverser.

« La ville de Péking, dit sir Staunton, n'est pas aussi grande, par rapport au reste de la Chine, que l'est Londres relativement à l'Angleterre.

« La principale partie de Péking est appelée la *Cité tartare,* parce qu'elle a été bâtie, au XIIIe siècle, sous la première dynastie tartare; elle forme un parallélogramme dont les quatre murs font face aux quatre points cardinaux. Ces murs renferment une aire de quatorze milles carrés, au centre de laquelle est le palais impérial qui, au

dedans du mur jaune, occupe au moins un mille carré.

« L'autre partie de Péking est distinguée sous le nom de *Cité chinoise*. Ses murailles renferment un espace d'environ neuf milles carrés. Là se trouve le Sien-nun-Tang, c'est-à-dire l'*éminence des vénérables agriculteurs*. C'est là que l'empereur va tous les ans prendre en main la charrue et la diriger environ une heure à travers un petit champ, cérémonie touchante qui a pour objet d'honorer les travaux de l'agriculture, et qui est accompagnée de toute la pompe impériale.

« C'est aussi dans l'enceinte de la cité chinoise qu'est élevé le Tun-Tan, c'est-à-dire l'*éminence du ciel*. La forme de cet édifice est ronde. Lors du solstice d'été, l'empereur s'y rend en grande pompe pour remercier le soleil de sa bienfaisante influence.

« Tous les renseignements que nous nous sommes procurés portent la population de Péking à trois millions d'habitants. »

Nous ne raconterons pas toutes les difficultés que lord Macartney rencontra durant le premier mois de son séjour, tant à cause du cérémonial à suivre pour sa présentation à l'empereur, que pour son installation dans un logement digne de son rang.

On lui assigna enfin un vaste palais situé dans

l'intérieur de la ville. Ce palais était construit sur le modèle de ceux des grands mandarins. « Un mur de briques très-élevé, et formant un parallélogramme, entourait tout l'emplacement. Dans toute sa longueur, le mur, de l'apparence la plus simple, supportait le faîte d'un toit dont le bord reposait sur un autre mur parallèle. Sous ce toit étaient divers appartements pour les domestiques et les offices. Le reste de l'enceinte était divisé en plusieurs cours carrées de différentes longueurs. Dans chacune d'elles était un bâtiment placé sur une plate-forme de granit, et entouré d'une colonnade. Les colonnes étaient de bois, sans bases et sans chapiteaux. Cette colonnade servait de support à une partie du toit. Par ce moyen, on était à couvert dans chaque partie de ces vastes édifices, dans l'ensemble desquels on comptait au moins six cents colonnes.

« Le principal appartement fut occupé par l'ambassadeur. A côté était une salle construite pour un théâtre particulier et pour des concerts. Sur le derrière, il y avait des appartements particuliers et tout autour une galerie pour les spectateurs. Un seul de ces bâtiments avait plus d'un étage, c'était celui destiné aux femmes. Il était situé dans la cour la plus reculée; la décoration intérieure en était plus élégante que celle des autres. Dans l'une des premières cours était une grande pièce d'eau, au milieu de laquelle s'élevait

un pavillon en pierres, représentant un bateau chinois couvert. Dans d'autres cours, on avait planté des arbres; la plus grande partie offrait une pile de rochers entassés comme au hasard, mais solidement fixés les uns aux autres. »

A cette époque, l'empereur était à son palais de Jého situé en Tartarie; il fut décidé que l'ambassadeur irait dans cette résidence pour lui rendre ses devoirs. En conséquence, le 2 septembre, il se mit en route avec les personnes qui devaient l'accompagner; quoiqu'on partît à trois heures du matin, les rues étaient cependant remplies de curieux. L'ambassadeur était dans un carrosse européen traîné par quatre chevaux et conduit par un postillon anglais; une telle nouveauté causa une grande surprise aux Chinois; le cortége eut de la peine à avancer, et il fallut quatre heures pour sortir de Péking.

Chaque soir, l'ambassade couchait dans un des palais bâtis sur cette route pour l'empereur, lorsqu'il fait le voyage de Tartarie. Le quatrième jour, les Anglais arrivèrent en vue de la fameuse muraille de la Chine. Dans l'éloignement, elle ressemblait à une ligne blanche qui s'étendait le long des flancs des montagnes jusque sur leur sommet. En approchant, on distingue fort bien la forme d'une muraille avec ses créneaux et ses tours, dans des endroits où l'on ne s'attend pas à trouver des ouvrages de ce genre, et où on ne

suppose pas même qu'il soit possible de les construire.

Cette fortification, composée sur quelques points d'une double et même d'une triple enceinte, flanquée de cent pas en cent pas de tours ou de bastions, prolongée jusque sur les sommets des montagnes les plus élevées, descendant au fond des vallées les plus profondes, traversant les rivières sur des arches, donne l'idée d'une entreprise gigantesque. On a peine à concevoir comment on a pu transporter les matériaux sur des points qui semblent inaccessibles; en effet une des montagnes où passe la muraille à 870 toises de hauteur. Cette immense fortification se conserve depuis près de deux mille ans; son étendue est de six cents lieues; elle s'élève à 25 pieds au-dessus du sol.

L'ambassade atteignit Jého le 12 septembre, et l'audience fut fixée au 14 au point du jour. Le colao, ou premier ministre, insistait pour que Macartney fût soumis à l'humiliante cérémonie du *keou-steon* ou prosternement, mais l'empereur, homme de bon sens et d'un esprit élevé, consentit à l'en exempter.

Au jour désigné, l'audience eut lieu dans une tente dressée au milieu du jardin; le lieu et l'heure choisis pour cette cérémonie semblaient un souvenir de la vie nomade. Le jour venait de poindre lorsque le bruit des instruments de musique

annonça l'approche de l'empereur. Bientôt il parut assis sur une chaise découverte portée par seize hommes; il était vêtu d'une robe de soie de couleur sombre, et coiffé d'un bonnet de velours : une grosse perle pendait sur son front; il n'avait pas d'autre ornement.

Quand il se fut placé sur son trône, l'ambassadeur fut conduit jusqu'au pied du côté gauche du trône; à la Chine, c'est la place d'honneur; puis, montant les marches, il mit un genou en terre, et présenta à l'empereur une boîte enrichie de diamants et contenant la lettre du roi d'Angleterre. Après quelques moments d'entretien, l'audience fut levée.

L'empereur permit à l'ambassade de visiter les jardins de la résidence royale; les Anglais furent frappés de la beauté de ces jardins qui sont dessinés avec un art admirable. Ils parcoururent une allée verdoyante où ils virent des saules pleureurs d'une grosseur prodigieuse. Arrivés sur les bords d'une vaste pièce d'eau qui semblait se prolonger à l'infini, ils s'embarquèrent dans de superbes bateaux dont ils descendirent souvent pour visiter les nombreux pavillons de plaisance répandus sur la surface du lac. Ces pavillons étaient remplis d'une si grande quantité de vases de porcelaine et autres objets faits dans le pays et de tant de choses curieuses apportées d'Europe, que les Anglais furent convaincus que leurs présents n'étaient ni magnifiques ni même nouveaux.

P. 114



Ambassade anglaise à Péking.

L'anniversaire de la naissance de l'empereur étant proche, l'ambassadeur et sa suite furent invités à assister à la fête qui devait avoir lieu à cette occasion. Elle commença suivant l'usage du pays avant le lever du soleil, par des hymnes en l'honneur du monarque. Les princes, les ministres, les grands officiers de l'État et les principaux mandarins étaient rassemblés. A des signaux répétés, toute l'assemblée se prosterna neuf fois; pendant la durée de cet hommage le prince resta invisible.

L'après-midi il y eut des divertissements auxquels assista l'empereur environné de toute sa cour. Un théâtre avait été élevé dans la cour intérieure du palais; il était orné de bannières et de banderoles de toutes les couleurs et illuminé avec beaucoup de goût. Le spectacle consistait dans des évolutions militaires, des danses sur la corde et des sauts périlleux. On ne pouvait qu'admirer l'agilité des saltimbanques qui parurent; ils firent des tours d'équilibre qui surprirent les Anglais. On vit ensuite des escamoteurs qui par leur adresse surpassèrent tout ce que les Européens connaissaient en ce genre. Des musiciens placés sur le théâtre jouèrent constamment pendant la représentation qui finit à neuf heures du soir.

L'empereur étant sur le point de revenir à Péking, il fut convenu que l'ambassadeur le devancerait; il partit donc le 21 septembre, et le 26 il

entra dans la ville, trois jours avant l'empereur.

Lord Macartney s'était plus d'une fois occupé de l'objet de sa mission, mais il n'avait rien obtenu; l'influence toute-puissante du colao l'emporta sur les bonnes dispositions du monarque. L'ambassadeur comprit qu'un plus long séjour était inutile; cependant il résolut de ne partir qu'après la grande fête du commencement de l'année chinoise, qui se célèbre en février, et à laquelle il était curieux d'assister. Son étonnement fut bien grand lorsque, dans les premiers jours d'octobre, on lui signifia l'ordre officiel de partir, sans même lui donner le temps de faire les préparatifs nécessaires pour son voyage. « En trois mots, voici notre histoire, dit Anderson : nous entrâmes à Péking comme des mendiants, nous y séjournâmes comme des prisonniers, et nous en sortîmes comme des voleurs. »

Le 7 octobre, l'ambassade se mit en route pour Canton, le lendemain elle s'embarqua sur le Pei-ho, puis sur l'Eu-ho, et de là dans le célèbre canal impérial.

Pour former ce canal qui n'a pas moins de six cents milles de longueur, le sol a été creusé dans quelques endroits jusqu'à soixante-dix pieds de profondeur; dans d'autres on a construit, au milieu d'étangs profonds, au sein d'immenses et mouvants marécages, des chaussées hautes, massives et larges. Des lacs même ont été ainsi tra-

versés dans un diamètre de plusieurs milles; et alors l'eau du canal domine celle du lac, de manière à constituer presque une navigation à deux étages. De temps à autre il y a des ponts de formes diverses. Les uns ont des arches gothiques, d'autres des arches demi-circulaires, d'autres enfin des arches en fer à cheval.

Cette portion de la Chine centrale où voyageait alors l'ambassadeur abonde en lacs, au bord desquels vivent des familles de pêcheurs. Leur pêche se fait à l'aide de leu-tzés ou cormorans pêcheurs. On prend le matin dix à douze de ces leu-tzés, quand ils sont à jeun, et on les place sur un bateau de bambou; puis, quand on arrive dans l'endroit convenable, le pêcheur laisse plonger un ou deux de ces oiseaux, et leur ôte le poisson du bec quand ils reviennent sur l'eau. Ces leu-tzés, dont la grosseur ne dépasse pas celle d'un canard, saisissent souvent et rapportent des poissons qui pèsent autant qu'eux; quand les oiseaux sont fatigués on leur donne le petit poisson pour récompense, et on en envoie d'autres en quête.

Au delà des lacs commence la plus belle contrée de la Chine, remplie de temples, de villages, de villes et de monuments; dans la campagne tout était couvert de froment et de coton; les coteaux eux-mêmes étaient cultivés jusqu'à leur sommet, terminé par des bouquets d'arbres. Chaque maison avait son jardin et son verger, avec des

fleurs et des fruits de toute espèce. L'ambassade approchait du fleuve Jaune ou Houang-ho; avant de traverser le rapide courant du fleuve, les mariniers chinois voulurent faire leur sacrifice habituel au génie de ces eaux. Des volailles, des cochons, des canards, furent égorgés à bord des yachts, et l'on plaça les victimes sur le gaillard-d'avant, à côté de coupes et de plats chargés de viandes cuites. A un signal donné par les gongs, le capitaine prit les coupes, les vida l'une après l'autre dans le fleuve, et fit rapporter les viandes à la cuisine de l'équipage.

L'ambassade traversa successivement plusieurs provinces et de nombreuses villes, puis elle arriva à Hang-Tcheou, c'est le célèbre Konsai de Marco-Polo, la capitale de la Chine méridionale.

Au delà de cette ville, la campagne se montra moins découverte et moins rase; les villes devinrent plus clair-semées, mais une foule de bourgs, de villages et de hameaux garnissaient les hauteurs; les plantations d'arbres à thé commencèrent à se montrer, et devinrent très-nombreuses; on n'en avait pas vu jusqu'alors. Enfin l'ambassadeur mit le pied sur la province de Canton; jusque-là, l'ambassade avait été traitée avec une sorte de crainte respectueuse par toutes les classes de Chinois; mais alors elle eut à essuyer les injures des paysans qui sortaient de leurs chaumières pour

l'insulter. Diables étrangers! démons étrangers! s'écriait-on de toutes parts : il fallut la présence des mandarins pour empêcher que l'on n'en vînt à des actes de violence.

Le 11 décembre, après soixante-trois jours de route, lord Macartney fit son entrée à Canton. Cette ambassade, constamment défrayée par l'empereur, lui coûta près de quatre millions de francs et plus de deux millions à la Compagnie des Indes.

Macartney, bien reçu par le vice-roi de Canton, resta dans cette ville jusqu'au 8 janvier 1794; de là il se rendit à Macao et après deux mois de séjour partit pour l'Angleterre où il arriva le 3 septembre.

Symes. — Voyage en Birmanie. — (1795).

C'est encore aux Anglais qu'on doit les premières notions positives sur le vaste empire des Birmans, et c'est encore le désir d'agrandir leurs relations commerciales qui les détermina à visiter ce pays. En 1795 le major Symes fut nommé ambassadeur pour aller faire un traité de commerce avec l'empereur birman.

Il partit de Calcutta le 21 février 1795 avec une suite de soixante-dix personnes, et le 18 mars il jetait l'ancre devant la ville de Rangoun, qui devait, trente ans plus tard, tomber en la puissance des armes britanniques.

Symes remonta le Syrian jusqu'à Pegou où il fut accueilli avec distinction par le vice-roi. Les habitants montrèrent une curiosité très-vive, mais paisible, et furent très-polis. Un grand nombre d'hommes et de femmes se tenait du matin au soir devant la palissade qui entourait le logement des Anglais. Les gens de la classe moyenne entraient quelquefois, après en avoir obtenu l'agrément, le plus souvent sans le demander. Accoutumés à vivre entre eux avec une grande familiarité, ces peuples ne se font pas scrupule d'aller chez les étrangers sans la moindre cérémonie. Toutefois ils ne se présentent que dans l'appartement où l'on reçoit tout le monde. Jamais ils n'essaient de pénétrer dans une chambre dont la porte est fermée ; un rideau devient pour eux une barrière inviolable. Dès qu'ils sont dans une maison, ils prennent une posture respectueuse. « Ceux qui venaient chez nous, dit Symes, commençaient toujours par s'asseoir les jambes croisées sur la natte qui couvrait le parquet ; ils ne se mêlaient pas de ce que nous faisions ; dès qu'on leur disait de sortir, ils s'en allaient sans murmurer. »

Le 12 avril, dernier jour de l'année birmane, les Anglais furent invités par le vice-roi à une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire, et que Symes décrit ainsi : « Afin de laver toutes les souillures de l'année

qui finit et d'en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes ont coutume, ce jour-là, de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ont le droit de leur rendre la pareille. Cet usage ne produit jamais la moindre action contraire à la bienséance. Un homme peut jeter autant d'eau qu'il veut à une femme, mais il lui est interdit de la toucher.

« Environ une heure avant le coucher du soleil, nous arrivâmes au palais du gouverneur. Sa femme avait fait préparer tout ce qui était nécessaire pour le divertissement; trois grands vases pleins d'eau, des jattes et de grandes cuillers étaient placés dans la salle d'audience. A notre entrée on nous présenta à chacun une bouteille d'eau de roses dont nous versâmes quelques gouttes dans la main du gouverneur, et il les jeta sur sa veste, qui était d'une magnifique mousseline brodée. Alors, sa femme parut à la porte, et annonça qu'elle ne voulait point nous arroser elle-même; mais sa fille aînée, jolie enfant portée par sa nourrice, tenait une coupe d'or dans laquelle il y avait de l'eau de roses. Elle en versa d'abord un peu sur son frère, et ensuite sur chacun de nous. C'était un signal pour que l'eau partît de tous les côtés. Prévenus de cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de tuniques de mousseline. Une vingtaine de jeunes femmes qui étaient entrées dans la salle, inondèrent sans pi-

tié quatre hommes, qui ne pouvaient avoir que du désavantage dans un combat aussi inégal. Le gouverneur eut bientôt déserté le champ de bataille. L'un de nous s'empara d'un des grands vases de porcelaine, et avec ce secours nous nous défendîmes assez longtemps; les assaillants riaient de bon cœur de nous voir mis en désordre. Enfin, quand tout le monde fut bien trempé et bien fatigué, nous retournâmes chez nous pour changer d'habillements. Sur notre route, beaucoup de jeunes femmes auraient bien volontiers répété la scène du palais; mais, comme nous ne les provoquions pas, elles s'abstinrent de nous jeter une goutte d'eau; elles s'en dédommagèrent sur les Birmans qui nous accompagnaient, et les inondèrent complétement. »

Pegou, autrefois capitale du royaume de ce nom, avait été presque entièrement ravagée, lorsque les Birmans s'en emparèrent en 1707; cependant, par des motifs religieux, ils avaient conservé intact le temple de Chou-Madou (le dieu d'or). Cet édifice est construit sur deux terrasses; un de ses côtés extérieurs est long de 1391 pieds. Ce temple est une pyramide construite en briques et en mortier; elle forme une masse compacte, il ne s'y trouve ni vide ni ouverture, sa base est octogone; il s'arrondit en s'élevant et diminue très-promptement; le sommet est orné d'un *ti* ou parasol en fer, surmonté d'une aiguille et d'une

girouette dorées. Les ornements de ce temple sont légers, agréables et délicats, mais ils manquent de grandeur; des sonnettes sont suspendues autour du ti; agitées par le vent, elles font entendre un carillon continuel. La hauteur de ce monument est de 361 pieds au-dessus du sol.

Le 26 avril, Symes et ses compagnons quittèrent Pegou pour retourner à Rangoun. Après avoir passé quelques jours dans cette ville, ils obtinrent la permission d'aller à Amérapoura, alors capitale de l'empire (aujourd'hui c'est Ava). Le 29 mai, Symes s'embarqua pour ce voyage, et passa par un grand nombre de villes et de villages; il vit en quelques endroits de grands magasins en bois, couverts en chaume, qui appartiennent à l'empereur. Ils sont toujours pleins de grain prêt à être transporté dans toutes les parties de l'empire qui peuvent en avoir besoin, notamment dans les provinces de l'intérieur, qui éprouvent quelquefois des disettes, parce que les pluies n'y sont ni si abondantes, ni si régulières que dans les autres.

A Promé, où l'on n'avait jamais vu un Européen, Symes descendit à terre et fut l'objet de la curiosité générale. « Les hommes me contemplaient d'un air effaré, dit-il; les enfants me suivaient, les femmes riaient aux éclats et frappaient des mains pour exprimer leur surprise. Partout où je portais mes pas, la foule s'écartait religieu-

sement devant moi. Cette nation est singulièrement bienveillante envers les étrangers. »

Il y a tout près de Promé un manége impérial, où l'on dresse les éléphants pris à la chasse. Voici comment on procède à cette chasse : les chasseurs, montés sur des éléphants privés, habitués à cet exercice, s'étendent sur le dos de ces animaux, et s'introduisent ainsi, sans être aperçus, au milieu d'un troupeau sauvage ; alors ils guettent l'occasion de jeter une corde avec un nœud coulant sur le passage de l'éléphant dont ils veulent s'emparer ; l'autre bout de la corde est attaché au corps de l'éléphant privé, qui renverse aussitôt le sauvage. Il s'ensuit un combat dans lequel le premier, aidé par ses camarades, ne tarde pas à vaincre l'habitant des bois, qui est abandonné par tous les siens. Il est ensuite emmené prisonnier, attaché fortement à deux de ses vainqueurs, tandis qu'un autre marche devant lui et qu'un quatrième le pousse par derrière.

Plus loin, Symes visita des puits d'où on retire le pétrole ; chaque puits a une ouverture d'environ quatre pieds carrés ; les parois sont revêtues d'une charpente en bois. On tire le pétrole avec un pot de fer attaché à une corde roulée autour d'un treuil, qui est posé sur deux poteaux. Quand le pot est plein, deux hommes prennent un bout de la corde, et courent en descendant un sentier creusé obliquement dans la terre, et dont la longueur cor-

respond à la profondeur du puits, de sorte que, lorsqu'ils arrivent à l'extrémité, le pot est remonté; alors on le vide dans un réservoir percé au fond d'un petit conduit, par lequel on fait ensuite écouler l'eau.

On jeta en passant un coup d'œil sur Ava, qui fut longtemps la capitale de l'empire. Cette ville présentait un tableau de désolation. Des touffes de bambous, des ronces et quelques bananiers cachaient la plus grande partie de l'emplacement occupé par cette cité, naguère florissante. Les choses ont changé de face depuis que le siége de l'empire y a été de nouveau transporté; le palais, terminé en 1824, est réellement magnifique. A quatre milles au N.-E. d'Ava, les débordements des pluies ont formé le lac de Founzeman, sur la rive septentrionale duquel Amérapoura a été fondée; sur le bord opposé est le village de Tounzeman, dans lequel logea l'ambassade.

Le 30 août, jour fixé pour l'audience publique, l'ambassade s'achemina vers les bords du lac, où elle trouva trois canots de guerre, qui, en vingt minutes, la transportèrent de l'autre côté. Un éléphant était préparé pour Symes; les gens de qualité parmi les Birmans conduisent eux-mêmes cet animal en s'asseyant sur son cou, entre les oreilles. Symes ayant déclaré qu'il ne saurait pas se tenir de cette manière, on avait placé sur le dos de l'animal un grand panier d'osier, qui était at-

taché sous son ventre par des chaînes de fer ; le secrétaire et le médecin étaient à cheval. On s'avança à petits pas ; on entra dans une belle rue très-large, pavée en briques, bordée de maisons construites en bois et couvertes en tuiles ; pour l'occasion elles étaient nouvellement blanchies et ornées de branchages et de fleurs ; des balcons couverts et formant des saillies de quatre pieds étaient surchargés de spectateurs ; les rues étaient tellement pleines de monde, qu'il ne restait au cortége que la place suffisante pour avancer. Au moment où il passait, chaque spectateur s'asseyait sur ses talons pour lui faire honneur, et restait ainsi jusqu'à ce qu'il fût éloigné. On marcha ainsi par plusieurs rues larges et bien alignées.

A deux milles du lieu de débarquement, on arriva au fort, qui renferme le palais impérial et les demeures des principaux personnages de l'État. Après plusieurs détours dans les rues que forment les maisons du fort, on mit pied à terre et l'on marcha jusqu'au rhoum, salle immense, où l'on n'entre qu'après avoir ôté ses souliers. Les Anglais s'y assirent sur des tapis, le visage tourné vers la porte du palais. On leur dit d'attendre l'arrivée des princes de la famille royale ; les fils du roi parurent bientôt, et passèrent successivement, accompagnés chacun d'une suite nombreuse et brillante, qui augmentait en raison du

degré de leur naissance et de leur dignité. L'enghitekien (héritier présomptif) vint le dernier.

Les Anglais sortirent ensuite du rhoum, traversèrent une cour intérieure, où une troupe de sauteurs faisait des tours de force au son d'une musique peu harmonieuse; on les fit monter dans le lotoun, salle vaste et magnifique. La cour y était réunie et déployait toute la splendeur imaginable. La salle est soutenue par soixante-dix-sept colonnes dorées, distribuées sur onze rangs; au fond de la salle il y a une haute jalousie dorée qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir le trône; tous les princes et les principaux personnages étaient assis sur le parquet. « Lorsque nous eûmes pris possession des places qui nous étaient destinées, on nous avertit de ne pas tourner nos pieds vers le siége de l'empereur. Nous fîmes nos efforts pour nous asseoir dans la posture de ceux qui nous environnaient; notre maladresse fit rire nos voisins. »

Huit prêtres récitèrent d'abord une longue prière au pied du trône; ensuite Symes présenta la lettre du gouverneur général, qui fut lue à haute voix par un officier. Après un intervalle de quelques minutes, un autre officier s'avança vers Symes, et lui adressa plusieurs questions, comme si elles fussent venues de la part de l'empereur; puis il alla vers le trône comme pour rapporter la réponse à son maître, ce qui fut réitéré plu-

sieurs fois. On servit ensuite une superbe collation. Quand les Anglais se levèrent pour se retirer, le grand-maître des cérémonies leur fit faire trois salutations au trône par une légère inclination du corps, en portant la main à la tête.

Cette présentation à un trône vide fut loin de satisfaire Symes, qui exigea en quelque sorte une audience personnelle. En conséquence, les Anglais retournèrent à la cour le 30 septembre; ils furent reçus dans la grande salle de cérémonie de l'empereur, qui est au moins aussi magnifique que le lotoun. Au bout d'un quart d'heure, la porte qui cachait le trône s'ouvrit, et laissa voir l'empereur montant les marches qui y conduisent. Il semblait s'avancer avec difficulté et avoir de la peine à se soutenir, car il s'appuyait sur la balustrade, ce qui provenait de la pesanteur de ses habits de cérémonie, qui étaient couverts de plus de cent marcs pesants d'or. Dès que le monarque parut, tous les courtisans s'inclinèrent profondément et joignirent les mains; on n'exigea des Anglais que de se baisser un peu en avant et de tourner leurs pieds en dedans autant qu'ils le pourraient. L'empereur regarda fort attentivement les Anglais pendant quelques minutes, puis, sans mot dire, il se retira. Un mois après, Symes, ayant réussi dans l'objet de sa mission, s'embarqua pour descendre e fleuve, et, le 17 novembre, il était à Rangoun, d'où il partit bientôt après pour Calcutta.

Le ministre de l'empereur avait manifesté le désir de voir un officier de la Compagnie des Indes résider à Rangoun; le gouverneur fit choix pour cette mission du capitaine Hiram Cox, qui partit en octobre 1797; nous n'emprunterons à sa narration que le récit de l'audience impériale, afin de compléter ce qu'a rapporté Symes.

« Les gardes de l'empereur, dit-il, étaient en robes de satin galonnées, avec des collets ornés d'un triple feston et des manchettes; leur tête était couverte d'un casque d'or. Six eunuques étaient assis sur la même ligne, près du trône; les princes du sang, les princes tributaires étaient tous vêtus de robes rouges en velours. L'empereur parut bientôt après notre entrée; il avait une robe blanche ornée d'une bordure en or; sa tête était couverte d'une espèce de mitre, et il tenait à la main droite un éventail fait avec des plumes de paon. »

« A peine l'empereur fut-il assis, qu'il demanda quel était l'envoyé; je posai ma main sur ma poitrine, et je m'inclinai. — Ah! dit-il, c'est donc ainsi que les Européens saluent leur souverain? Le vice-roi répondit affirmativement à cette question. Les présents furent mis sous les yeux de Sa Majesté, qui en parut satisfaite; ensuite elle se retira. On nous servit une collation, et nous quittâmes la salle d'audience pour regagner notre demeure. »

Avant de terminer ce chapitre, nous allons donner un aperçu des mœurs et des coutumes des Birmans, d'après les relations de Symes et de Cox.

Les Birmans sont de taille moyenne, bien faits, robustes, agiles, de couleur plutôt brune que noire; ils sont doux, débonnaires, inoffensifs, et cependant dans la guerre ils se sont montrés courageux et cruels. En général ils sont vifs, curieux, colères et impatients. Les femmes jouissent d'une entière liberté, mais elles sont traitées avec peu d'égards.

Les livres des Birmans sont composés de feuilles de palmier, sur lesquelles on écrit avec un burin. Les plus beaux livres sont faits de feuillets minces d'ivoire teints en noir, et sur lesquels les caractères sont tracés en or ou en émail; les plus élégants sont reliés avec des planchettes de bambou, revêtues de beau laque et dorées; on les enveloppe ensuite d'un morceau de soie, que l'on attache avec une bande sur laquelle est brodé le titre du livre; on les enferme dans de grandes caisses en laque, ornées de dorures. Le contenu de chaque caisse est écrit en lettres d'or sur le couvercle; il y a ordinairement dans chaque monastère ou kioum une bibliothèque; Symes ne vit qu'une partie de celle de l'empereur, et elle lui parut très-considérable.

L'habillement de cérémonie des Birmans a de

la grâce et de la noblesse; il consiste en une veste de velours ou de satin à fleurs qui descend jusqu'à la cheville, avec un collet ouvert et des manches larges. Par-dessus cette robe ils ont un manteau léger et flottant, qui ne couvre que leurs épaules. Ils sont coiffés de hauts bonnets de velours unis ou brodés, suivant le rang de ceux qui les portent; les boucles d'oreilles font partie de la parure des hommes. Les femmes nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, et y ajoutent un bandeau, dont la broderie marque leur rang. Une tunique courte, large et à manches serrées, recouvre une longue pièce d'étoffe qui leur ceint les reins, et fait deux fois le tour du corps en traînant à terre. Quand les femmes d'un haut rang vont en visite, elles ont une ceinture de soie semblable à un long châle, qui se croise sur leur poitrine, et dont les bouts, rejetés sur leurs épaules, flottent avec grâce.

Les femmes du peuple ne sont vêtues que d'une sorte de grande chemise qui tombe jusqu'au bas de la jambe.

L'habillement ordinaire des hommes est une veste à manches longues en mousseline, ou en très-beau nankin fabriqué dans le pays. Quand il fait froid ils ont une capote, ou une veste de drap d'Europe. Ils se tatouent les bras et les cuisses, persuadés que les figures bizarres qu'ils tracent sont un charme qui les préserve des effets des armes de leurs ennemis.

Les rhahaans ou prêtres vont pieds nus et la tête découverte; un long manteau jaune leur enveloppe presque tout le corps ; ils observent le célibat.

La structure des kioums diffère de celle des maisons ordinaires. Le plus magnifique de ces couvents est celui d'Amérapoura, non moins remarquable par son architecture extraordinaire que par la profusion d'ornements dorés qui le décorent. Il est entièrement en bois, et ses cinq étages de toits diminuent de grandeur en proportion de leur élévation; il est soutenu sur cent quarante poteaux de bois. Les colonnes de l'intérieur ont cinquante pieds de haut, et sont dorées jusqu'à quatre pieds de la base.

Les funérailles se font avec beaucoup de solennité et de grandes démonstrations de douleur. Le corps des gens riches est brûlé, celui des pauvres est enterré ou jeté dans la rivière.

La nation est divisée en six classes, qui sont: la famille impériale, les employés du gouvernement, les prêtres, les marchands, les laboureurs, les esclaves, enfin les gens hors de caste.

Les esclaves sont des prisonniers faits à la guerre ou des débiteurs insolvables; la postérité des premiers reste dans la servitude, les enfants des autres sont tenus d'acquitter les dettes de leur père.

Suivant la loi, le dixième de tous les produits

appartient au souverain, qui a également le droit de prélever un dixième sur les marchandises étrangères importées dans ses États. La plus grande partie des impôts est payée en nature. Après qu'une légère portion a été convertie en argent, le reste est distribué comme il a été perçu, et sert de salaire aux agents du gouvernement. Les princes du sang, les grands officiers de la couronne, les gouverneurs des provinces, reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages et des fermes, et les agents qui occupent les emplois inférieurs sont rétribués de la même manière par des concessions de terres ou des droits sur les marchandises; en revanche, ils sont tenus au service militaire en cas de guerre, indépendamment de leurs devoirs à remplir comme officiers civils.

« Les pays situés au nord et à l'est des frontières d'Assam et d'Ava, jusqu'à celles du Tibet et de la Chine, sont encore si peu connus, écrivait le savant géographe M. Eyriès en 1824, que deux États de ces contrées, le Pai-hi et le Pa-pe-Thsi-fou, manquent totalement sur nos cartes. »

CHAPITRE IV.

VOYAGEURS DU XIX[e] SIÈCLE.

Elphinstone. — Voyage dans l'Afghanistan.

(1808).

Lorsqu'en 1808, Napoléon annonçait hautement le dessein d'envahir l'Hindoustan par terre, l'attention du gouvernement anglais se fixa particulièrement sur l'Afghanistan, qui occupait la seule route par laquelle le conquérant pût arriver; c'était celle qu'Alexandre avait suivie. On se décida à envoyer une ambassade au roi des Afghans, afin de se concilier son amitié et de s'assurer son appui pour repousser les Français s'ils se présentaient.

Elphinstone fut placé à la tête de l'ambassade; elle partit de Delhi le 13 octobre 1808, et entra bientôt dans le grand désert de l'ouest de l'Hindoustan qui s'étend jusqu'aux rives du Sind ou de l'Indus, et ne présente que des dunes de sable mouvant. On ne pouvait voyager que sur un espace étroit qui s'était durci à force d'être battu; ailleurs, les chevaux enfonçaient dans le sable

jusqu'au poitrail. Cependant on trouvait partout à se rafraîchir avec de gros melons d'eau, qui croissent au milieu des sables.

Les habitants de cette contrée étaient petits, noirs et laids, ils avaient l'air très-misérables; les chefs, au contraire, étaient de grands et beaux hommes; ils charmaient l'ennui de leur solitude en prenant de l'opium avec excès; de sorte qu'ils étaient presque toujours dans l'état d'ivresse ou d'épuisement que produit ce narcotique.

On parcourut près de cent cinquante milles dans ce pays, en voyageant vers l'ouest; puis on aperçut les murailles et les tours de Beykanir qui annoncent une cité magnifique au milieu du désert; ses temples à sommets pointus, et ses autres édifices construits en pierre calcaire bien blanche, lui donnent un air de splendeur remarquable.

Après une halte de onze jours, on marcha au nord-ouest, et en deux jours on alla de Beykanir à Pougol. « Quel triste aspect que celui de ce village! dit Elphinstone : il est précédé de hautes murailles de sable; ses maisons sont en paille; une mer de sable, sans la moindre apparence de végétation, forme le reste de la perspective. » De Pougol aux rives du Gorrah (l'Hyphasis des anciens), dans un intervalle de cent milles, on traversa un désert différent du précédent. Sa surface était une argile durcie, que les pas des chevaux faisaient

résonner. Le 26 novembre, on atteignit les bords du Gorrah. Les habitants de ce pays différaient totalement de ceux qu'on avait vus jusqu'alors; ils étaient robustes, avaient le teint basané, les traits durs; ils portaient de longues barbes, des bonnets au lieu de turbans, et parlaient un langage inintelligible pour les Hindous.

Après avoir passé le Gorrah, le 11 décembre, on entra dans Moustan, grande et belle ville renommée pour ses fabriques d'étoffes et de soie, et ses tapis qui ressemblent à ceux de Perse. Enfin on parvint aux bords du Sind; ce ne fut pas sans une vive émotion que l'ambassadeur vit ce fleuve si fameux dès les temps anciens; la largeur majestueuse de son lit et l'aspect des chaînes de montagnes couvertes de neige qui, à sa droite, s'élevaient en amphithéâtre les unes derrière les autres, formaient un tableau qui répondait parfaitement à la réputation classique de l'Indus; les voyageurs parcoururent soixante-quinze milles le long de sa rive gauche, et le traversèrent au bas de Kahiri.

Partout où l'ambassade passait, les habitants s'attroupaient pour examiner les étrangers; ils montraient un étonnement extrême et ne pouvaient deviner ce que c'était que ces inconnus. Ils formaient des conjectures à l'infini sur la nation à laquelle ils appartenaient; cependant ils se montrèrent pleins de bienveillance pour eux.

La ville la plus remarquable que les Anglais virent fut Kallabaagh, située au point où ils s'éloignèrent du Sind. Elle est bâtie sur les flancs d'une montagne de sel; les maisons s'élèvent par étage les unes au-dessus des autres, de sorte qu'il paraît impossible d'atteindre à l'une sinon par le toit en terrasse de l'autre. La route était taillée dans le rocher de sel, dont les flancs perpendiculaires, blancs et purs comme le cristal, dominent les habitations. Le terrain dans les environs est d'un rouge de sang, de sorte que tout le paysage présentait une apparence extraordinaire.

En quittant les bords du Sind, on traversa le pays des Kheyboris, voleurs déterminés, et enfin on arriva à Peichour, capitale du pays et terme du voyage. Peichour est dans une plaine de douze lieues de diamètre, qui est presque entièrement environnée de montagnes très-hautes; quelques-unes ont leurs sommets couverts de neiges éternelles, ce qui forme un contraste admirable avec la belle verdure de la plaine, verdure dont on ne jouit jamais dans l'Hindoustan, malgré l'été perpétuel de ce pays. Les vergers sont nombreux, les arbres surchargés de fruits, les champs bien arrosés et bien cultivés; on croit voir un paysage d'une des plus belles parties de l'Europe. La ville contient environ cent mille habitants de pays différents. « On y rencontre, dit Elphinstone, des Persans et des Afghans vêtus de robes brunes en

laine ou de manteaux flottants, et coiffés de bonnets de laine de mouton ou de soie noire ; des Kheyboris avec des sandales de paille, l'habit et l'air sauvage des montagnes; des Hindous unissant les traits et les mœurs particuliers à leur nation, à la longue barbe et au costume du pays ; des Haauzarchs non moins remarquables par leurs bonnets coniques en peau, avec la laine qui, de même qu'une frange, en garnit les bords, que par leurs visages larges, leurs petits yeux, et leur manque de barbe, ornement obligé de tous les autres mentons de la ville. Au milieu de la foule, on découvre un petit nombre de femmes, avec de longs voiles qui leur descendent jusqu'aux pieds. Quelquefois, quand le *chaah* sortait (c'était le nom du monarque), les rues étaient encombrées de cavaliers, de fantassins et de dromadaires portant des pierriers, ainsi que de grands drapeaux rouges et verts, et, en tout temps, de dromadaires chargés, ou de lourds chameaux de la Bactriane qui marchaient lentement. »

Le 5 mars 1809 fut le jour fixé pour la présentation. Les Anglais furent conduits dans une grande cour entourée de hautes murailles; au fond s'élevait un grand bâtiment, sous l'arcade centrale duquel était assis le chaah sur un trône d'or, il était resplendissant de pierreries, et ses armes en paraissaient entièrement composées. Cependant il était réellement vêtu d'une robe verte

sur laquelle les pierreries étaient disposées de manière à figurer des fleurs. Il portait aussi une plaque sur la poitrine et un bracelet de diamant; l'une de ces pierres était le cohi-noor qui passe pour la plus grosse qu'il y ait au monde. La couronne, haute de neuf pouces, était entièrement composée de pierres précieuses. Quand les membres de l'ambassade aperçurent le chaah, tous ôtèrent leurs chapeaux, firent un salut profond, et levèrent les mains au ciel comme s'ils eussent prié pour la prospérité du monarque. L'introducteur lut leurs noms et ajouta : « Ils sont arrivés d'Europe en ambassade vers Votre Majesté. — Qu'ils soient les bienvenus, dit à voix haute le chaah. » Ce prince était âgé d'environ trente ans: il avait une belle figure, le teint olivâtre, la barbe noire et touffue; tout son extérieur avait quelque chose d'agréable et de distingué. La présentation terminée, les principaux officiers défilèrent en ordre, puis le chaah se leva majestueusement et se retira.

Aussitôt les Anglais furent menés dans une autre salle où le roi était assis sur un trône peu élevé; tous se rangèrent vis-à-vis de lui, et bientôt ils sortirent, à l'exception d'Elphinstone et de son secrétaire. Après quelques compliments, le chaah dit qu'il était prêt à traiter d'affaires. L'ambassadeur lui expliqua en détail l'objet de sa mission; le chaah lui adressa une réponse amicale et judicieuse qui mit fin à l'entrevue.

Les Anglais restèrent à Peichour jusqu'au milieu de juin; à cette époque les succès d'une armée de rebelles les forcèrent à quitter cette ville; ils en partirent le 15 juin, et atteignirent le 18 les bords du Sind à l'endroit où Alexandre passa ce fleuve fameux. Pendant la route Elphinstone reçut du Bengal son ordre de rappel; il hâta sa marche et arriva à Delhi en traversant une portion du pays qui a été depuis explorée en détail par Burnes; nous renvoyons donc au chapitre de ce dernier voyageur ce qui s'y rapporte et tout ce qui regarde les mœurs de l'Afghanistan.

N. H. Smith. — Voyage au Sindhy. — (1809).

Les mêmes motifs qui avaient déterminé le gouverneur de l'Inde à envoyer une ambassade au roi des Afghans l'engagèrent à faire la même démarche auprès des émirs du Sindhy. M. Smith fut le chef de cette ambassade; il avait pour adjoints M. Pottinger, qui a écrit la relation, et le capitaine Christie; deux navires de guerre portaient l'ambassadeur et sa suite. On arriva, le 7 mai 1809, à Koratchi, principal port du Sindhy, situé à l'embouchure d'un des bras du Sind, et, après un voyage qui donna lieu à peu de remarques intéressantes, on atteignit Haïderàbàd, capitale du pays. L'ambassade campa à un mille de cette ville. « Nuit et jour, dit Pottinger, notre

camp était entouré d'une foule extrêmement incommode. Nous étions étourdis par les cris des bouffons, des bateleurs, des meneurs d'ours, et des fakirs. Ces derniers variaient le tintamarre par le son des cornets et des trompettes; plusieurs montrèrent une persévérance étonnante: ils s'approchaient de nos tentes autant que les palissades le leur permettaient; ils restaient là plusieurs jours de suite poussant des hurlements affreux, et menaçant quelquefois de la vengeance du prophète l'ambassade et les émirs eux-mêmes, si on ne les contentait pas. Ces vagabonds, qui se composaient de toutes les nations de l'Asie, nous causèrent d'abord beaucoup de désagrément par leurs vociférations; ensuite leurs exclamations et leurs menaces finirent par nous faire rire. »

Haïderàbàd renferme à peu près 20,000 habitants; le quart demeure dans le fort, dont les murs en brique ont une vingtaine de pieds de haut et sont défendus par environ soixante pièces de canon. Le reste de la population occupe le rétah ou faubourg. On y trouve des manufactures d'armes et d'étoffes brodées. Les ouvrages des premières peuvent soutenir le parallèle avec tout ce que l'on fait en Europe.

Voici comment Pottinger raconte la réception faite à l'ambassadeur par les émirs. « Le précipice sur lequel repose la façade orientale de la forteresse, le faîte des maisons et même les forti-

fications, tout était couvert d'une multitude de gens de tout sexe et de tout âge qui poussaient des cris de satisfaction. Après avoir passé la première porte de la forteresse, nous avons suivi une montée assez raide, et bordée de chaque côté de soldats armés de mousquets. Un passage tortueux sous une tour nous a menés ensuite dans une rue, puis nous en avons traversé d'autres tellement remplies d'hommes armés, que nous avions beaucoup de peine à nous frayer un passage au milieu d'eux. Enfin nous avons mis pied à terre, et des officiers d'un rang éminent se sont avancés au-devant de nous vers une plate-forme ouverte, à l'extrémité de laquelle les émirs étaient assis. Les plus riches tapis de Perse la couvraient; le vêtement des émirs et leurs armes brillaient de pierres précieuses. C'était une audience de pure cérémonie; tout se passa en compliments. Les émirs adressèrent des questions très-polies à chacune des personnes attachées à l'ambassade. »

Smith eut ensuite plusieurs autres audiences; les négociations se terminèrent à son gré, et les Anglais partirent le 25 avril; ils descendirent le Sind et s'embarquèrent pour Bombay. Leur voyage est le premier fait dans ce pays par des Européens; vingt ans après, Burnes y a pénétré à son tour, et sa narration nous fournira des détails curieux sur ces peuples, qui, il y a trente ans, n'étaient connus que de nom.

Pottinger et Christie. — Voyage dans le Beloutchistan. — (1810).

A peine Pottinger et Christie étaient-ils de retour du Sindhy qu'ils furent chargés d'aller explorer les pays situés entre le Sind et la Perse, au sud de l'Afghanistan, afin de s'assurer si une armée étrangère pourrait facilement les traverser. Depuis Alexandre le Grand, aucun Européen n'avait parcouru ces contrées dont l'aspect affreux éloigne les étrangers, et qui sont habitées par des hordes de brigands.

Partis de Bombay le 2 janvier 1810, les voyageurs débarquèrent le 16 à Somniny, village à l'ouest de l'embouchure du Sind; dès le lendemain ils se firent raser la tête et adoptèrent complétement le costume des habitants du pays. Bola, où ils arrivèrent le 22, est la ville principale du Lotsa; le *djam* ou chef donna audience aux Anglais dans une salle d'une simplicité extrême; le toit plat était en terre, des perches crochues encore brutes et telles qu'on les avait coupées dans les bois le soutenaient. Le djam n'avait aucune espèce de joyau ni d'ornement, tout ce qui l'entourait n'était pas plus magnifique. Il accueillit les voyageurs avec beaucoup d'affabilité, et leur adressa diverses questions sur les mœurs des Européens et sur la puissance navale de l'Angleterre. Quand on lui dit qu'il y avait des navires qui portaient

cent canons et mille hommes, il secoua la tête d'un air d'incrédulité, et quand ensuite on lui parla du nombre de ces vaisseaux qui prenaient part à un grand combat naval : « Je suis obligé de croire tout cela, s'écria-t-il, puisque vous me le dites, mais si notre saint prophète lui-même l'eût raconté, les habitants du Lotsa lui en eussent demandé la preuve. »

Le djam leur promit des lettres de recommandation pour les chefs des cantons où ils devaient passer, et par son entremise ils conclurent un traité avec Rahmet-Khan, chef des Bezendjas dans le pays desquels les voyageurs sont souvent détroussés par les voleurs. Ils lui payèrent 60 roupies (150 francs), et il leur donna sa parole qu'il les protégerait : « Vous êtes en sûreté, leur dit-il, vous ne devez plus craindre aucun mortel ; le reste dépend du Tout-Puissant et de son prophète. »

Ils partirent donc sous l'escorte d'une troupe de bandits. La première nuit, pendant que l'on se chauffait autour d'un feu clair, des *sounis* ou musiciens ambulants chantèrent les exploits des chefs des Bezendjas ; ceux-ci, saisis d'une fureur poétique et guerrière, prenaient de temps en temps les instruments de la main des sounis, et chantaient à plein gosier, en faisant des gestes extravagants ; toute l'assemblée excitée par leur exemple se joignit à eux, et il en résulta un vacarme qui assourdissait les Anglais.

Le 9 février on entra dans Kélât, capitale du Beloutchistan; les rues sont plus larges que celles des villes d'Orient. Les maisons sont en briques à moitié cuites et en charpente; les étages supérieurs avancent beaucoup au-dessus des inférieurs, ce qui rend le dessous sombre et humide; comme l'hiver était très-rigoureux, le khan était dans une province plus tempérée.

Le 6 mars, les voyageurs sortirent du Kélât et marchèrent à l'ouest; parvenus au sommet d'une montagne, ils aperçurent, dans la direction qu'ils suivaient, un désert de sable qui s'étendait à perte de vue, alors ils convinrent de se séparer : Christie prit la route du nord vers Hérât; Pottinger se dirigea à l'ouest vers Herman.

Le Beloutchistan est généralement couvert de nombreuses montagnes assez élevées; les plaines qui les séparent sont composées de sable et dénuées de végétaux.

Les Beloutchis tiennent le brigandage en honneur; mais ils ont du mépris pour les petits vols. Ils partent en troupe pour effectuer un *tchipao* ou pillage; chaque homme a sous sa direction une douzaine de chameaux; ils parcourent ainsi près de quatre-vingt-dix milles par jour, jusqu'à ce qu'ils soient près du théâtre de leurs opérations. Alors ils campent dans un endroit peu fréquenté. A minuit ils fondent sur le village désigné, y mettent le feu, tuent ou emmènent les hommes,

les enfants, les femmes et les troupeaux; ils nouent un morceau de toile sur les yeux de leurs prisonniers et les attachent sur les chameaux, afin qu'ils ne puissent pas reconnaître la route pour revenir chez eux.

Le soldat beloutchi complétement armé est tout hérissé d'armes: il a fusil à mèche, sabre, lance, dague, bouclier, poire à poudre, giberne avec balles, etc. Quand il n'est pas occupé, il s'abandonne à la nonchalance la plus complète, il passe son temps à jouer, à fumer ou à mâcher de l'opium. Le Beloutchi est, comme tous les peuples grossiers, très-hospitalier; dans chaque village il y a un mehman khané (maison des hôtes), où l'étranger non-seulement est en sûreté, mais devient l'objet des égards et des attentions de tous.

Indépendamment des Beloutchis, cette contrée est aussi habitée par les Brahonis qui paraissent l'avoir occupée les premiers. C'est une race d'hommes doux, honnêtes et laborieux; ils s'occupent principalement du soin des troupeaux, et leurs petits *kheils* ou villages, situés dans le sein des hautes montages, offrirent aux voyageurs une image charmante de la vie pastorale.

Ces deux principales tribus sont subdivisées en un grand nombre d'autres; chacune renferme un certain nombre de kheils; les chefs reconnaissent l'autorité du khan de Hélât, qui lui-même est vassal du chaah de l'Afghanistan.

Comme beaucoup de peuples de l'Asie, les Beloutchis aiment les mets fortement assaisonnés ; ils portent même ce goût à un excès singulier, car ils font leurs délices de l'assa-fœtida. Un Beloutchi, voulant témoigner sa reconnaissance aux deux voyageurs, leur apporta un jour, à l'heure du dîner, une jeune plante d'assa-fœtida cuite dans du beurre rance ; il eut bien de la peine à se persuader que les deux étrangers lui parlaient sérieusement quand ils lui dirent que cette friandise n'était nullement de leur goût. « L'odeur, dit Pottinger, en était réellement insupportable, car celle de la plante fraîche est plus forte et plus nauséabonde que celle de la drogue que nous connaissons en Europe. »

Lorsque Pottinger fut entré dans le grand désert, il vit que sa surface diffère de celle des déserts de l'Afrique et de l'Arabie: elle a quelque chose de plus formidable. Les particules sablonneuses sont si légères et si tenues, que, mises dans la main, elles sont à peine palpables. Poussé par le vent, le sable forme des monticules dont un côté, presque perpendiculaire, ressemble à un mur de briques, tant par sa forme que par la couleur de la poussière qui est rouge. Le côté exposé au vent présente, au contraire, une pente douce ; il faut que le voyageur trouve son chemin dans l'espace creux ou ravin que les rangées de ces monticules laissent entre elles. Il est fort dif-

ficile de traverser ces chaînons, surtout quand il faut gravir leur flanc escarpé; on échoue souvent dans cette entreprise, et l'on est obligé de chercher à tourner ces monticules qui ont de dix à vingt pieds de haut. Les chameaux escaladent assez lestement le côté en pente; leurs larges pieds les empêchent d'enfoncer profondément; parvenus en haut, ils plient les genoux et se laissent glisser en bas avec le sable; le premier ouvre ainsi une brèche par laquelle passent les autres. Élevé en l'air, le sable donne à l'atmosphère l'apparence d'une vapeur sombre, et, pénétrant dans la bouche, les yeux et les narines, y cause une irritation douloureuse, et augmente le tourment de la soif.

Ce tourment est encore aggravé par le phénomène du mirage, qui de toutes parts présente au voyageur altéré l'image de lacs d'eau limpide qui réfléchissent distinctement les objets environnants. On rencontrait de temps en temps des lits de rivière à sec et des villages que la disette avait fait abandonner par leurs habitants. Un jour, des torrents de pluie, qui tombèrent pendant une demi-heure, furent absorbés à l'instant par la terre à mesure qu'ils la touchèrent. Ces bourrasques surviennent si brusquement, qu'il faut, dès qu'on s'aperçoit des symptômes qui les présagent, descendre de chameau, afin de se mettre derrière l'animal; la largeur des gouttes de pluie est incroyable.

Pottinger arriva le 4 avril dans le Mekran, contrée habitée par des brigands qui sont bien plus grossiers que ceux du Beloutchistan. Les Louris, entre autres, se livrent à des actes d'une férocité incroyable : non contents de piller, ils égorgent de sang-froid leurs ennemis sous le plus futile prétexte ; c'est une race de vagabonds adonnés à tous les vices et aux plaisirs les plus grossiers.

Pottinger traversa ces horribles cantons avec toute la promptitude possible ; arrivé chez des tribus moins farouches, il obtint des chefs, à force de présents, des escortes qui l'aidèrent à sortir de cette contrée. Le 23 août il atteignit Regan, place forte sur les frontières de la Perse, et le 27 juin il entra à Ispahan, où il fut rejoint par Christie. Les deux amis se séparèrent de nouveau ; Pottinger retourna à Bombay, et Christie resta en Perse, où il mourut en brave, en combattant contre les Russes.

Amherst. — Voyage en Chine. — (1816).

Des difficultés survenues entre les facteurs de la Compagnie des Indes et les autorités chinoises faisant craindre une rupture, les directeurs de la Compagnie demandèrent au prince régent d'Angleterre d'envoyer une ambassade en Chine. Cette requête fut favorablement accueillie ; lord Amherst fut nommé ambassadeur, Elphinstone et

George Staunton, commissaires de l'ambassade, et Ellis, secrétaire de la légation; c'est à celui-ci qu'on doit la relation du voyage.

Parti le 8 février 1816, Amherst était le 29 juillet à l'embouchure du Pei-ho, où trois mandarins, envoyés par l'empereur, attendaient l'ambassade. Ces personnages, avant de monter à bord, se firent précéder par leurs cartes de visite, composées de bandes de papier rouge, longues de seize pouces sur six de large, et sur lesquelles étaient écrits leurs noms et leurs titres. Notre intention n'est pas de parler de toutes les difficultés que l'étiquette chinoise souleva, des divers obstacles qui s'opposèrent à ce que l'ambassadeur fût reçu par l'empereur; nous nous bornerons à prendre dans la narration les faits qui font connaître la Chine et ses habitants.

Le 9 août, l'ambassade commença à remonter le fleuve. « Le nombre toujours croissant des jonques, dit Ellis, une population prodigieuse, des maisons peu élégantes, cependant régulièrement bâties et d'une forme bizarre, rendent l'entrée de Tien-Sing remarquable. Nous fûmes salués par un petit fort, presque vis-à-vis de nous; des soldats étaient rangés en bataille. Quelques compagnies étaient vêtues de longs habits rayés de jaune et de noir, qui les couvraient de la tête aux pieds. Ils sont censés représenter des tigres, mais ils paraissent plus ridicules que redoutables; leurs

énormes boucliers feraient croire que leur seul but est de se défendre.

« A peu de distance de notre mouillage, on voit à la rive gauche le bras du fleuve qui conduit au grand canal ; ce fut là que la population nous sembla véritablement immense. Je comptai deux cents spectateurs sur une jonque, et ces embarcations étaient innombrables. Les pyramides de sel étaient tellement couvertes de curieux, qu'elles étaient devenues des pyramides d'hommes; et cependant cette foule immense conservait un ordre admirable. »

Arrivé à Péking à la fin d'août, Amherst, n'ayant pas voulu se soumettre à l'exigence du keou-teou, fut forcé de quitter cette ville deux jours après, et se rembarqua pour descendre le Pei-ho. Arrivé encore une fois devant Tien Sing, Ellis fut témoin d'une cérémonie en l'honneur de la nouvelle lune : « Un bateau, dit-il, cotoyait la rive, et laissait tomber de temps à autre de petites lanternes de diverses couleurs qui suivaient le cours de l'eau ; les lumières, brillant à travers les vives nuances des lanternes, produisaient un effet charmant. Une autre illumination et un horrible charivari d'instruments de musique nous firent conjecturer qu'un enterrement avait lieu dans le voisinage; en effet, nous vîmes passer un convoi, accompagné d'un cortége de deuil ; les hommes et les femmes qui le composaient manifestaient

une douleur si violente et si régulière dans ses éclats, que j'en conclus qu'elle était payée. Les femmes suivaient dans des chaises couvertes de blanc (couleur du deuil en Chine) ; quant au cercueil, il était d'une grande simplicité : la machine qui le soutenait était dorée et composée de charpentes immenses. Quelques figures, presque aussi hautes que nature et entièrement vêtues, étaient portées en tête. Parmi ces images il y avait celle d'un tigre, pour indiquer la profession militaire du défunt; d'autres figures représentaient un homme armé à cheval, et une femme assise sur une autruche. »

Trois jours avant d'entrer dans un grand canal qu'on nomme le Chakho, les Anglais visitèrent la grande pagode de Lintsin-Tchou. « La forme de cet édifice est octogone, dit Ellis; il a neuf étages, allant toujours en diminuant vers le sommet. Les fondations de l'édifice, jusqu'au premier étage, sont de granit; le reste des bâtiments est de briques vernies. Ce temple est dédié au dieu Fo. Nous montâmes un escalier tournant de cent quatre-vingt-trois marches, qui sont, ainsi que es angles des murailles, en granit très-bien poli.

« Cet édifice est certainement un modèle curieux de ce style d'architecture. Les toits des étages avancent de deux pieds environ, et sont somptueusement ornés de sculptures en bois; le tout est couvert en fonte ou en métal de cloche. J'es-

timai la hauteur du monument à cent quarante pieds. »

Le voyage était loin d'être agréable pour les Anglais; surveillés de très-près, ils jouissaient le jour d'une espèce de liberté, mais la nuit ils étaient réellement prisonniers, et leurs conducteurs s'arrangeaient de façon à leur faire passer la nuit devant les villes qui étaient les plus curieuses à voir. Ce ne fut que le 21 octobre, cinquante-un jours après le départ de Péking, que les bateaux jetèrent l'ancre devant Nankin. Voici le résultat des observations d'Ellis sur cette ville : « Nankin, appelé aujourd'hui *Kian-Ning*, est dans un mouvement de décadence rapide. La partie habitée de la ville est à vingt li de la porte par laquelle nous entrâmes (suivant Balbi, un li équivaut à 57 mètres; Ellis l'évalue à un tiers de mille), et l'espace intermédiaire, quoique toujours coupé de chemins pavés, n'est occupé que par des jardins et des bouquets de bambous, au milieu desquels sont éparses quelques maisons. Cette porte se compose d'une seule arcade, large de trente-cinq pieds; la hauteur de la muraille est de quarante. Près de la porte sont deux grands temples, dont l'un est remarquable par les statues qu'il contient. A côté, sont des bains de vapeur publics, assez mal nommés *bains de l'eau parfumée*, où les Chinois pauvres peuvent aller s'étuver moyennant dix tchens, ou trois liards. C'est une seule cham-

bre de cent pieds de superficie, divisée en compartiments et dallée en marbre grossier ; la chaleur est considérable, et comme le nombre des baigneurs qu'on y admet n'a d'autres limites que la capacité de la salle, la mauvaise odeur y est excessive.

« Ayant réussi à traverser complétement la partie inhabitée de Nankin, j'espérais pénétrer par les rues jusqu'à la fameuse tour de porcelaine, qui paraissait éloignée de deux milles; mais les soldats qui m'accompagnaient s'y opposèrent, et se contentèrent de me conduire à un temple, situé sur une éminence, et d'où l'on avait la vue entière de la ville. Je remarquai quatre rues principales, coupées à angle droit par de plus petites rues ; au milieu de l'une des plus grandes coule un canal étroit, coupé par des ponts d'une seule arche. Les rues, peu spacieuses, avaient un air de grande propreté. Une autre porte et la tour de porcelaine sont les seuls édifices d'une hauteur suffisante pour arrêter le regard. La fameuse tour dite de porcelaine est un édifice isolé, octogone, de quarante pieds de diamètre à sa base, et de deux cents de hauteur totale ; elle a neuf étages, chacun séparé par un toit élégant à huit côtés, et qui semble sortir du mur ; à chacun de leurs angles pend une clochette de cuivre. Au sommet, s'élève un mât haut de trente pieds, autour duquel règne en spirale un cercle de fer ; ce mât est cou-

ronné par une sorte de pomme de pin de cuivre doré, que les Chinois prétendent être d'or massif. Au milieu du rez-de-chaussée et sous un dôme en cuivre, est une grande idole dorée. Dans chacun des autres étages on trouve également une statue dorée avec des statuettes, sculptées sur les murs et dorées aussi; le plancher supérieur est orné de peintures. L'extérieur de la tour est revêtu de briques ou d'une espèce de faïence vernissée, bleue, verte et jaune, que le vulgaire prend pour de la porcelaine. »

Amherst continua sa navigation toujours selon le bon plaisir du mandarin chargé de veiller sur lui, et qui agissait avec d'autant plus de sévérité qu'il avait eu connaissance à Nankin, d'un nouvel édit impérial qui défendait aux étrangers de s'arrêter ou de descendre à terre; cependant ce conducteur enfreignait quelquefois les défenses du maître; ce qui permit à Ellis de faire plusieurs courses intéressantes. Dans l'une d'elles il vit pour la première fois l'arbre à suif (*stillengia sebifera*); c'est un grand arbre ressemblant à l'érable; ses baies, lorsqu'elles sont mûres, sont d'un blanc pur et de la grosseur d'un petit pois; on extrait le suif en comprimant les baies dans un moulin, et on en forme de grands gâteaux. Ellis trouva également des plantations d'arbres à thé, mais comme la récolte des feuilles était faite, il fut obligé de se contenter de simples renseigne-

ments sur la manière dont elle s'opère. L'arbuste est d'une crue fort lente, et n'atteint son développement qu'au bout de six ou huit années; alors il arrive à quatre ou cinq pieds de hauteur. Ce n'est guère qu'après trois ou quatre années de plantation qu'on commence à faire cette cueillette; elle a lieu deux fois par an, au printemps et au mois de septembre. Les feuilles de la première donnent un thé plus fin. Quand ces feuilles sont récoltées et triées, on les plonge dans l'eau bouillante pendant une demi-minute, puis on les retire, on les égoutte et on les jette sur des plaques de fer grandes et plates qui sont placées au-dessus d'un fourneau. Dans ces poêles, fortement chauffés, on remue vivement les feuilles qu'on étend ensuite sur des tables recouvertes de nattes. Alors, d'autres ouvriers les roulent avec la paume de la main, pendant que les feuilles se refroidissent, opération qu'on active en agitant sans cesse un grand éventail. Pour les thés ordinaires, on roule plusieurs feuilles à la fois, mais pour les thés fins on procède une à une.

L'arbre à vernis (*rhus vernix*) frappa également les yeux des voyageurs; on le cultive en plantations; ses feuilles ont la forme de celles du laurier; elles sont d'un vert clair et veloutées au toucher. On obtient le vernis en fendant l'écorce, et il est nécessaire pour cette opération de se garantir les mains, car les feuilles, si elles s'écra-

sent, produisent des plaies sur la peau : l'expérience a prouvé à Ellis la vérité de cette assertion dont il doutait.

Le 1er janvier 1817, l'ambassade était arrivée à Canton. « Canton, dit Ellis, par le nombre et la dimension des vaisseaux, la variété et la richesse des jonques, l'architecture remarquable des factoreries européennes, la rumeur et le grand mouvement d'une population occupée, est, quand on y arrive, la plus imposante de toutes les villes de la Chine, et le voyageur qui ne voit que Canton doit naturellement se former une idée exagérée de la population et de l'opulence de l'empire. »

En quittant Canton, Amherst se rendit à Macao où Ellis put visiter le jardin dans lequel est située la grotte de Camoëns; c'est là qu'il a achevé son immortelle Lusiade. Un buste assez mal exécuté de ce grand poëte orne la grotte.

« En résumé, dit Ellis en terminant son livre, la curiosité que j'éprouvais en entrant en Chine a été bientôt rassasiée et détruite par l'uniformité morale, politique et même locale; car, plaines ou montagnes, la Chine conserve le même aspect si longtemps, que l'œil se fatigue également de cette continuité de sublimité ou d'insignifiance; bref, on n'y jouit ni des aises, ni du bien-être de la vie civilisée, ni du sauvage intérêt qu'inspirent les pays à demi barbares. »

Timkowski. — Voyage à Péking. — (1821).

En 1728, le czar et l'empereur de Chine conclurent un traité de commerce aux termes duquel la Russie avait le droit d'entretenir à Péking une mission composée de six ecclésiastiques et de quatre laïcs; le séjour régulier de cette mission est fixé à dix années, et, à l'expiration de cette période, elle est relevée par une autre. En conséquence, une mission quitta Saint-Pétersbourg en 1819 pour aller relever celle qui était à Péking; elle arriva le 1er juillet 1820 sur les frontières qui séparent la Sibérie des possessions chinoises. Timkowski, employé au ministère des affaires étrangères de Russie, fut chargé d'accompagner cette mission et de ramener celle de Péking. Après un voyage de quatre mois et de seize cents lieues, il atteignit la capitale de la Chine, où il fit un séjour de cinq mois et demi, pendant lesquels il put visiter librement cette ville célèbre.

Le 2 décembre, la mission entra dans Péking et fut se loger à l'hôtel de la légation russe, bâti à la mode du pays. Timkowski, qui a écrit son voyage sous la forme d'un journal contenant à la date de chaque jour la description des objets qui ont fixé son attention, sans s'astreindre à un ordre régulier, donne tout d'abord des renseignements gé-

néraux sur les maisons chinoises. Toutes, depuis la hutte de l'artisan jusqu'au palais du riche, sont à un seul étage, construites en briques, et situées au milieu d'une cour toujours entourée d'une haute muraille de pierre, de façon que de la rue on n'en peut voir que le toit. Les boutiques attenantes aux maisons sont très-rares : de grandes fenêtres avec du papier au lieu de vitres occupent presque toute la façade, qui est toujours tournée au sud. Les fenêtres du couvent russe ont des vitres de mica, et les chambres assez élevées sont tendues en papier blanc ou de couleur. Dans la plupart des maisons, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des sentences remarquables des philosophes et des poëtes célèbres sont écrites sur ces tentures. Les grandes maisons ont toutes une suite de chambres qui n'ont ensemble aucune communication, mais qui ouvrent sur une galerie couverte, soutenue par des colonnes. Il n'y a dans les chambres ni cheminées ni poêles. Elles sont chauffées par du charbon allumé dans des vases de cuivre faits exprès, ou dans des creux pratiqués sous de larges bancs de pierre. Ces bancs sont placés au-dessous des fenêtres ou le long du mur opposé et servent également de siéges pour le jour et de lits pour la nuit. Les toits des maisons sont élevés et concaves du faîte aux bords, qui dépassent les murs et sont légèrement relevés. Tous ces édi-

fices sont couverts en tuiles enduites quelquefois d'un vernis rouge, vert ou jaune; chacun n'est pas libre de choisir la couleur qui lui convient, il faut se conformer aux règlements; ainsi les tuiles jaunes sont exclusivement réservées aux bâtiments impériaux et aux temples, et les vertes aux toitures des princes et des grands. Les maisons ne diffèrent qu'en certains détails, que produisent nécessairement la localité et l'état de fortune du propriétaire.

L'habillement en général, et particulièrement celui des hommes, est très-dispendieux. Les Mantchous et les Chinois de tous les rangs doivent avoir un costume particulier pour chaque saison de l'année, et les personnes en fonctions en mettent trois à la fois, sans compter les habits de cour et ceux des jours de fêtes.

En raison de la chaleur du climat, les Chinois portent des vêtements très-larges; le principal est une longue robe de toile que les officiers portent ouverte devant et derrière. Par-dessus cette robe on en met une autre avec de larges manches. Les habits des gens pauvres sont de calicot ou de nankin, et ceux des riches sont en étoffes de soie à fleurs et quelquefois de drap ou de casimir. La couleur favorite est le bleu; ensuite viennent le violet et le noir. Le vert et particulièrement le rose sont généralement portés par les femmes. Les vêtements de deuil sont blancs et bordés de gros co-

ton ou de nankin. Dans l'hiver, la soie est doublée d'ouate de coton; mais les gens riches emploient à cet usage des peaux d'écureuil, de mouton, de martres zibelines. Les personnes à la mode portent en hiver la robe de dessus en zibeline ou en chat noir, bordée de blanc, et le poil se met en dehors pour en faire voir la beauté. Les ceintures sont de soie, mais plus ordinairement de tricot de fil, avec une belle boucle au milieu. L'épée est portée à gauche, ainsi qu'un couteau dans une gaîne bien vernie ou en écaille de tortue, et les petits bâtons d'ivoire qui servent de fourchettes. Sur le côté droit pend une bourse de soie brodée qui renferme une tabatière, et en été un éventail dont les hommes se servent aussi bien que les femmes. Afin d'observer toute la symétrie qui est en toute occasion de la plus grande importance pour eux, les Chinois portent à gauche un sac pareil, rempli d'épices qu'ils mangent à leur dîner comme assaisonnement. Ils ne se servent point à table de serviettes, et n'ont point de mouchoirs de poche; un morceau de papier y supplée. Leurs pantalons sont de nankin ou de soie. La plupart des Chinois ont leurs bottes faites avec ces étoffes, mais celles des riches sont en satin noir. Ils portent aussi des souliers dont les semelles sont comme celles des bottes, très-raides et très-incommodes, étant composées de papier mâché d'un pouce d'épaisseur. Les personnes

de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise avec une bordure noire et une frange rouge. La bordure varie suivant la saison; elle est de velours en été, et en hiver de peau de mouton ou de zibeline.

Les chapeaux ou bonnets d'été sont en forme de cône ou d'entonnoir et faits de bambou parfaitement natté. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton dont la couleur désigne leur rang. Les gens du peuple portent ordinairement une veste de nankin et de petits bonnets de feutre qu'ils remplacent en été par des bonnets de paille ; les hommes se rasent sur le front et sur les tempes, et tressent en queue le reste de la chevelure qui leur tombe sur le dos. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes, elles peignent et arrangent leur chevelure avec beaucoup de goût et d'élégance. Les fleurs artificielles, les riches épingles d'or, et de beaux papillons qui y sont mêlés, forment un contraste agréable avec leurs cheveux noirs.

Près de chaque porte de la ville, il y a des ânes sellés pour l'usage du public; les Chinois montent sur ces animaux et vont ainsi d'une porte à l'autre. En hiver, quand les canaux sont gelés, on les traverse sur une espèce de traîneau qui contient plusieurs personnes et qu'un homme tire.

Les Chinois sont en général d'une taille moyenne; leurs membres, leurs mains et leurs pieds surtou

sont très-petits. Leur teint, ordinairement jaune, est souvent brun chez ceux qui sont continuellement exposés à l'air. Leur visage est plat, leur nez est petit, les pommettes des joues sont élevées et les yeux saillants et obliques. Le teint, la chevelure noire et raide, les moustaches et la barbe rare, indiquent les rapports des Mongols et des Chinois.

La physionomie des femmes est plus agréable que celle des hommes, mais leurs petits yeux la rendent singulière. Les pieds les plus petits sont regardés en Chine comme une grande beauté. A peine une fille est-elle née que la nourrice lui tend un morceau de cuir le plus serré possible autour des pieds; on les comprime ensuite avec des bandes pour empêcher leur croissance, de façon à ce que les orteils ne puissent pas atteindre leur dimension naturelle, et que le pied en pointe ne semble avoir qu'un doigt. Il a rarement plus de cinq pouces de longueur, y compris le talon, et les beaux souliers brodés ne font que rendre plus frappante cette difformité. Le pied est extrêmement épais au coude-pied; mais ce défaut est caché en partie par des pantalons de soie ornés de franges. Cette coutume ôte aux femmes la faculté de marcher aisément. Plusieurs auteurs pensent que cette barbarie n'est pas très-ancienne, car Marco Polo ne parle pas de cette particularité.

Les Chinois, sont en général, égoïstes, vaniteux, intéressés, vindicatifs, jaloux, méfiants à

l'excès et très-rusés. La pauvreté, qui règne dans toutes les classes, les oblige à recourir à l'adresse qui dégénère souvent en friponnerie. La population est si considérable, que la richesse nationale, bien que très-grande, ne peut être répartie convenablement. Un officier, ayant rang de colonel, a moins pour vivre qu'un de nos sous-officiers. La principale classe des habitants de Péking se compose des troupes mantchoues. Les officiers qui sont en même temps membres des tribunaux civils, laissent le soin d'instruire les causes à leurs secrétaires chinois.

Les marchands et les artisans forment la seconde classe d'habitants ; la grande population de l'empire prive beaucoup de gens des moyens de se soutenir par l'agriculture, ce qui fait qu'un grand nombre de personnes se rendent de toutes les provinces dans la capitale pour y gagner leur vie. On dit qu'il y a à Péking cinquante mille personnes qui se lèvent le matin sans savoir comment elles feront leur premier repas.

Sur tous les points où deux rues se croisent, et à chaque pont il y a des voitures à deux roues qui répondent à nos fiacres ; elles sont doublées en satin et en velours, et tirées par des mules ou des chevaux. Les grands et surtout les dames font usage de chaises à porteurs ; mais il faut que l'empereur les y autorise. Les personnes occupées préfèrent aller à cheval, et ce mode est celui qui

convient le mieux au terrain inégal de ces rues encombrées de passants.

On trouve presque à chaque pas des boutiques où l'on débite du riz, de la fleur de farine, des petits pains cuits à la vapeur, de la viande, etc. Les Chinois aiment le porc de préférence à toute autre viande, le mouton et le bœuf ne sont pas de bonne qualité. Le beurre fait de lait de brebis vient de la Mongolie, mais les Chinois préfèrent le saindoux, et ne peuvent supporter même l'odeur du lait de vache. Les volatiles domestiques les plus communs sont les oies, les canards et les poulets. On a dans l'hiver des perdrix, des faisans et du gibier de toute espèce; mais il est nécessaire d'être très en garde quand on achète des provisions, car non-seulement les marchands vendent la chair des animaux morts de maladie, mais encore ils débitent souvent celle qui n'est point de nature à être mangée, comme de l'âne, du mulet, du chameau. Ils augmentent aussi le poids de la farine, en y mêlant du sable et du plâtre. Pour donner meilleure mine aux canards et aux poulets, ils leur introduisent de l'air entre la chair et la peau, opération qui les fait paraître très-gras.

Le poisson est très-commun à Péking, et on y trouve toutes les espèces de fruits et de végétaux connus en Europe; mais les végétaux sont, à l'exception du chou, si salés, que l'on s'en sert à table en guise de sel.

Le breuvage constant et général est le thé. Cependant les Chinois obtiennent, par la distillation du riz, une eau-de-vie très-forte qu'ils boivent chaude.

La jalousie ne permet pas aux Chinois de traiter leurs amis dans leurs maisons, ils les invitent dans une taverne où ils reçoivent selon leurs moyens. Ces festins sont ordinairement accompagnés de divertissements bruyants.

La société des Chinois et des Mantchous d'un rang élevé ou d'un certain âge, est très-grave, et les femmes n'y sont jamais admises. Dans la compagnie des gens bien élevés, chacun se conforme au goût de la personne la plus âgée, qui s'empare de la conversation, la dirige, et la fait rouler sur des sujets de morale qui servent de leçons aux jeunes membres de la société. Ces réunions, bien que souvent très-insipides, ont toujours quelque chose de solennel même chez les gens de la campagne, et jamais on n'y franchit les bornes de la décence. Tout Chinois qui occupe un emploi est supposé savant, et sa manière lente et posée de parler avec accompagnement de gestes convenables le distingue du reste de la compagnie. Une assemblée de lettrés, surtout si ses membres sont jeunes, gais et spirituels, s'amuse ordinairement à composer de petits poëmes; l'un, par exemple, proposera une énigme dont l'autre donnera le mot dans une stance. Toutefois les Chinois

préfèrent à ces réunions les plaisirs de la bonne chère.

Les riches aiment beaucoup le spectacle : il y a dans une seule rue six théâtres où l'on représente, presque tous les jours depuis midi jusqu'à la nuit, des tragédies et des comédies mêlées de musique et de chant; les rôles des femmes sont joués par des jeunes gens. Le prix d'entrée est d'environ 6 fr. 75 cent.; la salle est divisée en parterre et en loges, les spectateurs sont assis sur des bancs de bois, et ont devant eux des tables où les directeurs du théâtre font servir gratis du thé et des papiers de cire préparés pour allumer les pipes.

Les comédiens chinois n'ont de théâtre établi que dans la capitale ou quelques grandes villes. Ils parcourent les différentes provinces, ou jouent dans les maisons particulières, afin d'ajouter aux plaisirs d'un repas, que l'on regarde communément comme incomplet sans eux. Au moment où les convives prennent place à table, quatre ou cinq acteurs richement vêtus entrent dans la salle, et tous ensemble s'inclinent assez profondément pour que leurs fronts touchent quatre fois la terre. Ensuite l'un d'eux présente à l'hôte principal un livre dans lequel sont inscrits, en lettres d'or, les titres des comédies qu'ils savent par cœur et qu'ils peuvent jouer sur-le-champ. La représentation commence au son des tambours, les flûtes, des

fifres, des trompettes. Un grand espace vide, réservé entre les tables, figure la scène, et au lieu de coulisses, les acteurs se servent des chambres voisines d'où ils sortent pour jouer leurs rôles. Il y a ordinairement plus de spectateurs que de convives, la coutume étant d'admettre un certain nombre de personnes dans la cour, d'où elles peuvent jouir également de la représentation. Les femmes y assistent aussi, mais derrière un grillage qui les cache entièrement. Dans certaines circonstances, on dresse des théâtres dans les rues, et, du matin au soir, on y représente des pièces, au grand plaisir du peuple qui est admis dans l'intérieur, moyennant une faible rétribution. Parmi les cérémonies publiques des Chinois, il faut noter celle qui a lieu pour le renouvellement de l'année qui commence avec la lune de janvier. A cette occasion, l'empereur reçoit les félicitations de tous les personnages de distinction; les tribunaux publics restent fermés pendant un mois dans toute l'étendue de la Chine, et le sceau de l'État, qui doit être apposé sur tous les documents, reste renfermé pendant ce temps.

Nous avons déjà eu occasion de dire un mot sur la fête de l'agriculture ; voici comment Timkowski décrit cette cérémonie curieuse et solennelle, dont on ne connaît pas l'origine.

« Le champ que l'empereur laboure est couvert d'une espèce de tente faite de nattes. Quand il a

labouré une demi-heure environ, il va s'établir sur une éminence voisine, du haut de laquelle il examine le travail des princes, ministres et mandarins qui, conduits par les plus habiles cultivateurs, labourent à leur tour, mais en plein air. Pendant qu'ils sont à l'œuvre, des musiciens chantent des hymnes composés dans les anciens temps en l'honneur de l'agriculture. L'empereur, les princes et tous les grands personnages sont vêtus comme des laboureurs. Les charrues sont traînées par des bœufs que l'on n'emploie jamais à d'autres services. La récolte est emmagasinée à part, et sert à faire les gâteaux que l'empereur offre en sacrifice aux occasions solennelles. »

Le long séjour de Timkowski à Péking lui a permis de donner une description à peu près complète de cette capitale ; quoique, dans le chapitre relatif au voyage de lord Macartney, nous ayons mis sous les yeux de nos lecteurs le tableau tracé par Staunton, nous allons le compléter par l'analyse du travail de Timkowski.

Péking est situé dans le nord de la province de Tchi-li, à quarante lieues au sud de la grande muraille ; cette ville est bâtie au milieu d'une aride plaine de sable dénuée de végétation ; cependant à trois lieues dans l'est s'élève une chaîne de hautes montagnes d'où descendent plusieurs petites rivières ; l'une d'elles entre dans la ville mantchoue, s'y divise en plusieurs bras, fait

le tour du palais impérial, et se réunit ensuite en un seul bras qui va tomber dans le Pei-ho, à cinq lieues de Péking.

Péking est divisé en deux parties que sépare une haute muraille; la partie septentrionale qui forme un carré parfait, se nomme *King Tching*, ville de la cour, ville mantchoue; la partie du sud, ou ville chinoise, a la figure d'un parallélogramme oblong, et se nomme *Vai Tching;* elle n'est pas si étendue du nord au sud que la première, mais elle couvre plus de terrain de l'est à l'ouest.

D'après les documents les plus exacts, la circonférence entière de Péking serait de trente mille mètres environ, ou sept de nos lieues de postes. Les murailles de la ville mantchoue sont crénelées, bâties en briques, hautes de quarante pieds et épaisses de vingt, de sorte qu'un homme à cheval peut se promener sur le faîte, et de distance en distance sont pratiquées des pentes douces au moyen desquelles la cavalerie peut y monter facilement. Les murs de la ville chinoise ne sont pas aussi massifs. Péking a seize portes, dont neuf appartiennent à la ville impériale et les sept autres à la ville chinoise. Les portes de la première sont hautes et très-solidement voûtées, et au-dessus s'élèvent des tours qui ont neuf étages de haut, percées d'embrasures, et dont l'étage inférieur est une grande salle où s'assemblent les officiers et les soldats qui viennent relever la garde.

Devant chaque porte est un espace d'environ trois cent soixante pieds carrés, qui est entouré d'une muraille semblable à celle de la ville. Les murailles sont, en outre, flanquées de petites tours carrées, et à certaines distances, aux angles des murs surtout, s'élèvent des tours plus considérables.

Les rues sont larges et droites; aucune n'est pavée. Les maisons sont très-basses, bâties de briques et couvertes de tuiles de différentes couleurs; celles des palais des princes sont vertes. Les plus beaux édifices que renferme Péking sont des temples, qui sont spacieux, magnifiques et ornés de colonnades de beau marbre blanc. Les boutiques sont élégamment décorées, et l'éclat ou la variété des objets exposés en vente forme un coup d'œil très-agréable. Outre ces deux villes, Péking compte douze grands faubourgs longs de deux et même de trois milles. Cet ensemble compose nécessairement une très-grande cité, mais faut-il en conclure que la population est de vingt, quinze, dix, huit ou même quatre millions, comme l'ont prétendu différents écrivains? En l'absence de tout document authentique, Timkowski la porte à deux millions d'âmes, Staunton lui en accordait trois millions, mais Balbi n'hésite pas à réduire ce nombre à un million trois cent mille.

Les Européens sont confondus par le grand nombre d'habitants que l'on rencontre dans

toutes les rues. La foule est si grande, que les personnes de distinction sont obligées d'envoyer devant eux des gens à cheval pour l'écarter et ouvrir un passage. On voit cependant rarement les femmes dans les rues, et, comme les mahométanes, elles ne sortent que voilées. Les hommes que leurs affaires ou la curiosité attirent dans les rues, se pressent en grand nombre autour des diseurs de bonne aventure, des charlatans, des joueurs de marionnettes et d'autres amusements.

La ville mantchoue se compose de trois villes l'une dans l'autre, et dont chacune à sa clôture particulière. La ville qui renferme immédiatement le palais impérial, se nomme *Tsu-Kin Tching* (la Ville-Rouge sacrée); la seconde enceinte s'appelle Houang Tchong (ville auguste), à laquelle les Européens ont donné le nom de Ville-Rouge à cause de la couleur de ses murs. Enfin la troisième enceinte entoure la seconde et comprend toute la ville mantchoue.

La forme du palais impérial est celle d'un carré long; il est entouré de fortes murailles crénelées, bâties en briques et couvertes en tuiles jaunes. Il a environ dix-huit cents toises de circonférence. L'intérieur du palais est une suite de cours et d'appartements qui semblent lutter en beauté et en magnificence; quatre cours ornées de temples et communiquant ensemble par des

portes d'une grande beauté, forment en quelque sorte l'extérieur du palais. Dans la cinquième cour, terminée à droite et à gauche par des portails, des portiques et des galeries soutenues par des colonnades, se trouve le superbe appartement de Tai-ho-tian qui est la chambre impériale; c'est là que l'empereur donne audience aux ambassadeurs. Au delà règne un passage au bout duquel vient une longue suite d'appartements, qui tous ont un nom particulier; le onzième, *demeure du ciel serein,* est le plus riche et le plus magnifique de tous; dans la cour qui le précède se voit une espèce de tour de cuivre doré terminée en pointe, haute de douze pieds et ornée d'un grand nombre de figures de belle exécution; de chaque côté de la tour est une large braisière en cuivre doré dans laquelle l'encens brûle nuit et jour. Ce corps de logis et les deux suivants forment la résidence particulière de l'empereur.

Dans le Houang-Tching, au milieu d'une vaste enceinte, s'élève le King Chan ou *Montagne resplendissante,* qui a été formée par l'art; on dit que sa base est composée d'une énorme quantité de charbon que l'on tient en réserve pour le cas où la ville serait assiégée. Le King Chan se compose de cinq monticules; celui du milieu est le plus haut; ils sont couverts d'arbres plantés symétriquement. On y entretient quantité de lièvres, de lapins, de cerfs, de daims et d'autres animaux

de cette espèce. Au bas sont de beaux jardins et de charmantes promenades.

FINLAYSON. — Voyage à Siam et à la Cochinchine. — (1821-1822).

La Société des missions françaises se trouvait à peine fondée, que déjà trois ecclésiastiques, hommes de talent et de naissance, partaient pour Siam, afin d'y répandre les lumières de la vraie foi. Ces trois apôtres étaient de Lamothe-Lambert, Pallu et Cotolende. Ils s'embarquèrent tour à tour à Marseille, prirent terre en Syrie, et se vouèrent aux périls d'un pèlerinage par terre, à travers l'Asie. Leur voyage dura deux ans; Lamothe arriva le premier en 1622, les autres un peu plus tard. Le roi régnant reçut les missionnaires avec bienveillance; il leur donna un terrain dans lequel ils fondèrent le séminaire de Saint-Joseph, et bientôt commencèrent avec fruit les travaux de leur œuvre pieuse. Ils furent puissamment aidés par une circonstance singulière : un Grec nommé Constantin Phalcon, conduit à Siam par sa vie aventureuse, avait réussi à gagner tellement la confiance du roi, qu'il était devenu son premier ministre. Non content d'aider de tout son pouvoir les missionnaires, il le décida à envoyer une ambassade à Louis XIV pour conclure un traité d'alliance. Raconter l'effet que produisit à Versailles l'arrivée de cette ambassade, n'est pas

de notre sujet ; on en peut lire tous les détails dans les mémoires du temps. Louis XIV, à son tour, députa à celui qui envoyait de si loin solliciter ses secours, une ambassade confiée au chevalier de Chaumont (1685-1687), puis une seconde, sous la direction de Leloubire (1687) ; cette ambassade était accompagnée de cinq missionnaires, de quatorze jésuites, de forces assez considérables, sous le commandement de de Farges et du chef d'escadre Forbin. Les Siamois s'étaient convertis en assez grand nombre, mais quand les nouveaux missionnaires essayèrent de gagner le roi au christianisme, la politique l'emporta sur ses intentions secrètes : il ne voulut pas consentir à une conversion qui pouvait lui faire perdre la couronne. On s'en tint alors à l'alliance projetée, et une garnison française occupa Bankok ; de Farges la commandait. Forbin se résigna à prendre le titre d'amiral et de généralissime des armées du roi de Siam ; amiral sans vaisseaux, général presque sans troupes. Chaumont repartit vers la fin de 1688, avec trois ambassadeurs siamois et le père Tachard.

Protégé par les troupes françaises, Phalcon seconda franchement de toute son influence le zèle des missionnaires ; les conversions marchèrent rapidement, et de nombreuses églises furent bâties dans tout le royaume. Mais les compétiteurs de Phalcon se servirent habilement de la protec-

tion accordée au nouveau culte pour animer contre lui la population; une révole s'en suivit, Phalcon fut renversé, malgré les efforts de de Farges, qui obtint une capitulation pour ses troupes. Mais le sort des chrétiens fut affreux : le séminaire fut pillé, plusieurs missionnaires périrent dans les supplices; Lamothe-Lambert resta un jour entier à la merci de la populace, qui lui arracha un à un les poils de la barbe, le traîna dans la ville, et le jeta à demi mort dans un cachot. Peu de temps après, le père Tachard reparut à Siam avec les deux mandarins; ils obtinrent la liberté de l'évêque, qui fut remis à la tête du séminaire restauré. Depuis 1688, le christianisme a toujours subsisté dans le royaume de Siam; de nouveaux missionnaires sont venus successivement remplacer leurs frères morts. Il y a toujours eu à Siam un évêque, et en 1827 M. Sozopolis, Avignonnais, occupait depuis quarante ans ce glorieux siége; sa piété et ses qualités lui avaient mérité l'estime générale.

A cet exposé rapide des rapports de Siam avec les Européens, nous ajouterons quelques mots sur ceux qui ont subsisté entre la Cochinchine et l'Europe; là encore nous retrouverons, comme partout, ces courageux missionnaires, qui, dès le commencement du XVIe siècle, prêchèrent l'Évangile en Cochinchine, et, malgré les persécutions sans cesse renaissantes, parvinrent à réunir autour d'eux une population chrétienne

qui s'élève aujourd'hui à huit cent mille âmes.

Les loisirs de la paix et l'ambition qui les pousse sans cesse à agrandir leurs relations commerciales firent penser aux Anglais que des traités de commerce avec Siam et la Cochinchine leur seraient très-lucratifs. En 1821, le gouverneur-général du Bengale envoya dans ce but M. Crawfurd, accompagné du docteur Finlayson, auquel nous sommes redevables de la relation de ce voyage. Partis le 21 novembre de Calcutta sur un bâtiment de la Compagnie, ils visitèrent successivement l'île du Prince de Galles, puis la colonie alors récente de Sincapour, qui depuis s'est élevée à la plus haute prospérité commerciale; enfin, dans les derniers jours de mars, ils arrivèrent à Packenham, première ville du royaume de Siam, sur le fleuve Ménam.

Le 28 mars, Crawfurd, après en avoir obtenu l'autorisation, remonta le Ménam sur son navire, sans se soumettre à aucune des formalités qu'on avait d'abord exigées. « Les bords du fleuve, dit Finlayson, étaient très-bas et entièrement plantés d'attap, ce qui leur donnait un aspect fort pittoresque; sur le second plan, nous remarquâmes que le palmier bétel poussait en grande abondance et naturellement. Les broussailles consistaient en diverses espèces de rotin, en bambous et en longues herbes; plus haut de vastes plaines se développèrent à gauche, elles paraissaient sté-

riles; la moisson venait de finir, mais dans la saison des pluies elles sont inondées, et conviennent parfaitement à la culture du riz. La berge du fleuve est toujours bordée d'un taillis de bambous; çà et là des maisons, petites, mais propres, élevées de trois pieds au-dessus du sol, étaient entourées de champs plantés en arequiers, en bananiers et en cocotiers.

« Le 29, à huit heures du matin, nous jetions l'ancre au milieu de la ville de Bankok. Un spectacle intéressant s'offrit à nos yeux : de petits bateaux, dont la plupart ne portaient qu'une seule personne, voguaient dans toutes les directions ; l'heure du marché approchait, tout était animé par l'activité ; chaque pirogue était chargée de provisions. Mais l'objet le plus singulier pour nous, c'étaient ces rangées de maisons flottantes, disposées sur des lignes de huit, dix ou plus, à portée du rivage. Elles sont construites en planches, de forme oblongue, et très-bien ajustées ; du côté du fleuve, elles ont une plate-forme sur laquelle étaient placées des marchandises, des fruits, de la viande, du riz, etc., etc.; c'était réellement un bazar flottant, où les productions du pays et celles de la Chine se trouvaient exposées en vente. A chaque extrémité, ces maisons étaient attachées à de longs bambous enfoncés dans l'eau, ce qui donne les moyens de les transporter d'un lieu dans un autre quand on le désire ; chacune est

pourvue d'une petite pirogue. Ces habitations sont généralement très-petites, longues d'une trentaine de pieds et larges d'une quinzaine; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, élevé d'un pied au-dessus du fleuve, et sont couvertes en feuilles de palmier. Elles ont au milieu un grand appartement où l'on étale les marchandises, et à côté un ou deux plus petits. A la marée basse, quand la rivière est rapide, il se fait peu d'affaires dans ces boutiques; on voit les propriétaires couchés, endormis devant leurs magasins, ou jouissant de toute autre manière de leur loisir. Toutefois, à chaque heure du jour un grand nombre de bateaux passe et repasse; leur légèreté et leur forme étroite et allongée leur permettent de remonter facilement le courant; ils sont mus au moyen de rames très-courtes; les plus grands en ont souvent huit ou dix de chaque côté. Bankok renferme un nombre considérable de Chinois; là, comme partout ailleurs, ils déploient l'industrie et l'activité qui les distinguent des autres peuples asiatiques. »

On signifia bientôt à M. Crawfurd qu'il ne pouvait obtenir son audience que dans huit jours, et que, jusqu'à ce que cette cérémonie fût terminée, il ne lui serait permis ni d'aller voir les étrangers résidant à Bankok, ni de recevoir leurs visites. Pendant ce temps, lui et toute sa suite furent confinés à bord comme des prisonniers, et

séquestrés de tout commerce avec les habitants. Une fois, cependant, il fut admis dans la maison d'un des ministres du roi.

« La servilité des individus attachés à ce personnage, dégradante pour l'espèce humaine, inspire un profond sentiment de dégoût. Tout le temps que se prolongea la visite, ils se tinrent à une certaine distance de leur maître, prosternés à terre; s'il venait à leur adresser la parole, sans oser diriger leurs regards sur lui, ils levaient légèrement la tête, portant leurs deux mains jointes sur le front en signe de supplication, et, les yeux baissés vers la terre, ils parlaient bas et du ton le plus humble. Mais la manière dont ce ministre se faisait servir par ses domestiques était bien autrement révoltante; avait-il besoin de quelques rafraîchissements, ces misérables, soutenus sur leurs coudes et sur la pointe des pieds, et offrant dans cette position l'image d'un quadrupède, se traînaient vers lui, poussant les mets devant eux, et lorsqu'ils avaient accompli leur tâche, revenaient sur leurs pas de la même façon, mais sans oser se retourner.

« Et cependant ce chef si hautain, si orgueilleux, n'était qu'un ministre du cinquième ordre, forcé lui-même de ramper ainsi lorsqu'il se présentait devant le fils du roi. »

Enfin arriva le jour de la présentation; il fut convenu que les Anglais ôteraient leurs chaussu-

res à la porte de la salle d'audience et leurs chapeaux en entrant, qu'ils salueraient à la mode de leur pays, et que, s'asseyant ensuite à terre, ils feraient trois salutations en touchant chaque fois leur front de leurs mains jointes. L'ambassadeur, accompagné de toute sa suite, fut conduit au palais de Sa Majesté siamoise dans deux chétifs bateaux; le cortége attira fort peu l'attention des habitants. L'endroit où l'on débarqua était sale et couvert de bois; c'est là qu'ils furent reçus dans d'ignobles palanquins, qui ressemblaient plutôt à des hamacs de matelots, accrochés à une perche, et soutenus par deux porteurs. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la première porte du palais, on leur ordonna de quitter leurs épées et de s'avancer à pied. En face d'un bâtiment de chétive apparence étaient rangés six éléphants, montés chacun par deux hommes habillés de la façon la plus étrange. Ils traversèrent la première cour entre une double haie de gardes, composée d'enfants ou de vieillards, et qui, à la manière ridicule dont ils maniaient leurs mousquets sans pierre, ne ressemblaient en rien à des soldats.

Arrivés à la porte suivante, les Anglais furent forcés de se déchausser; ils traversèrent pieds nus un passage long d'une cinquantaine de verges, et entrèrent dans un vaste enclos renfermant plusieurs édifices élevés et d'un bel aspect, dont une partie est occupée par le roi et le reste par

les principaux officiers de la couronne. En avant de plusieurs éléphants, une troupe nombreuse d'hommes armés de haches de combat et portant des boucliers noirs et luisants se tenait à genoux. A mesure que le cortége s'avançait, une musique composée de fifres, de tamtams, de cors et de trompettes se faisait entendre; malgré sa rudesse elle n'avait rien de désagréable pour l'oreille. Lorsqu'ils furent parvenus à la salle d'audience, ils s'arrêtèrent un instant sur le seuil de la porte, tournèrent ensuite autour d'un large écran, et se trouvèrent tout à coup en face du roi. Voici comme Finlayson décrit le tableau inattendu qui s'offrit alors à leurs yeux.

« Jamais spectacle aussi curieux, aussi étrange, aussi remarquable, n'avait frappé notre vue; le sentiment qu'il éveilla en nous fut un mélange d'étonnement, de peine et d'indignation, à l'aspect du goût, de l'élégance et de la richesse déployés dans cette profusion d'ornements, et en même temps de l'état dégradé de la nation. Je vais essayer de peindre cette scène telle que je la vis, n'omettant rien, n'exagérant rien. La salle où nous nous trouvions, élevée, spacieuse et bien aérée, pouvait avoir de soixante à quatre-vingts pieds en longueur sur une largeur proportionnelle. Des guirlandes et des festons peints de mille couleurs ornaient les murs et les plafonds que supportaient des colonnes de bois en spirale peintes

en rouge et en vert foncé; je comptai dix colonnes de chaque côté. Des glaces petites et de peu de valeur étaient disposées le long des murs; au centre on voyait suspendus des lustres de cristal et dans chaque entre-colonnement, une lanterne à peu près semblable à nos lanternes d'écurie. De riches tapis, offrant à l'œil les couleurs les plus variées, couvraient le parquet. Il y avait un grand nombre de fenêtres et de portes, mais elles étaient étroites et sans ornement. A l'extrémité de la salle, un magnifique rideau, couvert de brocard et de paillettes d'or, et suspendu par un cordon, séparait le trône du reste de l'assemblée. Des deux côtés du rideau on voyait s'élever, les unes au-dessus des autres, une multitude de petites tables circulaires couvertes d'un drap d'or avec des franges pendantes et diminuant graduellement, de manière à former un cône. Cette sorte d'ornement, appelée dans le pays *chatt,* ne manque pas d'élégance malgré sa singularité.

« Sauf une vingtaine de pieds carrés qui étaient absolument vides en face du trône, tout le reste de la salle était encombré de monde à n'y pouvoir respirer. Mais toutes les personnes présentes, depuis les plus grands dignitaires, jusqu'aux officiers du dernier ordre, depuis l'héritier présomptif jusqu'aux plus humbles des esclaves, occupaient une place qui leur avait été personnellement assignée, et c'était seulement par cet

ordre qu'on les distinguait. Leur costume à tous était d'une extrême simplicité; il ne brillait ni par la richesse des étoffes ni par l'élégance de la coupe.

« On tira, quand nous entrâmes, le rideau placé devant le trône. En ce moment toute la multitude, sans aucune exception, se prosterna la face contre terre. Tous ces individus baisèrent le tapis, on ne vit bouger ni un seul corps, ni un seul bras, ni une seule jambe; pas un œil ne se leva vers nous, pas un mot prononcé même à voix basse ne troublait l'air muet et sans échos; on n'entendait personne respirer. C'était l'attitude respectueuse, le religieux silence, la crainte solennelle d'une foule qui implore simultanément le Dieu de l'univers, et non l'hommage d'un peuple d'esclaves.

« A cinq pieds environ derrière le rideau, et à douze au-dessus du sol il y avait dans la muraille une niche cintrée qu'éclairait un demi-jour. Dans cette niche était placé le trône qui dépassait le mur de quelques pieds. Le roi y était assis, immobile comme une statue, ses regards dirigés vers nous. Il portait pour vêtement une étroite jaquette de drap d'or, et à sa gauche on voyait une espèce de sceptre; mais il n'avait ni couronne ni aucune coiffure sur la tête. Le trône était tendu en la même espèce de drap qui formait le rideau de devant, et par derrière il y avait deux chatt. En

vain cherchâmes-nous des joyaux, des pierres précieuses, des perles, de l'or, sur la personne de Sa Majesté, sur le trône, sur les ministres. Une très-vive lumière, qui venait de côté, tombait au bas du trône, où de vastes et beaux éventails étaient agités par des gens cachés derrière le rideau. Cette circonstance rendait encore la scène plus étrange. »

Lorsque les trois salutations convenues eurent été faites, on lut à haute voix la liste des présents; après quoi le roi adressa les questions d'usage sur l'âge et la santé de l'envoyé et de sa suite, questions qui passèrent à voix basse, de bouche en bouche jusqu'à Crawfurd, dont les réponses retournèrent par le même chemin.

L'ensemble de la scène, ce rideau, cette niche, nous rappellent involontairement la peinture faite par le major Denham du sultan de Loggun dans l'Afrique centrale *.

« Après qu'on eut fait passer le bétel à la ronde, ajoute Finlayson, le roi se leva, et il ne fut pas plutôt détourné, que le rideau tomba en avant du trône; à l'instant l'assemblée poussa de vives acclamations, tous les assistants se mirent sur leurs genoux et nous saluèrent à plusieurs reprises, en touchant alternativement la terre et leur front avec leurs mains jointes. Nous sortîmes de la

* V. les Voyages en Afrique, p. 158.

salle d'audience sans autre cérémonie. Comme pendant l'intervalle il était tombé une forte pluie, qui avait couvert d'eau et de boue les divers chemins aboutissant au palais, nous demandâmes qu'on nous permît de reprendre nos chaussures; mais on ne daigna pas écouter notre requête. Lorsque nous prîmes congé de ces gens, ils offrirent à chacun de nous un mauvais parasol chinois, qui dans le bazar ne se serait pas vendu une roupie (2 francs 50 centimes). Ne sachant pas pour quel motif on me le présentait, j'étais tenté de le refuser, quand on me fit entendre que c'était un cadeau de Sa Majesté siamoise. »

Le maître des cérémonies conduisit ensuite les étrangers dans l'enceinte du palais pour leur montrer ce qu'il renfermait de remarquable. Obligés de cheminer pendant deux heures dans l'eau et dans la boue, toujours pieds nus, les Anglais n'étaient pas dans des dispositions favorables pour admirer les beautés du palais; cependant leur attention fut singulièrement excitée à la vue des fameux éléphants blancs dont il est si souvent question en Europe.

Il n'y avait pas alors en la possession du roi moins de cinq de ces éléphants, et il n'est pas souvent arrivé qu'un monarque en ait autant réuni sous son règne. On porte le plus grand respect aux éléphants blancs; l'individu qui en découvre un est regardé comme le plus heureux des mor-

tels. L'événement est d'une telle importance, qu'on peut dire qu'il fait époque dans les annales de la nation. Le fortuné chasseur reçoit pour récompense une couronne d'argent et une étendue de terrain égale à la distance d'où le cri d'un éléphant peut s'entendre. En outre, lui et sa famille, jusqu'à la troisième génération, sont exempts de toutes espèces de servitude, et leurs champs ne paient aucune taxe.

Deux des éléphants étaient tout entiers de couleur absolument blanche; chez les autres, les poils étaient jaunâtres, mais beaucoup plus rares, plus beaux et plus courts qu'ils le sont chez ces animaux; ils étaient tous de petite taille et en fort bon état. On les traitait avec le plus grand soin, et à chacun d'eux étaient attachés plusieurs domestiques.

« Les seuls autres animaux qui nous furent ensuite montrés, se rencontrent, à coup sûr, fort rarement, et sont de la plus haute curiosité. C'étaient deux singes blancs, parfaits albinos en tous points. Ils avaient à peu près la taille d'un caniche, et étaient munis d'une queue aussi longue que leurs corps. Ces singes sont revêtus d'une épaisse fourrure, aussi blanche que la neige; des deux il y en avait un fort âgé, dont la mâchoire était toute dégarnie de dents; l'autre était beaucoup plus jeune. »

Après cette promenade, l'envoyé et sa suite fu-

rent menés dans une maison de peu d'apparence; on leur servit des confitures qu'ils mangèrent en présence d'une troupe joyeuse de spectateurs, composée de courtisans du roi qui semblaient s'être dit : Voyons manger ces gens ! Il fut démontré aux Anglais que le roi traitait cette ambassade comme il eût traité une simple députation d'un gouverneur de province; et leur orgueil fut bien humilié par la réception pleine de luxe et de magnificence qu'on fit à un ambassadeur cochinchinois arrivé pendant leur séjour.

Crawfurd et sa suite furent invités par le prakland ou premier ministre à assister à une cérémonie assez curieuse. Les Siamois ont une coutume très-ancienne qui consiste à laisser une mèche de cheveux sur la tête de leurs enfants et à la conserver intacte jusqu'à une certaine époque de leur vie pour la couper alors avec solennité. Cette cérémonie s'appelle khon chook, et se célèbre dans la onzième, la treizième ou quinzième année de l'enfant. Ce sont alors des fêtes somptueuses, des réjouissances interminables; les parents et les amis de la famille font des présents dont la valeur est proportionnée à l'étendue de leurs moyens. En cette circonstance, il s'agissait du fils aîné du premier ministre; les cadeaux furent donc très-splendides, le prince héréditaire donna 240 sicals (à peu près 800 francs), et Crawfurd, encore plus généreux, en donna 300 (1,000 francs).

Plusieurs des meilleures troupes de musiciens que renfermât Bankok furent mandés chez le praklang pour amuser les convives. « Il y en avait une, dit Finlayson, entièrement composée de femmes ; les autres, composées d'hommes, accompagnaient quelquefois de leurs instruments le chant plaintif d'une voix féminine ; la différence principale des diverses troupes consistait dans le plus ou moins de tapage de leur musique. »

Malgré les récits emphatiques des premiers voyageurs, Siam renferme peu de choses qui puissent exciter l'admiration des Européens. Les habitants sont polis dans leurs manières et d'un commerce agréable, mais, de même que les Chinois, curieux, dissimulés et rampants.

« Dans les hautes classes, dit Finlayson, nous cherchâmes en vain cette manière aisée, cet extérieur séduisant, qui distinguent presque tous les Orientaux d'un rang élevé ; nous ne trouvions en place qu'une rudesse effrayante, un dédain choquant pour les opinions d'autrui et une arrogance sans bornes. »

Les Siamois sont de taille médiocre et même petite, mais ils ont le corps bien fait ; leur teint est d'un brun mêlé de rouge. Par la forme de leur visage ils ressemblent aux Chinois ; leurs oreilles sont un peu plus grandes que les nôtres. Ils se coupent les cheveux très-courts ; les femmes les relèvent sur le front, sans pourtant les rattacher.

Tout le monde va nu-pieds et nu-tête; ils s'entourent, jusqu'au-dessous du genou, d'un pagne d'environ deux aunes et demie de long, de toile peinte ou de soie, ou simple, ou bordé d'une broderie d'or ou d'argent. Ils ont pris aussi de leurs voisins les Malais l'usage des *babouches,* pantoufles très-pointues qu'ils quittent en entrant chez eux.

Les mandarins portent de plus une chemise de mousseline; ils la dépouillent et l'entortillent au milieu de leurs corps quands ils abordent un personnage plus élevé qu'eux en dignité; ils la conservent néanmoins en présence du roi, et n'ôtent pas non plus le bonnet haut et pointu dont ils se couvrent la tête. En hiver, ils mettent quelquefois sur leurs épaules un morceau d'étoffe ou de toile peinte en manière de manteau. Le roi et tout ce qui tient à l'armée est habillé de rouge.

Le gouvernement est complétement despotique; le nom du roi est regardé comme tellement sacré, qu'on ne le prononce ni ne l'écrit jamais; il n'est connu que de quelques membres de sa famille. Ce despotisme n'exclut en aucune façon la loyauté et l'affection de la part des sujets; on en trouve une preuve remarquable dans le récit des aventures de l'ambassade envoyée au roi de Portugal en 1684, et qui nous a été conservé par le père Tachard. Le vaisseau portugais qui le conduisait en Europe fit naufrage sur une côte inha-

bitée. Les souffrances qu'éprouvèrent les Siamois au nombre de trente personnes, dont la moitié périt de faim, de soif, de fatigue et de froid, sont au-dessus de toute expression. La vénération de ces pauvres gens pour leur souverain, leur confiance dans sa puissante protection, semblent ne les avoir jamais abandonnés ; son nom seul les soutenait dans leur épouvantable détresse, et les consolait à l'heure du trépas. La lettre écrite par le roi était toujours l'objet de leur respect et de leur plus grande sollicitude. Lorsque le premier ambassadeur expira, il la donna au second, et celui-ci au troisième. Leur affreuse position devenant de plus en plus désespérée, ils jurèrent solennellement que le dernier vivant des Siamois l'enterrerait avant sa mort sur le sommet de quelque colline, afin de la protéger contre toute insulte ou profanation.

Crawfurd, ayant échoué dans sa mission, se rembarqua le 14 juillet, et descendit le Ménam. Le 2 août il attérit aux îles Sechang ou Hollandaises, afin de compléter sa provision d'eau. Ces îles sont presque inhabitées; la végétation s'y développe avec un luxe extraordinaire. Finlayson, qui a visité ces îles en botaniste, fait mention, entre autres plantes, d'une énorme igname, dont la tige rampante, tout au plus aussi grosse qu'une plume, s'élève au milieu des terrains les plus arides et les plus stériles, ayant ses racines presque

à découvert, couvre les arbres de ses branches et de ses feuilles, et projette de telles masses d'excroissances tuberculeuses, que l'une d'elles pesait quatre cent soixante-quatorze livres et avait neuf pieds et demi de circonférence.

L'ambassadeur se rendait dans la Cochinchine, où il devait remplir une autre mission; mais lorsqu'il fut arrivé sur les côtes de ce royaume, il voulut, avant de se rendre dans la capitale, visiter la ville de Saigon, la plus importante cité de la Cochinchine inférieure; il en demanda l'autorisation, qui fut gracieusement accordée par le vice-roi.

Nos voyageurs y firent une rencontre très-agréable, celle de M. Diard, médecin français, qui habitait depuis un an ce pays, où il était venu pour en étudier l'histoire naturelle. Il avait pris le costume et les manières des indigènes; il était vêtu en mandarin. Il fit aux Anglais les honneurs de Saigon, et sa présence contribua beaucoup à la bonne réception qu'on leur fit. Le vice-roi invita Crawfurd et sa suite à un spectacle tout à fait extraordinaire, à un combat entre un éléphant et un tigre. Voici comment Finlayson rend compte de cette scène :

« Dans une prairie d'un demi-mille carré, on avait rangé sur différentes lignes soixante à soixante-dix éléphants, accompagnés chacun de son *mahaut* ou cornac. Le vice-roi, les manda-

rins et une suite nombreuse de soldats étaient assis dans une enceinte particulière, tandis que la foule des spectateurs occupait le côté opposé. Le tigre, lié par une forte corde qui entourait ses reins, était attaché à un poteau placé au centre de la prairie. Nous reconnûmes bientôt que le combat serait inégal; en effet, on avait arraché les griffes de cet animal, et ses lèvres, cousues ensemble, ne lui permettaient pas d'ouvrir la gueule. Lorsqu'on eut détaché la corde qui le retenait, il essaya en bondissant de franchir les barrières, mais voyant l'inutilité de ses efforts, il se coucha par terre jusqu'à l'approche d'un éléphant, qui, s'avançant vers lui et le menaçant de ses longues défenses, le força de se relever et de faire face au danger. Son attitude belliqueuse et ses horribles mugissements épouvantèrent l'ennemi, qui prit la fuite; le tigre le poursuivit, et, lui appliquant ses pattes de devant sur le dos, le contraignit d'accélérer sa retraite. Le *mahaut* réussit cependant à ramener l'éléphant à la charge, et cette fois il attaqua avec une si violente furie, prenant le tigre en dessous au moyen de ses défenses, qu'il le lança à une distance de trente pieds. Le tigre resta étendu sur le gazon, comme s'il était mort; il n'avait pourtant reçu aucune blessure grave, car, à une seconde attaque, il se remit en défense, et, s'étant élancé à la tête de l'éléphant, il appuya ses pattes de derrière sur sa

trompe ; celui-ci fut blessé et tellement effrayé, qu'aucune menace, aucune excitation ne purent le retenir ; il franchit tous les obstacles et s'enfuit. On déclara que le *mahaut* avait mal rempli ses fonctions ; en conséquence, on l'amena à l'instant même, les mains liées derrière le dos, en présence du gouverneur, qui le condamna à recevoir sur place cent coups de rotin.

« Un second éléphant se présenta, mais à mesure que les attaques se renouvelaient, le malheureux tigre faisait moins de résistance ; il était évident que toutes ces secousses qu'il recevait devaient bientôt causer sa mort ; chacun de ses ennemis l'attaquait en le saisissant en dessous avec ses défenses et en le lançant au loin, mais il prenait les plus grandes précautions pour sa trompe, qu'il repliait avec soin. Quand le tigre eut rendu le dernier soupir, un éléphant s'avança, et, au lieu de le soulever avec ses défenses, le saisit avec sa trompe et le jeta à une trentaine de pas.

« A ce combat en succéda un autre d'un genre différent ; on voulut nous faire voir avec quelle intrépidité une ligne d'éléphants renverse le front d'une troupe ennemie. On avait pratiqué un double retranchement, en avant duquel se trouvaient des pièces de bois couvertes de matières combustibles et de feux d'artifice ; il y avait également quelques petites pièces de canon ; en moins d'un instant le tout fut enflammé et produisit un feu

considérable. Les éléphants s'avancèrent en bon ordre, d'un pas rapide et assuré; mais lorsqu'ils se virent plus près des flammes, il s'en trouva fort peu qu'on pût décider à passer outre; la plus grande partie s'enfuit. Cette attaque fut répétée sans beaucoup plus de succès, et là se terminèrent les amusements. »

Trois jours après, l'ambassadeur regagna son vaisseau et mit de nouveau à la voile; il toucha d'abord à Touranne, et atteignit enfin l'embouchure de la rivière Hué, où il trouva les barques envoyées par le roi pour le conduire dans la capitale. « La contrée, coupée de canaux et de rivières, offrait un coup d'œil admirable, dit la relation; nulle part au monde nous n'avions vu un fleuve qui eût des bords aussi pittoresques. Les villages groupés çà et là, les maisons élégantes et propres, les jardins embaumés de fleurs, les vergers chargés de fruits, l'aspect des naturels vigoureux et robustes, formaient un tableau délicieux. »

Aussitôt que Crawfurd eut débarqué, il fut très-surpris de s'entendre saluer en langue française par deux mandarins; c'étaient de beaux vieillards, d'une aimable expression de physionomie, et paraissant âgés de 65 ans. MM. Vannier et Chaigneau avaient accompagné l'évêque d'Adran lorsqu'il revint en Cochinchine après avoir conclu, au nom de son souverain, un traité d'alliance

avec Louis XVI; ils s'étaient attachés au roi de la Cochinchine, qui les avait élevés au rang qu'ils occupaient; mais de vingt Français entrés vers la même époque (1789) à son service, ils étaient les seuls survivants*.

L'ambassadeur fut logé chez le *mandarin des éléphants*, chargé de traiter avec lui, et, dès la première séance, Crawfurd fut convaincu qu'il ne serait pas reçu par le roi, attendu qu'il était simplement l'envoyé du gouverneur général du Bengale, et en effet jamais il ne put vaincre l'obstination des ministres du roi.

Crawfurd et Finlayson, accompagnés des deux mandarins français, purent visiter à loisir les beaux ouvrages de défense construits sous la direction de nos ingénieurs; les Anglais louent beaucoup la force, la beauté et la régularité des ouvrages, tant intérieurs qu'extérieurs, de cette ville. Les greniers, les magasins, les casernes, les arsenaux, sont solidement bâtis, et la plupart s'élèvent sur les bords d'un canal navigable qui traverse la ville.

Pendant cette promenade, les voyageurs visitèrent l'écurie des éléphants: cette écurie était un vaste hangar, entouré de gros murs de terre et couvert avec des feuilles de bambou; des com-

* M. Chaigneau, nommé consul de France à Hué, ne remplit pas longtemps ce poste; des contrariétés sans nombre le forcèrent, ainsi que son compagnon, à revenir en France en 1823.

partiments intérieurs, séparés par de fortes poutres, isolaient les éléphants. Chacune des places formait un talus avec un renflement qui servait à l'animal à la fois comme oreiller et comme point d'appui pour se relever. Cette écurie était mal tenue ; au dehors une mare infecte servait d'abreuvoir aux éléphants. Ces animaux étaient de la plus grande espèce, de celle qu'on employait jadis dans les expéditions guerrières; avant l'introduction des armes à feu, les Cochinchinois se mettaient en campagne avec leurs éléphants, et ces nobles bêtes couraient sur des bataillons armés avec un courage héroïque.

Les Cochinchinois ont plusieurs manières de chasser les éléphants. Tantôt reconnaissant à certaines traces l'arbre contre lequel l'animal s'appuie pendant la nuit, ils le scient presque entièrement vers le pied, et quand le soir l'éléphant vient reprendre son poste, il perd l'équilibre sous ce tronc qui cède, tombe, et se voit pris par le chasseur. Alors, lié entre deux éléphants dressés, qui le domptent à coups de trompe, il chemine, bon gré mal gré, vers l'écurie qui doit lui servir de prison; tantôt, tombé dans une fosse recouverte de branchages et de feuilles, l'éléphant, soumis par le jeûne, obéit par épuisement. Dès lors commence l'éducation du captif : un cornac le soigne, le panse, lui porte à manger, monte sur son large cou, le guide, le flatte ou le

corrige, ne le quitte pas d'une minute, et finit par le rendre obéissant comme un chien. L'éléphant donne quelquefois à son maître des preuves d'un attachement intelligent pour ainsi dire; le soleil est-il trop ardent, il coupe avec sa trompe de jeunes branches touffues et les présente à son conducteur pour qu'il s'en fasse un abri. Fatigué par la chaleur, celui-ci vient-il à s'endormir, il ralentit son mouvement pour ne pas le réveiller. Il est cependant des époques où ces animaux, devenus tout à coup mutins et indomptables, entrent dans de longs accès de fureur, renversent sur leur passage les hommes, les arbres, les maisons, et méconnaissent même leur cornac. Celui-ci cherche a deviner et à prévoir ces effrayants paroxysmes; aux premiers symptômes, il a recours aux éléphants dressés qui battent le récalcitrant; puis, quand ce moyen ne réussit pas, il tue sa monture en lui enfonçant dans le crâne l'aiguillon dont il se sert pour le diriger.

Crawfurd et Finlayson furent invités à dîner chez le tacoun ou mandarin des étrangers. « La table autour de laquelle nous étions assis, dit le narrateur, fut bientôt couverte de confitures, de gelées, de volailles rôties et d'une grande variété de fruits. Les mandarins, placés en face de nous, semblaient trouver le repas délicieux; ils le dévoraient plutôt qu'ils ne le mangeaient, et avec

une gloutonnerie, une grossièreté de manières vraiment dégoûtantes. Du lard et des œufs couvés étaient les morceaux qu'ils paraissaient trouver les plus savoureux. C'est à peine si un Européen pourra croire que dans cette contrée, ainsi que dans beaucoup d'autres, on dédaigne les œufs frais, tandis que ceux qui ont subi un certain degré de putréfaction sont fort estimés, et coûtent un tiers plus cher que les autres. Les œufs même qui renferment déjà des petits sont encore prisés bien davantage, et parmi les nombreux mets que nous envoya le roi, il y avait trois plats tout pleins d'œufs non-seulement gâtés, mais encore qui contenaient de jeunes volailles déjà emplumées. On nous assura que nous devions considérer cet envoi comme une marque de distinction spéciale. Conservant quelque doute, nous les fîmes porter aux soldats qui étaient chargés de notre garde, et ceux-ci se hâtèrent de les avaler avec la voracité la plus voluptueuse. »

Crawfurd, ayant complétement échoué dans sa mission, se décida au départ vers la fin d'octobre; la première partie du voyage se fit par eau, sur un magnifique canal bordé de terres fertiles et bien cultivées. Puis les voyageurs montèrent dans les palanquins qu'on avait préparés pour eux; ils étaient aussi doux que commodes. « Le fond consistait tout simplement en un filet de corde de co-

ton qui a la forme d'un hamac qu'un bâton tient étendu à chaque extrémité, et qui est suspendu à une perche légèrement recourbée, ou à un bambou qui plie par le poids. Le dessus est formé de feuilles de palmier élégamment placées les unes sur les autres, et recouvertes d'un solide vernis noir qui les rend imperméables. Les côtés sont munis de rideaux d'une étoffe qui présente le même avantage. La position que prend le corps dans cette voiture est plus agréable et moins fatigante que dans les palanquins du Bengale. Ce fut pour Crawfurd le sujet d'une grande surprise, de voir avec quelle facilité, avec quelle vitesse nos porteurs montaient et descendaient de très-rapides montagnes; sautant de pierre en pierre, sans que jamais le pied leur glissât.

Deux jours de route suffirent pour conduire les voyageurs à bord de leur vaisseau qui mit aussitôt à la voile.

En 1830, le capitaine de vaisseau Laplace aborda à Touranne avec la frégate française la *Favorite;* il ne put quitter le bord, et ses efforts pour aller à Hué furent infructueux; il eut cependant le loisir d'étudier les Cochinchinois, et ses observations, jointes à celles de Finlayson, nous donnent une idée exacte de ce peuple.

La Cochinchine proprement dite n'est qu'une partie de l'empire d'Annam, qui comprend en-

core le Camboge, dont Saigon est la ville principale et le Tong-King, capitale Ketcho. C'est sous le nom générique d'Annamitains que les deux voyageurs décrivent les habitants de cet empire. La physionomie des Annamitains ressemble beaucoup à celle des Chinois, mais ils n'ont pas les yeux obliques. Leur taille est généralement petite. De même que tous leurs voisins appartenant à la race jaune, ils ont la barbe rare, laide, torse ; les cheveux rudes, droits, noirs; les yeux petits et noirs, le teint jaunâtre, la forme du corps ramassée et carrée, les extrémités fortes.

Les Annamitains ont le front petit et étroit, les joues rondes, la partie inférieure du visage large, l'ensemble est presque rond, et c'est ce qu'on remarque surtout chez les femmes. Les yeux de ce peuple sont petits, noirs et ronds; il n'a pas la paupière gonflée et abaissée du Chinois, ce qui donne à son œil plus de vivacité. L'Annamitain a le nez petit et bien fait, la bouche grande, les lèvres saillantes, mais non épaisses, et généralement le cou très-court; son corps est trapu, sa poitrine carrée et bien développée; ses hanches sont larges, les extrémités supérieures longues, mais bien faites, les cuisses courtes et très-robustes. Il a rarement de la propension à l'obésité; son système musculaire est vigoureux et bien développé.

Le costume des Cochinchinois peut se décrire

en peu de mots; bien qu'ils vivent sous un climat chaud, tous sont vêtus; l'homme le plus pauvre est habillé au moins de la tête au genou; la tête est couverte d'un turban en crêpe, noir pour les hommes, bleu pour les femmes; quand on porte le deuil il est blanc.

Une chemise lâche, à larges manches, qui descend presque jusqu'aux genoux et se boutonne du côté droit, compose la principale portion de l'habillement; on en porte généralement deux, celle de dessous est en soie blanche; l'habillement des femmes est à peu près le même, mais plus léger; les deux sexes ont des pantalons de couleurs variées, les pauvres ont des habits de grosse cotonnade, néanmoins ils préfèrent les soieries communes. Les riches se parent d'étoffes de Chine, et se chaussent de souliers venus de ce pays.

Dans les grandes pluies, les gens du commun ont un habillement singulier pour défendre le corps de l'humidité : il est fait de feuilles de palmier cousues ensemble et rendues imperméables, et consiste en un chapeau, en forme de panier, de deux à trois pieds de diamètre, qui s'abaisse sur les épaules et se noue sous le menton, et en une casaque sans manche qui couvre le corps.

Mâcher du bétel, fumer du tabac sont des goûts universels; tous les gens de la classe supérieure ont constamment le cigarre à la bouche. Tous

sont très-sales sur leur personne, dans ce qui les entoure et dans leur nourriture.

Les maisons sont grandes et commodes, construites ordinairement en terre, et couvertes en tuiles, rarement en feuilles de palmier. La distribution en est singulière; la moitié intérieure est une sorte de salle ouverte où le propriétaire reçoit ses visites, fait ses affaires, et vend des marchandises s'il est commerçant. Les appartements particuliers sont dans la partie du fond, et disposés en chambres carrées ouvertes seulement d'un côté. Les lits consistent en une estrade couverte en nattes.

Les Annamitains sont doux, affables, polis et prévenants pour les voyageurs; entre eux ils sont gais, enjoués, hospitaliers; mais à côté de ces qualités qu'ils possèdent à un plus haut degré qu'aucun autre peuple de l'Asie méridionale; ils ont de nombreux défauts : ils sont rusés, timides, fourbes, vaniteux, impudents, exigeants et tyranniques. Ces défauts viennent sans doute de ce que leur caractère est abâtardi par l'habitude où l'on est d'infliger la bastonnade pour la faute la plus légère, réelle ou imaginaire. Les pères en usent envers leurs enfants, les maris envers leurs femmes, les officiers envers les soldats, les généraux envers les officiers. « On reconnaît néanmoins, dit Finlayson, qu'ils sont doués de sensibilité, de candeur et de sagacité, qualités qui leur

feraient tenir bientôt un rang distingué parmi les nations, si elles étaient développées et épurées par la divine morale du christianisme. »

Réginald Héber. — Voyage dans les provinces supérieures de l'Inde. — (1824 - 1826).

Réginald Héber, ecclésiastique distingué par ses connaissances variées, fut envoyé à Calcutta en qualité d'évêque de cette ville en 1823; il y débarqua au mois d'octobre de la même année. Après un séjour de quelques mois, il voulut visiter les différentes parties de son diocèse en commençant par Daua; il s'embarqua donc sur le Gange le 16 juin 1824, et revint à Calcutta en octobre 1825. Le 2 avril suivant, il mourut à Madras, universellement regretté de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître. La relation de son voyage n'a paru qu'après sa mort. Cette relation, écrite par un homme d'un esprit supérieur, présente de plus l'avantage de réunir les descriptions de toutes les provinces de l'Inde supérieure; ces provinces avaient été visitées, il est vrai, par une foule d'Anglais, mais aucun d'eux n'en avait vu la totalité, et il faudrait analyser un grand nombre de voyageurs pour trouver tout ce que l'ouvrage d'Héber renferme de curieux et d'intéressant.

Avant de se mettre en route, Héber avait fait quelques promenades dans les environs de Cal-

cutta; nous allons donner quelques extraits de ses récits. « Dans Calcutta et dans les environs, dit-il, les serpents venimeux sont très-rares, et on n'a guère à craindre d'en rencontrer. Les alligators viennent quelquefois à terre pour se chauffer au soleil; il y en a de deux espèces : les uns, qui ressemblent aux crocodiles ordinaires du Nil, ont le museau long; à moins d'être provoqués, ils sont inoffensifs; les autres, un peu plus petits que les premiers, et qui ont la tête ronde, attaquent souvent les chiens et d'autres animaux semblables; ils sont même en certaines occasions redoutables aux hommes qui se baignent dans le fleuve.

« A Barrackpour, je montai un éléphant pour la première fois de ma vie, et je trouvai que le pas d'une telle monture, bien que différent de celui du cheval, n'était nullement désagréable. Comme l'animal fait mouvoir en même temps les deux pieds, soit de droite, soit de gauche, on pourrait se croire sur les épaules d'un homme. Un éléphant, dans la vigueur de l'âge, porte deux personnes sur l'*houda*, espèce de siége qu'on lui attache sur le dos en guise de selle, outre le cornac qui se place sur le cou et un domestique qui se tient sur la croupe avec un parasol. Dans Calcutta et dans un rayon de cinq milles, il ne doit pas paraître d'éléphants à cause des accidents qu'ils occasionnent en effrayant les chevaux. Ceux que

je vis à Barrackpour étaient d'une taille monstrueuse qui atteignait dix pieds au moins. Celui que montait le gouverneur, et sur lequel je l'accompagnais, était une magnifique bête, couverte d'une splendide housse dont le roi d'Aoude avait fait cadeau, et qui était toute semée de poissons brodés en or, car dans ce pays les poissons sont regardés comme un emblème de la royauté. Mais une circonstance qui me sembla assez bizarre, et dont je n'avais jamais entendu parler, c'est que, tandis que l'éléphant suit un chemin, un homme marche à côté de lui, et lui indique où il doit marcher, l'avertit de prendre garde, et le prévient que la route est malaisée, glissante ou pierreuse. L'animal est censé comprendre tout et s'arranger en conséquence. Le cornac, sans ouvrir la bouche, n'a besoin pour le conduire que de lui appuyer sur le cou avec ses jambes du côté où il désire qu'il tourne. Pour accélérer sa marche, il le pique avec la pointe d'un formidable aiguillon, et pour l'arrêter, il lui assène un coup sur le front avec le gros bout du même instrument. L'empire que ces hommes prennent sur leurs animaux est extraordinaire. Peu de jours après mon arrivée à Calcutta, l'un d'eux ordonna d'un signe à son éléphant de tuer une femme qui lui avait dit quelque injure, et l'ordre fut immédiatement exécuté. »

« Comme je revenais à Calcutta, et traversais un village indien, je passai près d'un bûcher funé-

raire qui avait servi de théâtre à la cérémonie du *suttie;* on nomme ainsi celle où une veuve se jette vivante dans le feu qui dévore le corps inanimé de son époux. On avait érigé une estrade de bambous à dix-huit pouces du sol, et dessus on avait déposé le mari, tandis que dessous, à ce que mes domestiques indigènes me dirent, la malheureuse femme avait été étendue et entourée de combustibles. On ne distinguait plus, lors de mon arrivée, qu'un monceau de cendres rouges, et deux gros bambous à demi brûlés, qui semblaient destinés à rendre inutiles tous les efforts que la victime, cédant à l'instinct de la conservation, aurait pu tenter au moment fatal pour résister à la mort. Sur l'estrade, il y avait comme un gros paquet d'étoffe de coton, lequel fumait et jetait une très-désagréable odeur. Mes gens m'assurèrent que c'était le corps de l'époux seul; la femme avait été couchée en dessous, et, pour hâter sa fin, on avait jeté du beurre sur elle. »

Ces détails diffèrent de ceux que nous avons donnés; mais il est bon de faire remarquer qu'Héber n'a pas été témoin du fait qu'il raconte, et que lui-même a soin de prévenir que ce qu'il apprit dans cette circonstance diffère des récits des voyageurs.

Comme le gouvernement britannique permet aux Hindous de célébrer en toute liberté les cérémonies de leur culte, Héber, curieux d'obser-

ver les coutumes de ce peuple, assista à la fête de la déesse Cali. « Elle commença, dit-il, le 9 avril au soir; une foule considérable était réunie près du fleuve, autour d'un échafaudage en bambou, haut de quinze pieds, et composé de deux perches perpendiculaires et de trois transversales, ces dernières éloignées l'une de l'autre de cinq pieds. Plusieurs hommes montèrent sur cette espèce d'échelle avec de grands sacs, d'où ils jetèrent aux spectateurs divers objets que ceux-ci saisirent avec empressement : alors, l'un après l'autre, tous élevèrent leurs mains jointes au-dessus de leurs têtes, et se précipitèrent par terre avec une force qui leur aurait été fatale, si leur chute n'avait pas été amortie par un moyen quelconque. La multitude était trop serrée pour que je pusse découvrir comment cela s'effectuait, mais il est certain que tous étaient sains et saufs, car ils remontèrent aussitôt sur l'échafaud et répétèrent la même cérémonie plusieurs fois.

« Le 10, nous fûmes réveillés avant le jour par le bruit discordant des instruments de musique; aussitôt nous montâmes à cheval et courûmes au lieu de la fête. A mesure que la clarté paraissait, nous apercevions une foule immense se dirigeant vers le même point, et se grossissant de toutes les personnes qui débouchaient des rues et des ruelles. Nous nous mêlâmes à la multitude, au milieu de laquelle marchaient en dansant de mi-

sérables fanatiques qui se torturaient de la manière la plus horrible, chacun entouré de son groupe particulier d'admirateurs avec de la musique et des torches. Ces malheureux laissaient lire sur leurs visages leurs souffrances, mais ils se glorifiaient hautement de les endurer patiemment.

« Nous eûmes beaucoup de difficultés à nous frayer un passage à travers la foule, mais, arrivés à une petite distance du lieu de la scène, nous jouîmes d'un coup d'œil pittoresque et très-beau. Jamais je n'avais vu en Angleterre tant de monde réuni ; mais cette fête est une des plus fameuses des Hindous, et on y était accouru de tous les villages voisins. Le tintamarre de la musique dura jusqu'à midi, heure à laquelle les enthousiastes se retirèrent pour faire panser leurs blessures. On dit qu'elles sont dangereuses et que parfois elles deviennent mortelles. Un de nos porte-flambeaux de la caste la plus basse, car il paraît que, dans les plus hautes, personne ne pratique ces cruautés, courut par toute la maison avec un petit dard qui lui traversait la langue, mendiant de l'argent de nos autres domestiques ; cet homme avait l'air d'être stupéfié par l'opium ; on me dit que ces pauvres gens en prennent pour diminuer la douleur, et que la partie qui doit être transpercée en est préalablement frottée assez longtemps pour être comme engourdie.

« L'épreuve du *chiddi-mahry* se pratique le soir dans le quartier où sont dressés les mâts pour la suspension des dévots; l'autorité ne permet pas qu'on les place près de la demeure des Européens. Ce mât soutient une traverse à l'une des extrémités de laquelle pend une poulie, où on passe une corde supportant des crochets. La victime, couronnée de fleurs, fut amenée, sans résistance au pied de la traverse; les crochets furent enfoncés dans les muscles des flancs du malheureux fanatique qui endura ce supplice sans sourciller, et une large bande de toile fut attachée autour de sa taille, pour empêcher que les crochets ne fussent arrachés par le poids de son corps. En cet état, le patient fut élevé en l'air, et on le fit tourner d'abord doucement, puis graduellement avec une vitesse extrême. Au bout de quelques minutes on voulut le descendre, mais il fit signe de continuer. Cette résolution fut reçue avec des applaudissements prodigieux, et, après qu'il eut bu quelques gorgées d'eau, on recommença la cérémonie. Cependant, je dois le dire, ces absurdités sont moins fréquentes à Calcutta qu'on le prétend.

Héber demeura huit mois dans cette capitale des possessions anglaises, et s'embarqua sur le Gange dans une belle pinasse à seize rames du gouvernement, que suivirent deux chaloupes bengalaises de plus petite dimension, l'une destinée

à porter ses bagages, l'autre à lui servir de cuisine. Son intention était d'abord de se rendre à Dacca, qui n'est éloigné de Calcutta que de quarante-cinq lieues, mais la route sinueuse que l'on est obligé de suivre force d'en parcourir plus de cent trente. Héber mit dix-huit jours à cette navigation qui ne lui présenta aucun incident remarquable; enfin le 3 juillet il aperçut les tours de Dacca. « A mesure que nous approchions, dit-il, j'étais plus surpris de la grandeur de cette ville, et de la majesté des ruines qui semblent en composer la plus grande partie. Indépendamment de quelques énormes masses de châteaux, dont on devinait aisément la destination, et que des lierres et des pipals couvraient, indépendamment de vieilles mosquées et de donjons qui dataient visiblement de la même époque, nous apercevions de grands et beaux édifices qui, d'une certaine distance, paraissaient dans un meilleur état de conservation; mais quand nous fûmes assez près pour les distinguer, nous reconnûmes qu'ils étaient tout aussi délabrés que les autres.

« Pendant que nous avancions vers le rivage, un bruit le plus solennel et le plus bizarre qu'on se puisse imaginer, un bruit qui semblait sortir du sein même des eaux que nous traversions, vint frapper mon oreille: il était long, fort, sourd, saccadé en même temps, semblable au mugissement d'un taureau et au son que produit une ba-

leine qui respire. « Ah ! s'écria un des bateliers après avoir écouté quelques instants avec attention, ce sont des éléphants qui se baignent. « Bientôt, en effet, je vis une vingtaine de ces monstrueuses bêtes dont les têtes et les trompes apparaissaient à fleur d'eau. »

La ville de Dacca n'est plus à présent qu'un misérable débris de son ancienne grandeur, et cependant c'est encore une ville considérable, puisque la population est de trois cent mille âmes, et que le nombre des maisons ou des huttes est de plus de quatre-vingt-dix mille. La Compagnie des Indes y possède une écurie de deux à trois cents éléphants, car c'est la quantité qu'on prend chaque année dans les forêts voisines. A Dacca on les dompte, on les apprivoise, enfin on leur donne toutes les habitudes que leur état de captivité rend indispensables.

« L'ensemble de la ville est fort laid, dit Héber ; les alentours sont très-pittoresques, mais si loin que je m'avançai dans la campagne, je ne vis pas la moindre trace de culture. Le lendemain de mon arrivée, je fus surpris de rencontrer un carrosse. C'était, à la vérité, un vieux landau sale et poudreux, mais quatre chevaux le traînaient ; le postillon et le cocher avaient des livrées rouges, et alentour se pavanaient sur de mauvais chevaux une douzaine de gens habillés de la même couleur, qui avaient pour coiffure de grands bon-

nets à poil. J'appris que cet équipage appartenait au nabab de l'endroit, et que les espèces de grenadiers qui formaient l'escorte étaient ses gardes du corps particuliers.

« Ce potentat, comme tous ses pareils, ne jouit plus d'aucun pouvoir politique, et n'a même pas conservé le privilége de se servir du royal palanquin de ses aïeux. Néanmoins, le gouvernement lui compte 25,000 francs par mois; il a une cour, et on lui donne le titre d'Altesse. Le jour suivant, il vint me rendre visite. C'était un vieillard de bonne mine, et dont le teint clair indiquait le soin avec lequel les descendants des conquérants musulmans ont tenu pur de tout mélange leur sang septentrional. Pendant sa visite, qui fut assez longue, il ne cessa de fumer gravement sa pipe, et de causer avec moi en assez bon anglais. Il me dit, entre autres choses, que la prudence défendait, à moins d'être monté sur un éléphant, de se promener au milieu des ruines de la ville, vu qu'elles récélaient souvent des tigres et toujours de nombreux serpents. Tout son costume était de simple mousseline blanche; seulement il avait à son turban un petit gland d'or. Son fils qui l'accompagnait, et qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, avait la peau plus brune et beaucoup moins d'instruction. Son turban était de soie pourpre, à franges d'or et orné de plusieurs joyaux. Comme son père il portait aux doigts des

bagues enrichies de gros diamants. Lorsqu'il remonta dans sa voiture, les cavaliers qui l'escortaient firent retentir l'air de leurs acclamations qui étaient assez bizarres; ils énumérèrent, en effet, à haute voix les différents titres de leur maître. C'est un lion de guerre! c'est la prudence même dans le conseil! c'est un haut et puissant prince!

« J'allai le lendemain rendre sa visite à ce personnage. Pour atteindre sa demeure, j'eus à traverser une partie considérable de la ville, et à suivre une longue avenue d'arbres décrépits, entremêlés de huttes, au bout de laquelle je pénétrai par une vieille arcade en briques dans une première cour entourée de bâtiments en ruines. Au milieu s'élevait un gros arbre entouré de broussailles. En face de l'arcade était un beau portail sous lequel la garde du nabab se tenait en ligne pour me recevoir, et où je trouvai une chaise à porteurs dont je fus obligé de faire usage pour franchir la seconde cour. C'était un quadrilatère de constructions basses et irrégulières, mais non dépourvues d'élégance, bien entretenues et badigeonnées de blanc. Sur la droite un perron me conduisit à une fort belle salle octogone soutenue par des piliers gothiques et éclairée par de hautes fenêtres en ogive à vitreaux de couleur. Elle était meublée d'une vaste table ronde, de fauteuils en acajou, de glaces, de gravures; tout était convenable et décent. Le nabab voulut absolument me

faire un cadeau; il me donna sa canne qui était d'ivoire d'un seul morceau et richement sculptée.»

Le 20 juillet, Héber continua sa route dans la direction de l'est, d'abord sur la Pudda, puis sur le Souty. « Près des bords de ce dernier fleuve, je vis pour la première fois de ces hautes fourmilières qui sont l'ouvrage des fourmis blanches. Il y en avait dont la hauteur était de cinq à six pieds, la circonférence de sept ou huit à la base, et qui, en partie recouvertes de gazon ou de lierre, ressemblaient de loin à de vieux troncs d'arbres. » Héber regagna le Gange et arriva à Boglipour, ville habitée par des Puharreis, tribu de montagnards, bien différents de leurs voisins des basses terres. De taille moyenne ou plutôt petite, ils sont cependant fort remarquables par l'élégance de leurs formes, la largeur de leur poitrine et la vigueur de leurs membres. Ils sont très-pauvres, mais hospitaliers, et n'éprouvent aucune répugnance à manger avant ou après des Européens; et, ce qui est une immense distinction entre eux et les Hindous, ils détestent et méprisent le mensonge plus que toutes les nations du monde. Les hommes dédaignent les rudes travaux et font de la chasse leur principale occupation, mais les femmes cultivent avec beaucoup de soin les jardins qui entourent les hameaux. C'est en général au moyen de flèches empoisonnées qu'ils donnent la mort aux bêtes féroces.

La navigation sur le Gange conduisit successivement Héber dans plusieurs cités, qui toutes ont perdu leur caractère original, pour n'offrir aux voyageurs qu'un simulacre de villes anglaises. L'observateur y a peu d'occasions de satisfaire sa curiosité ; cependant Héber visita à Ghazeipour les ruines d'un magnifique palais servant de magasin à la douane. Ghazeipour est célèbre dans toute l'Inde pour la salubrité de son climat, et pour la beauté, pour l'étendue de ses champs de rosiers, qui occupent plusieurs centaines d'acres de terrain. On cultive les roses pour la distillation, et l'eau de roses qui s'y fabrique est bonne et peu chère, la meilleure ne vaut que 1 franc 25 centimes la pinte. Mais ce qui se vend à un prix très-élevé, c'est l'*attar* ou l'huile essentielle. L'attar s'obtient, après que l'eau de roses est fabriquée, en la laissant toute la nuit et jusqu'au lever du soleil, exposée à l'air, dans de grands vases sans couvercles, puis en écrémant le matin l'huile parfumée qui flotte à la surface; pour produire une roupie pesant d'attar, il ne faut pas moins de deux cent mille belles roses. C'est la raison de son prix énorme, qui, sur la place même, s'élève pour la quantité ci-dessus indiquée à 2,000 francs dans le bazar, où il est souvent frelaté avec du bois de sandal, et à 2,500 francs au magasin anglais où on le garantit pur.

Le 1er septembre, Héber arriva à Bénarès ;

P. 216



Vue de Bénarès.

l'approche de cette ville est annoncée au voyageur par les minarets élancés de la grande mosquée, qui dominent les masses compactes de constructions disposées dans un désordre pittoresque, le long de la rive droite du Gange, sur une longueur de près de trois lieues. On ne peut rester insensible à la vue de ces temples, de ces tours, de ces longues arcades soutenues par des colonnes, de ces quais élevés, de ces terrasses garnies de balustrades qui se dessinent en relief et se marient au feuillage d'un vert foncé et magnifique des pipals, des tamariniers et des manguiers, et qui, couverts par intervalles de brillantes guirlandes de fleurs, se montrent entre les édifices chargés de sculptures, s'élevant majestueusement au-dessus des jardins.

Nous allons citer textuellement la description animée qu'Héber donne de Bénarès, de ses temples célèbres et des cérémonies qu'on y pratique. « Bénarès, dit l'évêque anglican, est une cité très-remarquable, et de toutes celles que j'ai vues, celle qui a le plus le caractère oriental. Aucun Européen n'habite dans l'intérieur de la ville, et il n'y a pas de rue assez large pour un carrosse; un palanquin même ne passe qu'avec difficulté dans ces ruelles étroites, tortueuses et remplies par la foule. Les maisons sont généralement hautes; les plus basses ont trois étages, un grand nombre en ont cinq ou six. Les rues sont beau-

coup plus basses que le rez-de-chaussée des maisons qui presque toutes ont par devant des porches voûtés et par derrière de petites boutiques. Au-dessus, elles sont embellies de balcons, de galeries, de fenêtres saillantes fermées par des jalousies, et de pignons débordants et soutenus par des consoles sculptées.

« La quantité des temples est prodigieuse; la plupart sont petits et pratiqués comme des chapelles au coin des rues et à l'ombre des hautes maisons. Toutefois leur forme ne manque pas de grâce, et beaucoup sont entièrement revêtus de belles et délicates sculptures de fleurs, d'animaux, de branches de palmier, qui égalent par l'exactitude et la richesse des détails ce que j'ai vu de meilleur en travail gothique ou grec. Ces édifices sont construits en pierres, mais les Hindous aiment extrêmement ici à les peindre en rouge, et à couvrir les parties les plus apparentes de leurs maisons de sujets représentant, avec des couleurs vives, des pots à fleurs, des hommes, des femmes, des bœufs, des éléphants, des dieux et des déesses, tous sous leurs diverses formes à plusieurs têtes, à plusieurs bras, à plusieurs mains munies d'armes.

« Des bœufs de tous les âges, privés et familiers comme de gros chiens et respectés parce qu'ils sont consacrés à Siva, se promènent nonchalamment dans les rues étroites, ou bien s'y

couchent en travers; à peine se dérangent-ils pour que le palanquin puisse passer, quand on les pousse avec le pied, car le moindre coup doit être donné de la manière la plus douce, ou bien malheur au profane qui braverait les préjugés de cette population fanatique! Les singes, consacrés à Hanimaan, sont également nombreux dans d'autres parties de la ville; ils grimpent sur les toits et sur toutes les saillies des temples, fourrent la tête et les mains dans toutes les boutiques des marchands de fruits ou de confiseurs, et enlèvent les morceaux aux enfants qui prennent leur repas.

« A chaque tournant de rue, on rencontre ce qu'on appelle des maisons de djoghis, ornées d'idoles et faisant entendre un tintamarre continuel causé par le son de toutes sortes d'instruments discordants, tandis que des mendiants de toutes les sectes du brahamisme, offrant toutes les difformités imaginables que peuvent montrer leurs corps frottés de craie ou de bouse de vache, bordent littéralement les deux côtés des principales rues. La quantité des aveugles est très-considérable. Je pus contempler ici les exemples multipliés de cette sorte de pénitence dont j'avais entendu parler en Europe. Je vis des hommes dont les jambes ou les bras étaient tordus par suite de la position dans laquelle ils les avaient volontairement tenus très-longtemps; enfin il y en avait

dont les mains jointes étaient rivées l'une à l'autre par les ongles qui les perçaient de part en part. A notre passage, ces exclamations lamentables : *bon Européen, charitable Européen, donne-moi quelque chose à manger,* m'arrachèrent bientôt le peu de pièces de monnaie que j'avais; mais c'était une goutte d'eau dans l'Océan, et les importunités des autres, à mesure que nous arrivions dans la ville, furent à peu près étouffées par le bruit qui nous entourait.

« Tels sont les objets et les sons dont sont frappées la vue et l'ouïe de l'étranger qui entre dans la *cité la plus sainte de l'Hindoustan, le lotus du monde, fondé, non sur la terre, mais sur la pointe du trident de Siva, lieu tellement béni, que quiconque y meurt, à quelque secte qu'il appartienne, quand même il serait un mangeur de son bœuf, pourvu qu'il soit charitable pour les pauvres brahmanes, est sûr de son salut* *. C'est aussi cette renommée de *sainteté* qui fait de Bénarès le réceptacle des mendiants, puisque, indépendamment de la quantité énorme de pèlerins de tous les cantons de l'Inde, ainsi que du Tibet et de l'empire birman, une grande multitude d'hommes riches au déclin de leurs jours et presque tous les grands personnages, qui, de temps en temps, sont bannis ou dis-

* Tout le passage en italique n'est que l'écho des paroles des Hindous.

graciés par les révolutions qui se succèdent sans cesse dans les États hindous, viennent ici pour laver leurs péchés ou pour remplir leurs heures de loisir par les cérémonies pompeuses de leur religion, et prodiguent effectivement de très-fortes sommes en charités.

« Le lendemain, je me promenai de nouveau dans Bénarès que je trouvai comme la veille, peuplée de bœufs et de mendiants; mais, en pénétrant plus avant dans l'intérieur, je fus surpris à la vue des grandes, hautes et jolies maisons, des riches marchandises exposées en vente dans les bazars, et de l'immensité des affaires commerciales qui se traitent au milieu de cette misère et de ce fanatisme. Bénarès est effectivement une cité non moins commerçante, industrieuse et opulente que sainte; elle est la plus riche et probablement la plus peuplée de l'Inde puisqu'on y compte cinq cent mille habitants.

« Notre première visite fut consacrée à un temple célèbre nommé Vichevayesa qui est bâti en pierres de très-petite dimension, mais très-élégamment sculpté; c'est un des lieux *les plus saints* de l'Hindoustan. Le parvis du temple, quoique très-resserré, est rempli, comme la cour d'une ferme, de taureaux très-gras et très-privés, qui fourrent leurs naseaux dans les mains et les poches de chacun, pour avoir du grain et des confitures que leurs adorateurs leur apportent en

grande quantité. Les cloîtres sont également encombrés de pénitents tous nus et hideux par la craie et la bouse de vache dont ils sont barbouillés; le bourdonnement continuel de Rama! Rama! Rama! suffit pour causer des étourdissements à un étranger.

« Près de ce temple, il y a un puits, au-dessus duquel s'élève une petite tour; un escalier raide descend jusqu'à l'eau amenée du Gange par un canal souterrain; je ne sais par quel motif elle passe pour plus sainte que celle du fleuve même. Il est ordonné à tous les pèlerins qui viennent à Bénarès de boire et de faire leurs ablutions dans cet endroit.

« Un des objets les plus intéressants et les plus singuliers de Bénarès est l'observatoire fondé avant la conquête musulmane et encore entier, quoique l'on n'en fasse plus usage. C'est un édifice en pierres contenant de petites cours entourées de portiques; sur une grande tour carrée on voit un énorme gnomon, haut de vingt pieds, avec l'arc du cadran en proportion, un cercle de quinze pieds de diamètre et une ligne méridienne, le tout en pierres. Tout cela manque de précision, mais c'est une preuve du zèle avec lequel la science fut cultivée jadis dans ces contrées.

« De l'observatoire nous descendîmes par un escalier au bord de l'eau, où un bateau nous attendait. J'eus ainsi une occasion de voir l'ensem-

ble de la ville du côté le plus favorable. Elle s'élève en amphithéâtre; les minarets, les dômes nombreux, les débarcadères multipliés qui arrivent jusqu'au milieu du Gange, et sont toujours garnis d'une foule d'Hindous, les uns se baignant, les autres priant, sont d'un bel effet. Des pagodes et des temples de toutes les dimensions bordent presque entièrement la rive du fleuve, même en deçà de la ligne où il s'élève dans ses débordements. Quelques-uns de ces édifices sont très-beaux, quoique petits.

« Tout le pays d'alentour paraît cultivé plutôt en froment qu'en riz. Les villages sont nombreux et grands, les habitations isolées, rares. Il n'y a que peu de bois, aussi le chauffage y est excessivement cher; c'est à cette cause qu'on attribue le nombre de cadavres qu'on jette dans le fleuve sans les brûler. Les veuves se laissent consumer ici par le feu avec leurs époux défunts, bien plus rarement que dans les autres parties de l'Inde; mais l'immolation volontaire, en se noyant, est très-commune. Tous les ans, plusieurs centaines de pèlerins viennent expressément de tous les cantons de l'Inde à Bénarès pour y terminer leurs jours de cette manière. Ils achètent deux grands pots de terre qu'ils attachent de chaque côté de leur corps, et qui, lorsqu'ils sont vides, les soutiennent dans l'eau. Ainsi équipés, ils s'avancent dans le fleuve, remplissent les pots, et plongent

pour ne plus reparaître. Le gouvernement a quelquefois essayé d'empêcher cette pratique, mais sans aucun autre effet que de faire aller les victimes volontaires un peu plus bas pour y accomplir leur sacrifice. »

En sortant de Bénarès, Héber remonta de nouveau le Gange jusqu'à Allahabad, où il prit la route de terre. « Je partis le 30 septembre, dit-il; ma suite formait presque une caravane, tant elle était nombreuse. Elle se composait de vingt-quatre chameaux, de huit charrettes attelées de bœufs, de trente-cinq chevaux, de vingt esclaves destinés à me servir, outre mes domestiques anglais, de quarante porteurs, de douze Indiens spécialement chargés de dresser ma tente, et enfin d'une escorte de vingt cipayes ou soldats indigènes. C'était beaucoup de monde pour un seul individu; mais telle est la coutume dans l'Inde; on n'y voyage jamais sans traîner après soi des centaines de personnes et d'animaux. Si même mon cortége ne fut pas grossi de dix ou douze éléphants, c'est qu'il n'y en avait ni à vendre, ni à louer, ni à emprunter aux environs d'Allahabad. »

Dans une halte, le voyageur trouva un immense caravansérail tout délabré, il est vrai, mais qui, à l'intérieur, était pourtant plus intact que la plupart de ceux qui existent dans l'Inde sous le nom de chauderies. « C'était une large

cour dans laquelle on pénétrait par deux portails, situés vis-à-vis l'un de l'autre, et qui était entourée d'une espèce de trottoir haut d'un pied. Sur le devant de ce trottoir il y avait de petits fourneaux disposés à recevoir les écuelles où se fait toute la cuisine dans ce pays, et sur le derrière s'ouvrait une suite de cellules obscures où l'on descendait par quelques marches. On ne paie aucune rétribution pour loger dans ces établissements, tandis que, moyennant quelques sous, le voyageur peut se faire fournir de l'herbe et de l'eau pour sa monture, du bois et des ustensiles pour lui-même; s'il veut des vivres, il les achète au bazar voisin. Les caravansérails ont été généralement bâtis par de charitables indigènes, et, dans l'origine, on y donnait gratis du lait, du grain, du fourrage, aussi bien qu'un asile. Maintenant on n'y trouve plus qu'un abri; mais c'est encore beaucoup dans une contrée où la pauvreté des naturels et les préjugés de caste interdisent à un étranger l'espoir d'être reçu dans aucune maison particulière. »

Après avoir traversé le Gange à Canpour, Héber s'avança vers Laknau, capitale du royaume d'Aoude ou Oude. « A une certaine distance de la ville je rencontrai, dit-il, un *souan* ou cortége considérable d'éléphants et de chameaux envoyés par le roi, les premiers magnifiquement équipés et pourvus de *haoutas* (siéges) en argent. Un corps

de fantassins armés de sabres, de boucliers, de longs fusils à mèche et d'autres armes à feu de toutes dimensions, de lances semblables à des broches, quelques-unes revêtues d'argent, de grands drapeaux verts triangulaires, formait un ensemble irrégulier, pittoresque, et différant totalement d'un corps de troupes européennes. La variété des couleurs des vêtements militaires et la marche ainsi que la taille majestueuse des animaux qui faisaient la partie la plus éminente du groupe, produisaient un aspect plus agréable aux yeux d'un poëte et d'un artiste que celui de la revue la mieux ordonnée de troupes régulières en Europe.

« Un homme de très-bonne mine s'avança vers moi, et me pria de lui donner mes noms et mes titres dans le plus grand détail, afin, dit-il, de pouvoir les faire connaître à l'*Asile du monde* (c'est un des titres du roi d'Aoude). Suivant ce que j'appris, c'était une espèce de gazetier de la cour, emploi bien plus difficile et regardé comme bien plus important ici qu'en Europe. Tout ce qui arrive dans la famille du roi, chez le résident, chez les grands officiers de l'État ou chez tout autre étranger venu à Laknau, est soigneusement noté et écrit, et circule dans la ville. On me dit qu'un narré détaillé, contenant l'heure à laquelle je me levais, les espèces de mets que je mangeais à mon déjeuner, les visites que je re-

cevrais ou que je rendrais et la manière dont je passais mes matinées, serait présenté par les tchobdars ou coureurs du roi à ce prince dont les actions les plus indifférentes sont également notées sans aucune réserve, pour être soumises à l'inspection du résident.

« Quand je montai sur mon éléphant, j'entendis tous les gens de notre suite faire retentir l'air des acclamations de *Bismillah! Allah acbar! Allah kérim!* (au nom de Dieu! Dieu puissant! Dieu miséricordieux!) mes oreilles en avaient déjà été frappées ailleurs. C'est un ancien usage musulman : mes tchobdars et mes porteurs l'ont appris à Laknau, et je ne sais combien de temps ils le conservèrent.

« Nous nous avançâmes sur trois éléphants de front vers Laknau, à travers une foule immense, et entre de chétives maisons en terre bordant les ruelles les plus sales que j'eusse jamais vues, et si étroites, que souvent nous étions obligés de réduire notre front à un seul éléphant, et qu'il ne passait pas toujours très-aisément. Des essaims de mendiants occupaient tous les coins et les escaliers de toutes les portes, et, à ma grande surprise, presque tout le reste de la population était armé complétement, ce qui produisait un effet pittoresque. Des personnages graves, assis dans leurs palanquins, étaient accompagnés de deux ou trois laquais armés de sabres et de boucliers.

Des hommes plus imposants, montés sur leurs éléphants, avaient chacun une escorte armée comme la nôtre et à peu près aussi forte. Enfin, jusqu'aux gens de la classe inférieure qui étaient oisifs dans les rues et aux portes des boutiques, avaient leurs boucliers sur leurs épaules et leur sabre dans le fourreau à la main.

« A mesure que nous avancions, les maisons avaient meilleure apparence, mais les rues étaient toujours étroites et sales. Nous vîmes de jolies mosquées, les bazars étaient très-garnis; enfin nous entrâmes dans une belle rue, bordée de maisons de style gothique pour la plupart, et je descendis dans la demeure qui m'avait été assignée par le nabab lui-même. »

Quoique les Anglais donnent le titre de roi au prince qui occupe le trône d'Aoude et le qualifient de majesté, cependant ses sujets l'appellent simplement le nabab-vizir, comme du temps où il remplissait cet emploi à la cour du Grand-Mogol. Le roi envoya inviter Héber à déjeuner avec lui; c'est le mode ordinaire de présentation à la cour. « Au jour fixé, dit le voyageur, nous y allâmes en grande cérémonie, le résident et moi, lui dans son palanquin d'apparat, moi dans une chaise à porteurs; ses gens et les miens, formant un long cortége, et tous revêtus de leurs plus beaux habits, nous suivirent à pied, à cheval, et sur des éléphants. Aux approches du palais, nous traver-

sâmes des régiments de cavalerie et d'infanterie, et la rue par laquelle nous y parvînmes était d'un bout à l'autre bordée de cette même foule pittoresque de bourgeois armés que j'avais vue lors de mon entrée dans la ville. On nous déposa au bas d'un vilain escalier de pierre qui avait plutôt l'air de conduire chez un paysan que chez un prince, mais en haut nous trouvâmes notre royal hôte qui commença par nous embrasser; il nous offrit ensuite un bras à chacun, et nous mena dans une longue et belle galerie dont l'ameublement tout entier venait d'Angleterre. Au milieu était une table sur laquelle on nous servit un déjeuner à l'européenne, seulement on apporta au nabab un mets particulier.

« Après le repas, le roi me pria d'accepter un exemplaire de ses œuvres, car il avait composé divers traités scientifiques. Il cultive les lettres, et passe pour un homme très-savant aux yeux de ses peuples en tout ce qui concerne la philologie et la philosophie orientale; il a un goût déterminé pour la chimie et pour la mécanique, et je vis même sur la rivière un bateau à vapeur construit sous sa direction. Lorsque nous eûmes pris congé, le résident me mit dans la main une bourse de trente roupies en me disant qu'il était d'usage de jeter de l'argent aux pauvres en pareille circonstance. »

Le roi rendit à Héber sa visite, et fut traité

par lui ; à la fin du déjeuner, il le pria de vouloir bien poser pour que le peintre de la cour fît son portrait. C'était un artiste anglais que le nabad ne laissait jamais manquer d'ouvrage ; d'abord il lui faisait peindre tous les personnages un peu distingués qui visitaient Laknau, et ensuite il n'avait pas de plus grand bonheur que de donner lui-même séance.

Le 1er novembre, Héber se remit en route avec un train encore plus considérable qu'à son arrivée. Nous ne le suivrons pas dans toute cette partie de son voyage, pendant lequel il parcourut l'Inde supérieure, et traversa l'immense chaîne des monts Himalaya ; mais avant d'arriver avec lui à Delhi, mentionnons un épisode assez singulier. Déjà dans plusieurs cantons Héber avait rencontré des campements, composés de misérables tentes en nattes avec une quantité de petits ustensiles, de paniers, de petits chevaux et de chèvres ; les hommes ressemblaient tellement aux bohémiens d'Angleterre, qu'ayant demandé ce qu'ils étaient, il n'avait pas été surpris, quand son interprète, qui avait beaucoup voyagé en Asie et en Europe, lui avait dit que c'étaient des bohémiens, qu'ils étaient nombreux dans les provinces supérieures de l'Hindoustan, qu'ils vivaient absolument comme ceux d'Angleterre, qu'il en avait vu en Russie et en Perse, et que ces derniers parlaient l'hindoustani comme ceux qu'il avait devant lui. Quel-

ques jours après son départ de Laknau, Héber vit venir à son camp une troupe considérable qu'il prit pour des bohémiens; mais ces gens repoussèrent cette dénomination, ils dirent qu'ils étaient en route depuis huit mois, et qu'ils allaient en pèlerinage au Gange. Ils se donnèrent pour brachmanes. « Je leur dis de montrer leurs ceintures, ajoute Héber; alors ils avouèrent qu'ils n'en avaient pas, mais persistèrent à soutenir qu'ils étaient pèlerins. Avouez-le franchement, leur dis-je, êtes-vous boths (c'est le nom des montagnards sauvages de ces contrées)? Mes compagnons sourirent à cette question, et s'écrièrent qu'ils étaient des boths et rien de plus, ce qu'ils nièrent obstinément. Au reste, ces gens étaient très-gais, mais très-pauvres; jamais je n'ai vu de créatures humaines aussi maigres. Leur misère était si grande, que j'envoyai chercher tout de suite un supplément de petites pièces de monnaie pour les leur distribuer; en les attendant, une femme et un homme s'avancèrent et nous régalèrent de deux ou trois chansons en s'accompagnant d'une petite guitare. Mon aumône reçue, ces gens allèrent au village acheter du beurre et de la farine, et bientôt allumèrent du feu sous un arbre. Je les vis le soir faisant leur repas, et quelqu'un me dit qu'il les avait entendus prier pour moi avant de le commencer.

« Je les aurais regardés comme de pauvres

diables très-inoffensifs et capables seulement des petits larcins reprochés aux bohémiens en Angleterre ; mais j'appris que ces bandes de vagabonds ont une réputation affreuse en Hindoustan. On suppose presque toujours que ce sont des *Thugs;* l'usage des scélérats désignés par ce nom, est de s'attacher sous un prétexte quelconque à des voyageurs isolés, puis ils guettent l'occasion de jeter un nœud coulant autour du cou de leurs victimes, les font ainsi tomber et les étranglent. Il paraît qu'ils exécutent cette opération avec une agilité et une dextérité si grandes, qu'ils la manquent rarement, et que le voyageur n'a pas le temps de se défendre ou de se débarrasser du piége. »

Le 28 décembre, Héber se trouva sur le bord de la Djemna. « En face de moi, dit-il, de l'autre côté de la rivière, je vis s'élever l'ancienne capitale du puissant empire des Mogols, Delhi, qui est encore aujourd'hui beaucoup plus belle et plus considérable que je ne m'y attendais, quant à la partie qui est habitée ; car les ruines s'étendent sur une surface quatre ou cinq fois plus grande à sept milles environ de circuit. Cette partie de la ville est située sur une chaîne de collines rocailleuses et ceinte d'une haute muraille que le gouvernement britannique a fait réparer. A l'intérieur, les maisons sont vastes et hautes pour la plupart. Il y a un grand nombre de mosquées avec d'énormes minarets et des dômes d'or ;

mais par-dessus tout on aperçoit le palais, masse immense et fort élevée de tours et de créneaux gothiques, et le Djemna-Musjeed, qui est de toute l'Inde le plus vaste et le plus bel édifice consacré au culte musulman. La matière principale de toutes ces superbes constructions est un granit rouge incrusté dans quelques-unes des parties de marbre blanc, et le style général de l'architecture est à la fois simple et noble.

« Je restai cinq jours à l'hôtel du résident. Un matin j'allai avec mon hôte visiter la tombe de l'empereur Humaioun. Nous suivîmes une rue très-large que traverse dans toute sa longueur un canal construit en pierres de taille; à moitié de cette rue s'élève le palais impérial. De la porte d'Agra à la porte d'Humaioun, c'est-à-dire pendant plus de six milles, c'est une affreuse scène de désolation, une suite de ruines, une suite de tombeaux; ce sont des restes de constructions en briques, des fragments de pierres, de granit, de marbre répandus de toutes parts sur un sol naturellement rocailleux et nu, sans culture, sans un seul arbre. Tout le long de cette route nous marchâmes au milieu des décombres, tandis qu'à droite et à gauche elles s'étendaient aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Les ruines du vieux palais n'offrent de remarquable que l'immense étendue de terrain qu'elles couvrent.

« Bientôt un objet extraordinaire frappa mes

regards, c'était le Koltab Minar, la colonne la plus élevée que l'on connaisse. Sa base circulaire forme un polygone de vingt-sept côtés, et le tout est cannelé, jusqu'au troisième étage, en vingt-sept divisions, tantôt circulaires, tantôt anguleuses, les cannelures étant différentes à chaque étage. Quatre balcons règnent autour de la colonne : le premier à quatre-vingt-dix pieds, le second à cent quarante, le troisième à deux cent treize au-dessus du sol. La hauteur entière du Koltab Minar est de deux cent quarante-huit pieds. Il est en granit rouge, auquel ont été mêlés des marbres noir et blanc. Un escalier en spirale, dans l'intérieur, conduit par trois cents marches au sommet; il était jadis couronné d'une coupole qui aujourd'hui n'existe plus. Des ouvertures percées dans la paroi admettent l'air et la lumière; le gouvernement ne néglige rien pour conserver en bon état ce magnifique monument.

« Un mille et demi plus loin, toujours parmi des ruines, on rencontre le tombeau d'Humaioun, noble édifice de granit incrusté de marbre blanc; il est entouré d'un vaste jardin avec terrasses et fontaines aujourd'hui délabrées et à sec, sauf une seule. Le jardin est renfermé par un mur carré, muni de créneaux et de tours, qui a quatre portes, et le long duquel règnent intérieurement des cellules. Au centre s'élève une plate-forme carrée, haute d'une vingtaine de pieds, large et longue

de deux cents, entourée aussi de cellules, et où l'on monte par quatre grands escaliers de granit. Dessus est le tombeau, également de forme quadrangulaire et que surmonte un dôme de marbre blanc. Il y a dans l'intérieur une table ronde au milieu de laquelle repose le prince à la mémoire duquel est élevé ce beau monument. A l'entour s'ouvrent des pièces plus petites, où d'autres membres de sa famille sont ensevelis. Du faite de l'édifice, je fus surpris de voir que nous avions encore des ruines de tous côtés, et que plus particulièrement à l'ouest, la désolation paraissait s'étendre jusqu'à une chaîne de collines nues qui étaient distantes de sept à huit milles. »

Delhi est la résidence de l'empereur mogol; il y est sans pouvoir, quoiqu'on lui rende tous les honneurs dus à un personnage revêtu de la puissance suprême; il vit d'une pension de quatre millions que lui fait la Compagnie des Indes. Héber demanda à lui être présenté, et, sur la réponse gracieuse du souverain, il se rendit à l'audience royale en compagnie du résident anglais. « Nous descendîmes de nos éléphants devant une porte de sculpture riche, mais fort sale; alors nos guides, tirant un rideau de toile, s'écrièrent d'une voix rauque et cadencée :

« Voici l'ornement du monde! voici l'asile des nations! le roi des rois! l'empereur Akbar-Chaah! le juste, le fortuné, le victorieux! Nous vîmes en

effet, une petite cour remarquable par les bâtiments peu élevés, mais richement ornés qui l'entouraient. Vis-à-vis de nous s'ouvrait un pavillon en marbre blanc, superbement sculpté, entouré de jets d'eau et décoré de tentures en tapisserie et de rideaux pendants en festons; dans l'intérieur on apercevait une foule considérable au milieu de laquelle était assis le monarque. Le résident fit trois saluts profonds, nous suivîmes son exemple. Cette cérémonie fut répétée deux fois, pendant que nous avancions vers l'escalier du pavillon, les hérauts redisant chaque fois les expressions de la grandeur de leur maître. Arrivé près du trône, le résident fit un pas en avant les mains jointes, suivant la coutume orientale, et annonça à voix basse à l'empereur qui j'étais. Aussitôt je fis trois saluts, et j'offris un présent de cinquante mohurs* d'or dans une bourse brodée, posée sur mon mouchoir, suivant l'usage. J'eus ainsi l'occasion de bien voir le prince; il est pâle et maigre, mais il a une belle figure, le nez aquilin et une longue barbe blanche. Son teint n'est guère plus foncé que celui d'un Européen; ses mains sont très-blanches et petites; elles étaient ornées de bagues qui paraissaient de grande valeur. Je ne pus apercevoir que sa tête et ses mains, parce que,

* Le mohur ou mohar est une pièce d'or de la valeur de 40 fr. à peu près.

la matinée étant froide, il était enveloppé de plusieurs châles ; je revins à ma place, puis j'offris cinq mohurs à l'héritier présomptif, assis à gauche de son père.

« L'empereur m'ayant fait signe d'avancer, le résident me dit d'ôter mon chapeau, car j'étais jusque-là resté couvert, et l'empereur noua de ses propres mains autour de ma tête un léger turban de brocart d'or, pour lequel je payai quatre mohurs de plus. Ensuite on m'annonça que je devais me retirer pour recevoir le *khélat* (habit d'honneur que l'*asile des mondes* avait fait préparer pour moi); je fus donc conduit dans une petite chambre, et j'y trouvai une jolie robe à fleurs bordée de fourrures et deux châles assez communs ; nos domestiques, qui contemplaient avec un plaisir infini toutes ces belles choses, m'en affublèrent par-dessus ma soutane. Il fallut que dans cet étrange costume, je revinsse devant l'empereur, et j'entendis mon nom proclamé par les hérauts avec les titres les plus pompeux.

« Je m'avançai de nouveau, et j'offris à l'empereur mon troisième présent; c'était un exemplaire de la Bible arabe élégamment relié en velours bleu brodé en or et enveloppé d'un morceau de brocart. L'empereur me dit de me baisser, me passa autour du cou un collier de perles, et plaça sur le devant de mon turban deux ornements brillants de peu de valeur; en revanche je lui donnai encore cinq mohurs.

« Enfin, il me fut annoncé qu'un cheval m'attendait en dehors de la cour; les hérauts proclamèrent de nouveau avec emphase cette marque inusitée de la magnificence impériale, et je déboursai encore cinq mohurs d'or. Je pris définitivement mon congé par trois saluts répétés trois fois, et je me retirai avec le résident dans le cabinet de toilette d'où j'envoyai à la reine, comme on la qualifie ordinairement, quoique le titre d'impératrice serait certainement plus convenable, un présent de cinq mohurs.

« Il ne faut pas s'imaginer que ces présents aient été très-dispendieux pour moi; rien de ce que je donnai ne fut à ma charge, car la Compagnie a très-sagement ordonné que tous les présents faits à quelqu'un reviendraient au gouvernement; elle a en même temps pris libéralement à son compte toutes les dépenses faites dans ces occasions par les fonctionnaires publics.

« Après que j'eus repris mes habits ordinaires, j'attendis encore un peu jusqu'à ce qu'on nous eût annoncé que le *roi des rois* s'était retiré dans son appartement. Je retournai dans la salle d'audience, pour l'examiner. C'était un très-beau pavillon en marbre blanc, ouvert d'un côté sur la cour du palais et de l'autre sur un grand jardin. Ses colonnes et ses voûtes sont délicieusement sculptées et ornées de fleurs dorées ou incrustées et d'inscriptions dans le style persan le plus recherché.

« Les jardins que je visitai ensuite ne sont pas grands, mais doivent avoir été magnifiques. Ils sont remplis de très-vieux orangers et d'autres arbres fruitiers, de terrasses et de parterres, où une quantité de rosiers poussaient çà et là. Un canal, avec de petits conduits de fontaine en marbre blanc, sculptés comme des roses, traverse les parterres, et, à l'extrémité de la terrasse, on voit un superbe pavillon octogone, également en marbre, revêtu de fleurs en mosaïque; une fontaine en marbre en occupe le centre, et dans une niche, le long des côtés, il y a un joli cabinet de bain. Mais, dans le pavillon, quelle saleté, quelle solitude, quelle misère! Le bain et la fontaine étaient à sec, le sol en mosaïque était recouvert des gros outils du jardinier, et les parois souillées par la fiente des oiseaux et des chauves-souris.

« Je terminai ma visite par la salle d'audience publique. Dans certaines occasions, le Grand-Mogol s'y tenait assis en grand apparat, pour recevoir l'hommage de ses sujets. Cette salle est aussi un magnifique pavillon en marbre, ouvert seulement de trois côtés; le quatrième est occupé par un mur noir incrusté de fleurs et de feuilles en mosaïque. Au centre s'élève un trône à deux pieds au-dessus du sol; le derrière du trône offre une mosaïque représentant des oiseaux, des quadrupèdes et des fleurs, et au centre un petit groupe d'Orphée attirant les animaux par les accords de

sa lyre. Cette salle était remplie de gros meubles de toutes les sortes, de palanquins brisés et de coffres vides; le trône était tellement couvert de fiente de pigeons, que l'on en distinguait à peine les ornements. Certes, le fondateur de ces bâtiments superbes ne prévoyait guère quel serait le sort de ses descendants. »

C'était cependant dans cette salle que Tavernier vit le fameux trône qu'il estimait cent soixante millions. De son temps, douze colonnes d'or, qui soutenaient le dais de ce trône, étaient entourées de grosses perles; le dais était de perles et de diamants, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries. A cette époque, le jour le plus solennel de l'année était celui où l'on pesait l'empereur dans des balances d'or en présence du peuple, et ce jour-là il recevait pour plus de cinquante millions de présents.

Victor Jacquemont, que nous avons eu déjà occasion de citer, obtint également une audience publique de l'empereur Abkar; opposons son récit, plein de gaieté, à celui plus grave du révérend anglais. « Conduit à l'audience, dit-il, par le résident, avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khé-*

lat, lequel me fut endossé en grande cérémonie, sous l'inspection du premier ministre. L'empereur alors (notez qu'il descend en ligne directe de Timoun ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son visir, une couple d'ornements en pierreries. L'empereur s'informa s'il y avait un roi de France, si l'on y parlait anglais; il n'avait jamais vu de Français. Après une demi-heure il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident; les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec une robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité! (Lettre de Jacquemont à son père, du 10 mars 1830.) »

Dans la matinée du 12 janvier 1825, neuf jours après son départ de Delhi, Héber était à Agra, cité vaste, antique, et tout aussi délabrée que celle qu'il venait de quitter; il y resta cinq jours afin de faire ses provisions, avant d'entreprendre son long voyage à travers les États indépendants, car, à quelques lieues de là, il ne devait plus se trouver dans les possessions de la Compagnie. Il passa d'abord sur les États du rajah de Bhertpour, dont les villages et les champs étaient en meilleur état que ceux des territoires de la Compagnie. « Un soir, dit-il, nous allâmes nous promener dans les champs voisins de notre campement,

presque tous couverts de superbes moissons de froment encore verte. Cependant le terrain n'est que du sable pur ; mais sous le soleil de l'Inde le sable devient fertile par l'irrigation. Les habitants de cette contrée sont tellement pénétrés de cette vérité, que, malgré les pluies tombées récemment, nous les vîmes très-occupés avec leurs bœufs aux roues de leurs puits, faisant monter l'eau dans les rigoles. Les puits, dont quelques-uns sont très-profonds, s'établissent d'une manière assez bizarre ; on commence par bâtir une tour en maçonnerie du diamètre voulu et haute de vingt à trente pieds ; on la laisse ensuite telle quelle une année et plus, jusqu'à ce que le temps en ait rendu la maçonnerie solide et compacte ; puis, en la minant avec précaution, on la fait descendre insensiblement tout entière dans le sol sablonneux, qui se prête volontiers à une opération de ce genre. Lorsqu'elle se trouve de niveau avec la surface, on continue d'en élever le mur et on poursuit la même marche, ôtant toujours le sable de l'intérieur, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'eau. »

Héber traversa ensuite les terres du Radjepoutana, et fut étonné du nombre des châteaux qui couvrent toutes les éminences du pays ; dans une seule journée il en compta jusqu'à sept. Djeypour, capitale de la principauté de ce nom, est située dans une vaste plaine ; elle est grande et défendue

par de hautes murailles crénelées et flanquées de tours. « La ville, ajoute le voyageur, est régulièrement bâtie et remarquable parce qu'un seul souverain, Djaïa-Sing, en a donné le plan. Ce monarque est célèbre dans l'Inde pour son savoir dans l'astronomie; il fit construire des observatoires à Djeypour et dans d'autres villes. La plupart des maisons ont deux étages, quelques-unes en ont trois ou quatre, avec des fenêtres et des balcons ornés et pour la plupart bien sculptés; elles sont en pierres et revêtues d'un beau stuc qui imite le marbre; les nombreux temples ressemblent à ceux de Bénarès. Une belle tour, haute de deux cents pieds, s'élève près du palais, qui, avec ses jardins, couvrait près d'un sixième de la surface de la ville; il offre une façade à sept étages, dont les supérieurs sont moins larges que les autres. Cette façade représente par son architecture la queue d'un paon; les vitrages coloriés de ses fenêtres imitent les yeux du plumage de cet oiseau. Dans l'intérieur, les escaliers sont remplacés par des plans inclinés doucement et dont la pente est très-douce; les appartements sont généralement bas et sombres, mais décorés et peints richement. »

Le 7 février, le voyageur se reposait à Adjemir. « Le pays, dit-il, était aussi aride qu'auparavant, mais plus montueux; des groupes d'arbres épineux et de buissons de cactus en rompaient l'uni-

formité. Une quantité considérable de chameaux paissaient dans la campagne. Les maisons de la ville sont généralement blanchies, et les rochers voisins sont revêtus d'arbres épineux et de broussailles qui cachent leur nudité, et font bien ressortir les petites mosquées et les tombes musulmanes en ruines éparses autour de l'enceinte de cette cité, qui a une grande réputation parmi les musulmans, parce qu'on y trouve le tombeau du cheikh Khodya-Maouddin, dont la mémoire est vénérée dans toute la contrée. »

Trente journées de route, pendant lesquelles Héber ne remarqua rien d'intéressant pour nous, le conduisirent dans le pays habité par les Bheils; en traversant une immense forêt, il aperçut deux ou trois bourgades de ces indigènes. « Quand nous approchâmes de la première de ces bourgades, un homme, s'élançant de la hutte la plus voisine, courut au sommet d'une colline, et de là poussa un cri aigu, que nous entendîmes répéter dans deux ou trois hameaux voisins; c'était sans doute quelque signal convenu. Les huttes près desquelles nous passâmes étaient toutes du genre le plus grossier : les murs consistaient en simples bâtons fichés en terre et assujettis avec de longues herbes; la toiture était de même espèce et chargée de branches, afin que le vent ne l'emportât pas. Il y avait de l'une à l'autre peu de distance, pour que les habitants pussent au besoin se proté-

ger, et près de chacune on voyait un petit enclos couvert pour les bestiaux. Les champs de grains étaient aussi entourés d'une haie sèche, usage peu commun dans l'Inde, mais que nécessite dans ce canton le grand nombre des daims et des antilopes, qui viendraient ravager les moissons. Tous les Bheils que nous vîmes étaient petits, minces, et leur teint n'était pas trop foncé. Ils n'étaient pas nus comme ceux de leurs compatriotes que nous avions déjà rencontrés, mais ils avaient la tête et les épaules couvertes d'une pièce de coton sale et grossière, et portaient autour des reins une espèce de cotillon de même étoffe, formant de nombreux plis. Leurs armes, sauf quelques sabres et quelques boucliers, étaient des arcs et des flèches. Leur chevelure et leur barbe, nullement laineuses, étaient épaisses et rudes; leur malpropreté et leur maigreur faisaient mal à voir. Néanmoins ils causaient gaiement; leur physionomie était ouverte, et l'expression de leurs yeux et de leur bouche prévenait en leur faveur. »

Plus loin, Héber fut témoin d'une pêche exécutée par ces Bheils; voici comment il la décrit : « Leur arc, qui était leur seul instrument, consistait en un bambou, long de quatre pieds six pouces, et avait la forme de celui d'Europe. Les flèches étaient aussi de bambou, avec une tête de fer grossièrement fabriquée et une seule longue barbe; celles destinées à percer le poisson avaient

cette tête arrangée de telle sorte qu'elle se détachait du bois quand le poisson était frappé, mais qu'elle y restait cependant unie par une grande corde, faisant l'office d'un petit harpon. Le bois restait donc à la surface comme un liége, et non-seulement contribuait par sa pesanteur à fatiguer le poisson, mais encore montrait de quel côté il fuyait, et mettait ainsi le pêcheur à même de le saisir. Les Bheils sont très-habiles à cet exercice, et nous eûmes plusieurs preuves de leur adresse. »

Peu de jours après, le voyageur se trouva dans la principauté de Baroda, et à peu de distance de la ville de ce nom, qui en est la capitale; le résident était venu à sa rencontre à la tête d'un corps de troupes de la compagnie; à l'entrée de la ville Héber était attendu par le rajah. « Une multitude de soldats, presque tous arabes, les uns montés sur des chevaux ou des chameaux, et portant un gros paquet de fusées; les autres, à pied, armés de sabres et d'arquebuses, formaient une longue avenue, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes plusieurs éléphants, dont un, équipé avec une splendeur plus qu'ordinaire, était celui du rajah. Par sa pompe et par sa richesse, le spectacle qui s'offrit à nos yeux surpassa beaucoup mon attente, et piqua d'autant plus ma curiosité, qu'il était tout asiatique, sans aucune de ces grotesques imitations du costume ou du cérémonial d'Europe que j'avais vues aux autres cours. Nous descendîmes

de cheval, et nous marchâmes entre les deux lignes. Pendant le trajet, les principaux habitants de la ville vinrent nous saluer; puis successivement nous passâmes devant les fonctionnaires publics, devant les officiers de l'armée, tous rangés suivant l'importance de leurs fonctions et de leurs grades, devant les ambassadeurs des puissances étrangères, devant les ministres, dont le dernier était le ministre en chef, devant le beau-frère du rajah, devant son neveu, qui n'avait que six ans, devant son frère, devant l'héritier présomptif, qui n'était encore qu'un bambin, et enfin nous arrivâmes au rajah en personne; c'était un homme petit et trapu, qui ne paraissait pas avoir trente ans. Quand nous eûmes échangé les compliments d'usage, Sa Hautesse me demanda quel jour je comptais l'honorer de ma visite; je fixai le surlendemain; elle remonta alors sur son éléphant, et nous prîmes des directions différentes à travers la ville, qui est vaste et populeuse.

« Les rues sont larges, mais sales et remplies de pourceaux qui vont et viennent dans tous les sens. Les maisons, en général, sont très-hautes et la plupart construites en bois, avec des toits inclinés en tuiles. Le palais est un vaste mais vieux bâtiment du même genre, élevé de quatre étages, et situé sur la rue principale. Il y a dans l'enceinte quelques pagodes passables, mais nul autre édifice ne mérite la moindre attention.

» Le rajah a environ vingt millions de revenu; c'est sans doute, à l'exception du roi de Lahore, le plus riche et le plus puissant des souverains de l'Inde. Au jour dit, le résident et moi nous allâmes, avec le cortége le plus pompeux que nous pûmes réunir, lui rendre visite, et il nous reçut, selon les règles de l'étiquette orientale, dans une longue et étroite salle à laquelle nous montâmes par un vilain et raide escalier. Cette salle était tendue en étoffe rouge avec des rideaux aux fenêtres, une multitude de mauvaises gravures anglaises accrochées le long des murs, des lustres suspendus au plafond et une fontaine au milieu. A une des extrémités, il y avait sur le plancher un tas de coussins qui formaient le trône de Sa Hautesse, et à gauche du trône une rangée de chaises sur lesquelles nous prîmes place, le résident, ses aides-de-camp et moi. Peu de temps après, le prince nous accorda une audience privée dans son propre cabinet, dans lequel nous trouvâmes un haut sopha et d'autres objets de luxe venus d'Europe, ainsi que deux grandes glaces et deux gravures, la première de Napoléon, la seconde de Wellington; il nous montra une tabatière à musique, dont il paraissait tirer beaucoup d'orgueil. Nous causâmes de choses indifférentes, puis nous redescendîmes tous trois dans la salle publique. Là ne régna aucune contrainte; le rajah, ses courtisans et mon compa-

gnon parlèrent librement de chasses, de chevaux, d'éléphants, de plaisirs, comme aurait pu faire une compagnie de bourgeois européens. Vers huit heures le rajah fit apporter les présents d'usage, et nous permit de nous retirer. »

L'itinéraire que suivit Héber, en sortant de Baroda, le conduisit dans la présidence de Bombay. A Broach il vit une de ces singulières institutions qui ont fait tant de bruit en Europe, c'est-à-dire un hôpital pour les bêtes, les oiseaux et les insectes infirmes ou malades. Or, il faut que l'on sache, dit-il, que c'est bien l'endroit le plus sale et le plus négligé qu'on puisse voir, et que l'établissement, quoiqu'il ait une dotation considérable en terres, ne sert qu'à enrichir ceux qui le dirigent. On y reçoit réellement des animaux de diverses espèces, non pas seulement ceux qui sont regardés par les Hindous comme sacrés, tels que les singes, les paons, les bœufs, mais aussi des chiens, des chevaux, des chats, et il y a même dans de petites boîtes un assortiment de puces et de pous. Il n'est pas vrai néanmoins, ainsi qu'on l'a imprimé, qu'ils nourrissent ces petits pensionnaires aux dépens de certains mendiants payés pour se laisser manger par eux. Les gardiens m'ont affirmé que dans leurs maisons les insectes, de même que tous les autres animaux, ne vivaient que de végétaux, tels que le riz, le blé. Je n'eus pas l'honneur de les voir; par conséquent,

je ne puis dire s'ils étaient en bonne ou en mauvaise santé ; mais, à coup sûr, les vieux chevaux et les vieux chiens, les singes et les paons avaient l'air de mourir de faim, et les seules créatures qui fussent en état passable étaient quelques vaches laitières qu'on soignait à cause de leur produit.

A Baroche, grande ville en décadence, Héber vit un objet d'une haute curiosité, c'est le célèbre arbre des banians, situé dans une île du fleuve qu'il couvre entièrement. Dès le temps de l'arrivée des Portugais, il était fameux, et Milton l'a chanté dans son *Paradis Perdu*. Les Hindous racontent que dix mille cavaliers pouvaient être à l'abri sous son ombre ; depuis quelques années les débordements du fleuve ont emporté une partie assez considérable du sol dans lequel ses branches avaient pris racine par les jets qui en descendent, mais il en reste encore assez pour former un des plus magnifiques bocages du monde.

Avant de se rendre à Bombay, le voyageur s'arrêta à Surate, ville immense, qui a eu ses années de splendeur, lorsque presque toutes les nations de l'Europe y avaient des comptoirs, et qui aujourd'hui n'a pas même de commerce ; il a été tout transporté à Bombay, port qui sert d'entrepôt entre la Chine et l'Angleterre.

Bombay est divisé en deux parties, la ville fortifiée toute moderne, toute européenne, et la ville

indigène où demeurent un grand nombre de Parsis descendant des anciens Guèbres, et comme eux adorant le feu. « J'ai souvent remarqué le long du rivage des individus de cette race qui, la figure tournée vers l'est ou vers l'ouest, les mains jointes, les pieds baignés par la lame, et priant à haute voix avec un air de profonde dévotion, quoique dans une langue, m'assura-t-on, qu'ils ne comprennent pas, adoraient le soleil soit à son lever, soit à son coucher. D'autres, prosternés à terre, se frottaient pieusement le nez ou le front dans le sable. Ils rendent un culte aux quatre éléments, mais donnent au feu la prééminence. Leur principal temple est au centre de la ville indigène où le feu éternel est soigneusement entretenu. Le cimetière des Parsis est sur une éminence voisine de la côte, et un jour, dans une de nos courses, j'ai rencontré un cortége funèbre qui la gravissait. Le corps était enfermé dans une bière que recouvrait un linceul blanc, et que portaient six hommes tous sévèrement voilés, tous vêtus de longues robes blanches. Ils étaient précédés et suivis d'une multitude de personnes dans le même costume, marchant deux à deux, et chaque couple attaché par un mouchoir blanc. Il y a sur la colline un trou large et profond, divisé à l'intérieur en trois compartiments, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et le troisième pour les enfants, et entouré d'un petit mur d'appui. On

dépose les cadavres sur ce mur, et on les y laisse exposés aux vautours qui planent sans cesse dans le voisinage, tandis que les amis se tiennent à certaine distance pour épier quel œil leur sera arraché le premier, inférant de là si leurs âmes seront heureuses ou malheureuses. Lorsque la chair a été de la sorte dévorée, on jette les os dans le puits, au fond duquel conduisent des passages souterrains, afin qu'on puisse les en tirer quand il commence à se remplir. »

Héber profita de sa présence à Bombay pour visiter les îles voisines d'Éléphanta et de Salsette. « Dans la première, dit-il, non loin du lieu de débarquement, est un éléphant en pierre auquel l'île doit son nom. Il est à peu près trois fois de la taille d'un éléphant véritable, grossièrement sculpté et fort endommagé par le temps. Sur son dos il y a un animal qu'on suppose être un tigre. A un mille de distance on trouve la grande caverne qui a rendu l'île si célèbre. Elle est tout entière creusée dans le roc vif, et toutes les parois, tous les piliers qui, d'espace en espace, supportent la voûte, sont revêtus d'élégants bas-reliefs qui représentent les diverses fables mythologiques de la religion des Hindous. Pour moi, je dirai seulement que, quelle que fût mon attente, la réalité la surpassa encore de beaucoup, et que les dimensions de ce temple me parurent plus vastes, ses proportions plus nobles, ses sépultu-

res plus élégantes que je n'avais osé l'imaginer. Les statues même, les colossales statues, qui sont postées à droite et à gauche de chacune des petites chapelles où l'on voit les emblèmes du Boudhisme, sont exécutées avec une hardiesse gracieuse dont il est facile d'apprécier le mérite, malgré la grossièreté de leur matière et surtout malgré leur état de dégradation. »

Le bras de mer qui sépare Salsette de Bombay est si étroit, que ces deux îles ont pu être réunies par une chaussée; Tannah, la ville principale, est habitée par des catholiques romains, les uns Indiens convertis, les autres Portugais; on y voit un grand nombre d'églises, dont plusieurs sont vastes et intéressent le voyageur par l'étonnement qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver en voyant, au milieu de l'Inde païenne, des monuments propres au christianisme.

Ce qui attire surtout l'attention, ce sont les temples-cavernes de Kennery; le plus vaste et le plus remarquable est évidemment un temple boudhiste, temple fort beau et fort majestueux. Voici la description qu'en donne Héber. « On y entre par un grand et superbe portique, qui a du côté de la façade un immense pilier octogone détaché que surmontent trois lions assis dos à dos. Du côté oriental de ce même portique est une colossale statue de Boudha, avec les mains levées dans l'attitude de la bénédiction; la muraille, qui sé-

pare le temple de son vestibule, est couverte au-dessus de la corniche d'une rangée de figures d'hommes et de femmes, sculptées avec art, qui semblent représenter des danseurs. Au centre il y a une large porte, et au-dessus de cette porte trois fenêtres dans une arcade semi-circulaire. La pièce qu'on trouve à l'intérieur peut avoir une longueur de cinquante pieds sur une largeur de vingt, c'est un carré oblong que termine un demi-cercle, et qui est garni de chaque côté, sauf celui de la porte, d'une colonnade de piliers octogones. Au milieu du demi-cercle, et de manière qu'on puisse aisément circuler alentour, est une masse de roc plein qu'on a laissé subsister à cette place, lors de l'excavation de la caverne, et qui est taillée en forme de dôme. Le plafond de la caverne, qui forme le cintre, est bizarrement décoré d'une charpente légère en bois d'arbre à thé de même courbure que le plafond lui-même, et disposée comme si elle le soutenait. Sur un des piliers du portique, on remarque une inscription; mais les caractères en sont aujourd'hui inintelligibles. »

Héber continua sa mission épiscopale en visitant le Dekkan, et s'arrêta dans la ville de Pounah, autrefois capitale du territoire des Marattes, et maintenant chef-lieu d'un arrondissement britannique. Son excursion ne fut ni longue ni bien intéressante, et n'ajouta aucun fait remarquable

à son journal; cependant dans cette province, près de la ville d'Elora, se trouvent douze temples creusés dans la même montagne; voici la description qu'en donne un voyageur anglais.

« Concevez de quelle surprise on est saisi, en apercevant tout à coup, dans une vaste cour ouverte, un temple creusé dans le roc vif, avec toutes ses parties parfaitement belles, complétement détaché de la montagne voisine par un espace dont l'étendue est de deux cent cinquante pieds, et la largeur de cent cinquante. Ce temple, qui s'élève à une hauteur de cent pieds, a cent quarante-cinq pieds de long, et soixante-deux de large; ses portes, ses fenêtres, sont d'un travail exquis, ainsi que les escaliers qui conduisent aux étages supérieurs, contenant cinq grands appartements à surface admirablement polie et régulièrement partagée par des rangées de colonnes. La masse totale de ce bloc immense d'excavations isolées a près de cinq cents pieds de circonférence. Au delà de l'emplacement qu'il couvre règnent trois galeries parallèles à trois de ses côtés, et soutenues par des colonnes; des compartiments creusés dans le roc perpendiculaire qui borne la cour, contiennent quarante-deux figures gigantesques de la mythologie hindoue. Ces trois galeries occupent une place de près de quatre cents pieds de longueur taillée dans la montagne; au-dessus sont percées de belles et grandes salles.

C'est dans la cour, et en face de ces galeries, que s'élève le *Keylas*, tel est le nom du temple dont je viens de parler. Je pense qu'il n'existe pas, dans le monde connu, un reste d'antiquité qui le surpasse pour la grandeur de la conception et la forme de l'exécution. »

Héber revint à Madras, et s'y embarqua pour Calcutta, où il arriva en octobre 1825, après un voyage de seize mois.

Burnes. — Voyage dans le Sindhy. — (1827-1828).

Le pays que l'on désigne sous le nom de Sindhy offre l'exemple d'un mode de gouvernement unique en Asie, celui d'une polyarchie ou souveraineté exercée conjointement par quatre personnes qui règnent sous le nom d'émirs. Les relations des Anglais avec le Sindhy ont été constamment restreintes par la jalousie et le dédain des émirs. Cependant en 1827, Mourad-Ali, l'un d'eux, étant malade, ces princes demandèrent au résident britannique dans le Cotcha, de vouloir bien leur envoyer un médecin. Le docteur Burnes partit immédiatement; il fut admis dans la familiarité des émirs, et nous a donné un récit fort intéressant de son séjour dans une contrée jusqu'alors fermée aux Européens.

« Lorsque je fus arrivé sur les terres du Sindhy, dit le docteur, je trouvai cinquante chameaux qui

m'attendaient par l'ordre exprès des émirs, et comme ils avaient enjoint positivement de ne laisser aucune personne de ma suite aller à pied, les khans, officiers chargés de cet ordre examinèrent sérieusement s'il n'y avait pas moyen de faire monter sur des chameaux les porteurs de mon palanquin. »

A mesure que Burnes s'approchait de Haïderabad, son cortége s'augmentait tellement, qu'à une trentaine de milles de cette capitale, il était composé de plus de mille personnes, la plupart montées sur des chameaux. Enfin il entra dans la ville au milieu d'une foule tumultueuse d'hommes et de femmes, et fut conduit à la forteresse où résident les émirs, qui l'admirent aussitôt en leur présence.

« Le coup d'œil était magnifique, j'avais l'occasion de voir toute la famille régnante réunie sous mes yeux ; certes, je n'ai jamais contemplé un spectacle plus beau, ou plus rapproché de ces idées que, dans l'enfance, notre imagination se fait de la splendeur orientale. La famille formait un groupe de figures élégamment vêtues, disposé en demi-cercle à l'extrémité d'une vaste salle revêtue de tapis de Perse. Au centre, les deux principaux émirs étaient assis sur leur trône consistant en un coussin légèrement élevé, en satin français blanc, superbement brodé en fleurs de soie et d'or, dont les coins étaient retenus par

quatre ornements en or massif et artistement ciselés, qui ressemblaient à des ananas; il y avait par derrière un grand oreiller de velours, couvert d'une riche broderie; tout cela présentait un aspect somptueux; de chaque côté de ces princes étaient assises les personnes de leur famille. Derrière eux se tenaient les gens attachés au service des princes.

« Les émirs et les personnes de leur suite étaient vêtus à peu près de même : ils avaient des tuniques de mousseline blanche proprement préparée et plissée, des ceintures en soie et en or, des pantalons de soie bleu foncé, à la turque, noués à la cheville; leur tête était coiffée d'un bonnet sindhien en brocard d'or ou en velours brodé. Deux châles de cachemire d'une grande beauté, jetés négligemment sur le bras, et à la ceinture un poignard persan richement orné de diamants ou de pierres précieuses, complétait l'habillement et la parure de chacun de ces princes. »

La maladie de l'émir n'était pas sérieuse, et Burnes eut la satisfaction de le guérir, circonstance qui fut très-agréable au docteur, et fit augmenter les attentions qu'on avait pour lui. On le dispensa même d'une clause de l'étiquette qui aurait pu mettre sa santé à une rude épreuve. La défiance des émirs exigeait que les médecins partageassent avec le malade les potions qu'ils lui prescrivaient, et le prince refusa d'abord positi-

vement de prendre aucune médecine, à moins que cette formalité n'eût été préalablement remplie. Burnes avala deux fois le breuvage nauséabond qu'il avait ordonné; ensuite un malheureux officier du prince lui fut substitué, et subit régulièrement le cours des sueurs et des purgations. Cependant la confiance des émirs fut à la fin assez grande pour s'affranchir entièrement de cet usage.

Les émirs sont infatigables à s'acquitter de leurs fonctions; on en jugera par ce que Burnes dit de leurs travaux :

« Les émirs commencent à s'occuper de l'administration à peu près deux heures avant le jour. Chacun alors tient un livre particulier pour entendre les plaintes et préparer les objets relatifs à ses fonctions spéciales. C'est dans cette seule occasion qu'ils portent des turbans. Vers le lever du soleil, ils vont dans leurs appartements pour s'habiller et bientôt après ils entrent dans la salle du conseil où toute la famille s'assemble régulièrement, et où se traitent toutes les affaires de l'État. Les lettres qui sont arrivées la veille sont jetées en tas devant les émirs, et le temps se passe à les lire ou à donner les ordres relatifs à leur contenu, et à causer jusqu'à dix heures; alors ils vont prendre leur repas du matin. A deux heures après midi, ils se montrent de nouveau et restent ensemble jusqu'au coucher du soleil, mo-

ment où chacun se retire dans sa demeure particulière. Mes visites avaient toujours lieu pendant les audiences publiques, et en aucune circonstance je n'ai trouvé l'occasion d'avoir une conversation privée avec un des principaux chefs. Après s'être retirés dans leur logement, les jeunes princes tenaient une cour pour eux, où tout offrait un contraste avec le cérémonial pompeux des émirs plus âgés. Toute étiquette gênante y était mise de côté; nous visitions les écuries, nous assistions à des combats de sangliers, à des défis à l'escrime et à la lutte, à des jeux de balle et à d'autres sortes d'amusements.

« Mais de toutes les choses faites pour fixer l'attention d'un étranger qui visite la cour du Sindhy, nulle n'est plus propre à exciter sa surprise que la brillante collection de joyaux et d'armes qui sont dans la possession des émirs. Une grande partie de ces immenses trésors consiste en rubis, en diamants, en perles et en émeraudes dont leurs poignards, leurs sabres et leurs mousquets sont ornés; ils en portent aussi beaucoup en bagues et en agrafes dans différentes parties de leur habillement. La chute de la monarchie de Caboul a réduit à la détresse la plupart des princes et de la noblesse de cet État, et les a forcés à se défaire de bijoux de grande valeur; plusieurs ont été achetés à bas prix par des émissaires que les émirs avaient envoyés pour profiter

de cette circonstance. Les marchands qui ont des pierres précieuses sont encouragés à venir de toutes les parties de l'Asie au Sindhy par l'assurance qu'ils ont de s'en défaire facilement.

« Les émirs ont des agents en Perse, en Turquie et en Syrie pour l'achat de sabres et de canons de fusils, et ils possèdent une collection de ces objets probablement la plus riche qui existe dans aucun pays du monde. »

Le lieu qui avait été assigné à Burnes et à sa suite prouvait le degré extraordinaire de considération qu'on avait pour lui. Un vaste jardin muré, hors de la ville, fut débarrassé dans un temps très-court de ses arbres et de ses productions, et l'on dressa sur sa surface des tentes ornées somptueusement et pourvues de lits, de coussins, de tapis et de toutes les choses qui étaient regardées comme de luxe dans le pays. A peine Burnes était-il remis de la sensation agréable que cette réception brillante avait produite en lui, que ses méditations furent brusquement suspendues par des domestiques qui entrèrent dans sa tente avec de grands plateaux chargés de provisions.

« L'un de ces plateaux, dit Burnes, fut placé à mes pieds; il s'y trouvait une douzaine de plats d'argent remplis de viandes accommodées de différentes manières, toutes ornées de feuilles d'or, c'était pour mon déjeuner. D'autres contenaient

des viandes cuites au four pour mes domestiques musulmans, le tout accompagné d'une profusion de fruits, de confitures et d'autres mets pour les Hindous de ma suite. La même cérémonie fut répétée le soir. »

Cette considération s'accrut encore lorsque le docteur eut guéri son malade, et les émirs regardèrent ses connaissances médicales comme n'ayant pas de bornes; quelques circonstances contribuèrent à leur donner cette opinion des talents de l'étranger. Une fois, il guérit en deux jours un enfant du premier ministre qui souffrait de la fièvre depuis plusieurs mois. Ce résultat était dû au sulfate de quinine; dès que les émirs eurent découvert l'effet de cette substance, ils prirent la fiole qui contenait ce médicament, et ordonnèrent qu'elle fût scélée et renfermée pour leur usage personnel à l'avenir, et Burnes, étant tombé malade peu de temps après, ne put réussir à en obtenir quelques grains dont il avait besoin.

Les émirs firent tous leurs efforts pour engager Burnes à se fixer dans leur pays; mais il éluda la proposition, et à la première occasion il reprit le chemin du comptoir anglais.

« Le 21 janvier, dit-il, j'allai pour la dernière fois à l'audience des émirs; ces princes m'exprimèrent leur reconnaissance avec plus de chaleur que jamais. Je fus accompagné jusqu'aux bords du fleuve par plusieurs de leurs principaux offi-

ciers; je m'embarquai dans le bateau préparé pour moi. Ce bateau était grand, à fond plat; il était équipé avec le plus grand soin de tout ce qui pouvait contribuer à la commodité et à l'agrément. Sur le pont on avait élevé deux chambres en osier; celle qui m'était destinée était couverte en drap écarlate, et revêtue en dedans de toile de coton très-fine. Une flotte de petits bateaux nous accompagnait et portait les chevaux, les chameaux et tout le gros bagage. »

Alexandre Burnes. — Voyage à Lahore. — (1831).

Le roi d'Angleterre, désireux de resserrer les liens de l'alliance qui venait de se conclure avec le maharadjah Renjed-Sing, le chef des Seïks de Lahore, lui envoya un présent de cinq chevaux de voiture, avec une lettre écrite par le ministre chargé des affaires de l'Inde. Alexandre Burnes, jeune lieutenant de la Compagnie, fut chargé d'escorter ces chevaux, et de représenter son souverain auprès du plus grand potentat de l'Inde. Accompagné seulement d'un autre officier anglais, Burnes partit le 21 janvier 1831, par la voie de la mer, pour aller gagner l'embouchure de l'Indus, qu'il devait remonter; mais comme il fallait traverser les États des émirs, il attendit longtemps l'autorisation nécessaire; enfin, après bien des

difficultés, il obtint cette permission, et le 12 avril il mit à la voile.

« Nous étant embarqués, dit-il, sur les *doundis*, ou navires à fond plat du Sindhy, nous commençâmes notre navigation sur l'Indus avec une satisfaction inouïe; à mesure que nous remontions le fleuve, la population accourait pour nous voir. Un saïd, debout sur la rive, nous ayant regardés avec étonnement, dit à haute voix à un de ses compagnons : Hélas! c'en est fait du Sindhy, maintenant que les Anglais ont vu le fleuve qui est le chemin pour le conquérir. »

Burnes remontait l'Indus dans la saison du *palla*, poisson du genre de la carpe, de la grosseur du maquereau, et dont le goût égale celui du saumon. On ne le trouve que de janvier en avril. « La manière de prendre le palla est fort ingénieuse; chaque pêcheur est pourvu d'une grande jarre en terre, ouverte par le haut et un peu aplatie; il s'y place, et, se couchant horizontalement, s'élance dans l'eau, où il nage, ou se pousse en avant comme une grenouille, en se guidant avec les mains. Parvenu au milieu du fleuve, où le courant est le plus fort, il jette son filet immédiatement au-dessous de lui et suit le fil de l'eau. Ce filet est une poche attachée à une perche; il le ferme quand il rencontre sa proie, puis il perce le poisson, le laisse tomber dans la jarre et continue sa pêche. On voit des centaines

d'hommes, jeunes et vieux, occupés à prendre des pallas. » Les détails sur le séjour du docteur Burnes à Haïderabad, que nous avons donnés ci-dessus, nous dispensent de parler de celui de A. Burnes, qui fut reçu d'une manière cordiale et hospitalière par l'émir, que son frère avait guéri, et qui s'en montra reconnaissant.

Notre voyageur continua sa route et quitta l'Indus à Mittan, endroit où le célèbre fleuve a plus de six mille pieds de large; il traversa le territoire d'Outch, et, à la frontière du pays des Seïks, il trouva l'escorte d'honneur que le roi de Lahore avait envoyée à sa rencontre; l'officier avait ordre exprès de remettre à Burnes, à chaque station, un sac de roupies dont la contenance variait de onze cents à deux mille cinq cents, des pots de confitures, des œufs, du lait, des fruits, des roses, des poulets; dans chaque ville il devait être reçu au bruit du canon.

Le maharadjah (chef de l'escorte) montra un vif désir de voir les chevaux que la légation amenait. « La surprise de ces Seïks fut extrême: c'étaient, disaient-ils, de petits éléphants, et non des chevaux. La crinière et la queue de ces animaux parurent leur plaire par la ressemblance de leurs crins à ceux des yaks ou bœufs du Tibet. Leur étonnement fut extrême quand ils examinèrent les pieds des chevaux; ils m'adressèrent une requête spéciale pour avoir la permision

d'envoyer à Lahore un des fers, parce qu'ils trouvèrent qu'il pesait cent roupies, ou quatre fois autant qu'un fer à cheval du pays. Cette curiosité fut dépêchée par un exprès, et accompagnée de la mesure la plus minutieuse de chacun de ces animaux, pour l'instruction spéciale de Rendjet-Sing. »

La navigation sur l'Indus conduisit Burnes à Mouctan, dont nous avons parlé, avec Elphinstone, et de là à l'embouchure du Ravi, qu'il allait désormais remonter jusqu'à Lahore.

« Nous avions reconnu la bravoure de nos compagnons les Seïks, en les voyant attaquer à pied et avec leurs sabres des sangliers; mais ils donnèrent un exemple bien plus frappant de leur courage en tuant un tigre. L'animal était dans un taillis, tout près de notre bateau; il y fut découvert, et aussitôt notre mehmandar nous invita à assister à la chasse. Tout le monde était à cheval; le monstre ne tarda pas à être blessé; quelques cavaliers furent désarçonnés par la frayeur que prirent leurs montures. Alors les Seïks s'avancèrent à pied, et, l'épée à la main, poussèrent au tigre; celui-ci s'élança avec fureur sur l'un d'eux, et à l'instant où il lui appliquait sa griffe sur l'épaule gauche, cet homme intrépide lui asséna un coup bien dirigé. Le combat était inégal, et le Seïk tomba horriblement déchiré. Aussitôt ses camarades approchèrent, et le tigre succomba

bientôt par les blessures nombreuses qu'ils lui firent. Il était énorme, ayant dix pieds de longueur; sa cuisse égalait en grosseur celle de l'homme le plus robuste. Le sang-froid et la valeur des Seïks surpassent toute croyance; ils reçoivent de grands encouragements de leurs chefs. Quand je plaignais celui qui avait été déchiré par le tigre, ils me répondaient toujours avec une affectation d'indifférence qu'il serait bien récompensé, et qu'on avait ajouté cent roupies à son traitement annuel. La peau, la tête et les griffes du tigre furent sans délai envoyées au maharadjah, qui devait, disait-on, combler le blessé de ses bontés.

« La manière dont les Seïks traitent les blessures faites par un tigre est au moins singulière; ils sont persuadés que si on laisse dormir la personne blessée, elle verra le tigre dans ses rêves, perdra courage et mourra inévitablement. Ils prescrivent au malade les stimulants les plus énergiques, et apostent des gens qui, pendant cinq ou six jours, l'empêchent de fermer l'œil. A l'expiration de ce terme les blessures ont pris une certaine apparence, et il est alors permis au patient de se livrer au sommeil. Dans le cas dont j'ai parlé, je puis répondre du copieux usage qui fut fait des stimulants; c'est nous qui fournîmes l'eau-de-vie. »

Le 18 juin, Burnes fit son entrée publique à

Lahore; il fut loger tout d'abord chez M. Allard, Français, général au service du roi; là se trouvait également M. Court, autre Français. L'on doit penser combien cette réunion eut de charmes pour tous les assistants.

MM. Allard et Court, officiers de l'armée française, quittèrent leur patrie en 1815, et, de compagnie avec M. Ventura, Italien, se rendirent d'abord en Perse, où ils prirent du service dans l'armée; mais ils abandonnèrent bientôt ce pays, et, sous un habile déguisement, parvinrent à la cour de Lahore. Rendjet-Sing, homme de génie, sut apprécier les talents de ses hôtes et deviner les services qu'ils pourraient lui rendre. Il leur confia son armée à discipliner, et ces trois officiers ont organisé à l'européenne près de soixante-dix mille hommes. Les aventures de M. Allard tiennent du roman; on peut en lire le récit assez détaillé dans la correspondance de Jacquemont. M. Allard, comblé de richesses, est venu à Paris en 1830, et y fut accueilli avec l'intérêt le plus vif et le plus général; son costume de Seïk excita la curiosité publique, et son noble caractère lui concilia d'illustres amitiés. Il avait promis à Rendjet-Sing de retourner à Lahore; esclave de sa parole, il dit à sa patrie un nouvel adieu qui devait être éternel. Il emportait dans les Indes une foule de matériaux et de renseignements qui devaient lui permettre de rendre à son pays d'adoption d'im-

menses services, et le souverain hindou le reçut avec les plus grands honneurs et la plus vive affection. Malheureusement il ne jouit pas longtemps de cette position distinguée qu'il devait à ses talents et à son courage; il mourut en 1838, peu de temps après son retour à Lahore. Rendjet-Sing lui-même ne lui survécut pas d'une année.

Le jour fixé pour sa réception, Burnes se rendit au palais en grande pompe; il fut reçu sur le seuil par Rendjet-Sing en personne, qui le conduisit par la main dans la salle, où il le fit asseoir sur des chaises d'argent massif.

« Après les premiers compliments, je pris dans ma main la lettre que lui écrivait le ministre de S. M. B. au nom de son maître, et qui était renfermée dans un sac de drap d'or scellé avec les armes d'Angleterre. En la voyant le maharadjah et toute sa cour se levèrent; il la reçut, en toucha le cachet avec son front, puis la passa à l'interprète, qui en lut à haute voix la traduction persane. Rendjet-Sing interrompit cette lecture pour donner l'ordre qu'on saluât militairement l'arrivée d'une si importante missive, et à l'instant même, soixante canons, tirant chacun vingt-un coups, annoncèrent aux habitants de Lahore la joie de leur souverain. Dès que la lecture fut achevée, il manifesta le désir d'aller voir les cadeaux qu'il avait reçus, et nous l'accompagnâmes. La vue des chevaux le combla de surprise et d'ad-

miration; leur taille et leur couleur lui plurent beaucoup; il dit que c'étaient de petits éléphants, et sa gaieté ne cessa pas, tant que dura notre entrevue.

« La nature a, certes, été peu prodigue de ses dons envers ce personnage, et son corps forme avec son esprit le plus grand contraste. Ainsi, il a un œil de moins et est marqué de petite vérole; sa taille n'excède pas quatre pieds dix pouces; sa poitrine est contractée, son dos est voûté, ses membres sont horriblement desséchés, funestes effets de l'effrayante dose d'alcool qu'il avale chaque soir.

« La salle d'audience, dans laquelle eut lieu notre entrevue, est l'ouvrage des empereurs mogols; elle est toute de marbre, et a une partie du plafond splendidement ornée d'un dais de soie où resplendissaient mille pierreries. Le maharadjah portait un collier; il avait aux bras et aux poignets des bracelets d'émeraudes, dont plusieurs étaient fort grosses. Son sabre était enrichi des pierres les plus précieuses. Les nobles avaient également sorti leurs joyaux pour cette cérémonie, et toute la cour était habillée de jaune, car telle est la couleur favorite de la nation. »

Le lendemain Burnes fut invité à assister à une grande revue de cinq régiments d'infanterie régulière, que Rendjet-Sing le pria d'inspecter; les soldats étaient vêtus de blanc avec des baudriers



Revue des troupes de Rendjet-Sing commandées par le général Allard.

noirs; tous les commandements se font en français; les troupes exécutèrent différentes manœuvres avec une précision remarquable.

Burnes, pendant ses promenades, eut de fréquentes occasions d'examiner la ville de Lahore dont il est loin de tracer un tableau séduisant. L'ancienne ville n'offre plus que des mosquées et des tombeaux en ruines qui se trouvent au milieu des champs cultivés; la cité moderne est entourée d'une forte muraille; ses rues sont étroites, sales et puantes. Il y a cependant quelques monuments remarquables : la mosquée royale est un vaste édifice en gris rouge; les quatre minarets sont encore debout, mais le corps du bâtiment sert de magasin à poudre. L'objet qui mérite le plus d'intérêt est le jardin de chaah Djihan; c'est un reste magnifique de la grandeur mogole ; il a près d'un demi-mille de longueur et offre trois terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Un canal, qui vient d'une distance considérable, traverse ce beau jardin et alimente quatre cent cinquante jets d'eau qui rafraîchissent l'atmosphère.

Burnes resta à Lahore jusqu'au 18 août; dans l'audience de congé qu'il obtint, Rendjet-Sing lui montra tous les joyaux de la couronne dont le plus beau, nommé le *koh i nour* (le mont de la lumière), est un des plus gros diamants du monde; on ne peut rien s'imaginer de plus superbe que

cette pierre ; elle est de la plus belle eau et grosse comme la moitié d'un œuf. Le koh i nour est monté en bracelet, et a de chaque côté un diamant de la grosseur d'un œuf de moineau ; cette pierre vaut, dit-on, plus de trois millions. Il y avait aussi plusieurs rubis ; sur l'un d'eux, on lisait, gravés, les noms de plusieurs rois.

Rendjet-Sing passa au cou de Burnes un collier de perles, lui plaça une bague en diamant à une main et une émeraude à l'autre, enfin lui fit don de quatre autres joyaux d'émeraudes et de perles.

Ensuite il lui ceignit la taille d'un magnifique sabre orné d'un nœud de perles ; on lui amena un cheval richement harnaché, et pour dernier cadeau, l'envoyé reçut un kelaat fait en châle de cachemire. Le maharadjah lui remit la lettre en réponse à celle du ministre anglais ; elle formait un rouleau long de cinq pieds serré dans un sac de soie fermé par des cordons auxquels étaient suspendues de petites perles. Burnes prit alors congé de ce prince, et le soir même il quitta Lahore pour aller à Simla, où le gouverneur général de l'Inde se trouvait alors.

Le lendemain, Burnes arriva à Amrissir, la cité sainte des Seïks, située à trente milles de Lahore. « Le soir, dit le voyageur, les principaux personnages de la ville nous conduisirent au temple national ; c'est un joli édifice couvert en or bruni

et placé au milieu d'un lac. Après en avoir fait le tour, nous entrâmes et nous présentâmes notre offrande au *Grinth Sahib* (livre saint), qui était ouvert devant un prêtre; celui-ci l'éventait avec une queue de vache du Tibet, afin d'en écarter toute espèce d'impureté. Quand nous fûmes assis, un Seïk se leva et s'adressa à l'assemblée; il invoqua le gourou Govind-Sind, et chacun joignit les mains; il dit que les étrangers qui étaient présents étaient venus d'une grande distance pour cimenter l'amitié réciproque, et paraissaient maintenant dans le temple avec une offrande de 250 roupies. Cette somme fut alors placée sur le livre, et des acclamations universelles terminèrent ce discours; ensuite nous fûmes revêtus de châles de cachemire, et avant de sortir je priai l'orateur d'exprimer notre vœu pour la continuation de l'amitié avec la nation des Seïks.

« Amrissir est une ville plus grande que Lahore; c'est le principal entrepôt entre l'Inde et le Caboul. Devant la porte, on voit de grands blocs de sel gemme de couleur rouge, qui sont placés là pour que les vaches sacrées de la ville, qui aiment beaucoup cette substance minérale, puissent venir les lécher. »

Le Petledje est la frontière qui sépare le Pendjab * des possessions anglaises; Burnes se sépara

* Le Pendjab (pays des cinq sources) est le nom du royaume de Rendjet-Sing.

alors de l'escorte qui l'accompagnait depuis Moultan et partit pour Lodiana, résidence de l'agent de la Compagnie.

C'est dans cette ville que demeurent deux personnages qui ont exercé une grande influence dans l'Orient, et qui sont pensionnaires du gouvernement. C'est l'ex-roi du Caboul et son frère, qui conservent dans cet exil toute l'étiquette de la royauté. L'ex-roi est complétement aveugle, « et il est impossible de le contempler sans éprouver la plus sincère compassion; quand on est en sa présence, il est difficile de croire que l'on a devant soi le monarque dont le nom, à la fin du siècle dernier, ébranla l'Asie centrale, et répandit la terreur et la crainte dans toute l'Inde anglaise. »

ALEXANDRE BURNES. — 2e VOYAGE.

Lahore. — Caboul. — Boukhara. — (1831 - 1833).

Burnes continua son voyage vers Simba à cent milles de Lodiana et y arriva sans accident. Lord Bentink le complimenta sur le succès de sa mission, et se disposa à lui en donner une nouvelle.

« L'heureux succès de mon voyage de l'embouchure de l'Indus à Lahore, et la vue de peuples jusqu'alors imparfaitement connus, réveillèrent avec une force plus vive le désir que j'avais toujours éprouvé de parcourir des régions nouvelles

et de visiter les contrées traversées dans l'antiquité par le conquérant macédonien. J'étais le premier Européen qui, dans les temps modernes, eût remonté l'Indus; je ne rêvai plus qu'à un voyage au delà de ce fleuve, dans des pays qui furent le théâtre d'événements extraordinaires, dont la lecture avait fait le charme de mes jeunes années. » Ainsi s'exprime Burnes dans la préface de sa relation, et ce peu de mots suffisent pour nous faire connaître le but de ce nouveau voyage. Ce projet communiqué à lord Bentink fut complétement approuvé par lui; il connaissait tout ce que pouvait Burnes, et pressentait de quelle utilité seraient les renseignements qu'il se procurerait; Burnes reçut de lui tous les passeports désirables, mais il n'eut aucune mission publique; il pensa qu'il lui serait plus avantageux de paraître comme simple particulier.

Burnes et son compagnon entrèrent à Lahore le 17 janvier. Rendjet-Singles reçut avec affabilité, les fit assister à des revues et retarda leur départ pour les faire jouir du spectacle d'une grande chasse dont les détails sont curieux. « A mesure que nous approchions de l'endroit désigné, dit Burnes, le coup d'œil devenait de plus en plus magnifique. Un large pavillon de drap rouge ceint par de hautes tentures de la même étoffe, indiquait la tente de Rendjet, tandis que ses troupes et les chefs étaient cantonnés alentour en

groupes pittoresques ; les tentes qu'on avait destinées à notre usage étaient fort élégantes. Elles étaient de drap écarlate et jaune, et des tapis de cachemires ou des pièces de satin français recouvraient le sol à l'intérieur. Dans chaque tente il y avait un lit de camp avec des rideaux de soie jaune et des couvertures du même genre. Le lendemain nous fîmes route avec le maharadjah; le cortége était celui d'un roi soldat. Ses chevaux étaient menés devant lui, mais il voyageait sur des éléphants; deux de ces animaux portaient des siéges d'or, dans l'un desquels le prince était assis; sept ou huit autres suivaient, avec ses courtisans, un petit corps de cavalerie et une pièce de campagne, pour nous défendre au besoin. Arrivés au lieu où nous devions passer la nuit, on nous conduisit à nos tentes, qui n'étaient pas les mêmes que celles que nous avions occupées la veille. Celles-là, entièrement construites en châles de cachemire, avaient quatorze pieds carrés; deux étaient réunies par deux cloisons formées au moyen de tentures en même tissu, et cette espèce de couloir était ombragé par une vaste pièce d'étoffe soutenue sur quatre gros piliers ornés d'argent. Les châles d'une de ces tentes étaient rouges, ceux de l'autre, blancs; il y avait dans chacune un lit avec des rideaux également de cachemire, et nous pûmes nous croire plutôt dans le palais d'une fée que dans un camp au milieu des broussailles du Pendjab.

« Le lendemain, vers midi, la chasse commença; Rendjet montait un magnifique cheval bai-brun, couvert d'une élégante housse richement brodée, dont la bordure représentait presque toutes les bêtes et tous les oiseaux sur lesquels le chasseur exerce son adresse. Il était lui-même vêtu d'une tunique de cachemire vert, bordée de fourrure; son poignard resplendissait de pierreries, et un léger bouclier de métal pendait à son bras gauche; il était suivi de plusieurs éléphants et précédé d'une meute; une compagnie de fantassins et deux ou trois cents cavaliers se mirent à faire le rabat, et nous arrivâmes derrière les piqueurs, qui, armés de grandes hallebardes, dépistèrent bientôt le gibier; mais le malheur voulut que nous ne rencontrassions ce jour-là que des sangliers au lieu de tigres. Dans le cours d'une demi-heure, huit animaux étaient morts, et il y en eut autant qui furent pris dans des piéges. La plupart des premiers furent tués à coups de sabre, quelques-uns avaient d'abord été blessés par la pièce de campagne qui tira à mitraille. Les sangliers vivants furent ensuite amenés; on les attacha par une jambe à un pieu, et on excita les chiens à les combattre. Après quelque temps de ce jeu cruel et sans attraits, Rendjet donna l'ordre de les mettre tous en liberté, afin, disait-il, qu'ils vantassent son humanité. »

Le retour des chasseurs dans la capitale eut

lieu avec la pompe que nous avons décrite, et Burnes dut prendre part à des plaisirs d'un autre genre. Le 6 février, la fête du printemps fut célébrée avec une grande splendeur.

« En ce jour solennel, l'armée qui avait infanterie, cavalerie, artillerie, et qui était entièrement composée de troupes régulières uniformément costumées de jaune, en signe d'allégresse, se forma sur une ligne d'au moins deux milles de longueur. Le souverain la parcourut d'un bout à l'autre aux acclamations de ses soldats. A l'extrémité s'élevaient les tentes royales avec des bordures de soie jaune. Au milieu de ces tentes était un dais évalué à un sac de roupies (250,000 francs), couvert de perles et bordé de pierres précieuses; on ne saurait imaginer rien de plus riche; Rendjet prit place dessous, et on lui présenta des fleurs jaunes en immense quantité. Ensuite vinrent les nobles et les officiers de l'armée, tous vêtus de jaune, présenter leurs hommages en espèces sonnantes; lorsque cette cérémonie fut terminée, les danseuses vinrent exécuter leurs exercices; le prince leur permit de puiser à pleines mains dans le tas d'argent qu'il avait devant lui, et le signal du départ fut donné. »

Le lendemain les deux Anglais furent invités à une fête dans le palais de Rendjet. « Cet édifice, dit Burnes, était superbement illuminé avec des flambeaux de cire; des bouteilles d'eau de diffé-

rentes couleurs étaient placées entre les lumières et en augmentaient l'éclat. Nous fûmes d'abord introduits dans la grande salle où les empereurs mogols recevaient leurs sujets; elle a soixante-dix pieds de long, et ouvre sur la façade par une colonnade. De la grande salle, nous passâmes dans la chambre à coucher du maharadjah, où nous devions passer la soirée. M. Gérard et moi, nous prîmes place l'un à gauche, l'autre à droite de Sa Hautesse sur des siéges d'argent. Il y avait dans cet appartement un lit qui mérite description : le corps, les poteaux et les pieds étaient entièrement couverts d'or, et le ciel consistait en une feuille massive du même métal. Ce lit reposait sur une estrade élevée à dix pouces du sol qui était aussi d'or; les rideaux étaient en châles de cachemire; il y avait une chaise ronde en or, et dans un des appartements supérieurs du palais, nous vîmes le reste de ce magnifique ameublement. Les bougies qui nous éclairaient étaient portées par des candélabres d'or, enfin la pièce elle-même resplendissait de dorure, et le côté qui donnait sur la cour était fermé par un rideau de soie jaune. Ce fut au milieu de toutes ces richesses que notre royal hôte nous reçut. Bientôt il fit circuler une bouteille de sa propre main, remplit nos verres et par son exemple nous encouragea à boire; son breuvage était un esprit fait avec du vin du Caboul, beaucoup plus fort

que l'eau-de-vie ordinaire, et qui brûlait la gorge. On servit ensuite le souper, qui consistait en différentes sortes de ragoûts délicieusement accommodés; mais, par un bizarre contraste avec la magnificence qui nous environnait, ils furent servis dans de simples feuilles d'arbres cousues en forme de coupes. Elles renfermaient du porc, des lièvres, des perdrix et toute sorte de gibier, dont Rendjet nous servit successivement, et dont il mangea lui-même avec appétit ; il était minuit quand nous nous retirâmes. »

Ces plaisirs n'empêchaient pas Burnes de s'occuper des soins de son voyage ; MM. Allard et Court, dont il ne peut trop louer la bienveillance et la cordialité, lui fournissaient des renseignements précieux sur les contrées qu'il allait parcourir à son tour. Rendjet lui donna des ordres pour tous ses officiers et des lettres de recommandation pour les principaux personnages des États qu'il devait traverser ; enfin, comme dernière marque d'amitié, il lui promit de lui écrire, et Burnes ajoute que plusieurs fois il remplit cette promesse.

Mais, pour continuer leur route, Burnes et Gérard se virent forcés de quitter leurs vêtements européens et d'adopter des pieds à la tête le costume asiatique. « A nos habits étroits nous substituâmes la robe flottante des Afghans, et nous passâmes notre sabre dans une large ceinture qui

nous serrait la taille. Après nous être rasé la tête, nous nous coiffâmes de lourds turbans, et en place de nos bottes nous chaussâmes des babouches. Nous dîmes adieu aux tentes, aux lits, aux nattes, adieu aux tables et aux chaises. Une natte ou même la terre nue, nous ne l'ignorions pas, devait être désormais notre chambre à coucher, et un bout de tapis ou une natte grossière notre lit. Nous achetâmes chacun une couverture pour en faire une selle pendant le jour et nous couvrir pendant la nuit. Sans doute il nous parut d'abord singulier de croiser les jambes pour nous asseoir, et d'écrire notre journal sur nos genoux; peu à peu, cependant, nous nous habituâmes à ces nouveaux usages, et nous n'en fîmes pas non plus moins d'honneur aux repas, parce que nous mangions avec nos doigts, dans des plats de cuivre, sans couteaux ni fourchettes. »

L'attention de nos voyageurs fut d'abord excitée par les mines de sel de la Chaîne-Salée, qu'ils rencontrèrent à cent milles N.-O. de Lahore, et qu'ils visitèrent. » On nous introduisit dans une galerie creusée à deux cents pieds environ de la base de la montagne; à l'extrémité nous entrâmes dans une caverne de dimensions irrégulières, haute d'environ cent pieds et entièrement creusée dans le sol. Nous trouvâmes plus de cent ouvriers, hommes, femmes et enfants, qui travaillaient avec ardeur, et les petites lampes qui les éclai-

raient, suspendues aux parois brillantes de la caverne, se répétant à l'infini, rendaient fort pittoresque le spectacle qui s'offrit à nos yeux; nous donnâmes à chacun une roupie, et il sera facile de concevoir quel plaisir nous leur causâmes, quand on saura que, pour la gagner, il leur faut extraire deux mille livres de ce sel, et que ce travail ne peut être exécuté qu'en deux jours par toute une famille. Ce sel est toujours coloré d'une teinte rouge, qui varie de la nuance la plus légère à la plus foncée; mais quand on le broie, il devient blanc. Il est dur, friable, de sorte qu'il se met en pièces dès qu'on le frappe avec le marteau ou la pioche. Ce sont les hommes qui brisent le roc, et les femmes et les enfants en transportent les fragments hors de la mine. Rendjet-Sing s'est réservé le monopole de cette exploitation, qui lui rapporte près de quatre millions. »

Près du village de Manikyala s'élève une singulière pile de maçonnerie : c'est une construction presque massive en pierres de taille, d'un diamètre d'environ vingt pieds dans sa partie la plus large, et d'une hauteur d'environ soixante-cinq. Cette construction n'avait primitivement aucune ouverture, mais depuis quelques années le général Ventura l'a fait ouvrir; une brèche qu'il y fit le conduisit à découvrir un creux intérieur qui régnait depuis le faîte de l'édifice jusqu'à son niveau vers le sol. Cette espèce de puits était trop

étroit pour qu'on pût y descendre; le général, toutefois, parvint à l'élargir, et alors il y descendit. Mais au fond il rencontra des quartiers de roc solidement unis les uns aux autres. Ce nouvel obstacle ne le découragea pas; il enleva les pierres à force de peine et de travail, jusqu'à ce qu'il atteignît les fondations, et, pour récompense, il trouva, dans une petite cellule faite d'un seul bloc, trois boîtes cylindriques, dont une d'or était renfermée dans une d'étain, contenue elle-même dans une de cuivre. Celle d'or était remplie d'une substance noire et sale, à moitié liquide, et mêlée de petits morceaux de verre ou d'ambre. Dans cette substance il y avait deux pièces de monnaie ou deux médailles; l'une, plus petite que l'autre, était d'or, de la grandeur d'une pièce de dix sous, et représentait une figure humaine avec un instrument à quatre pointes; l'autre avait, d'un côté, deux lignes de caractères informes, et de l'autre rien du tout. Pendant qu'on perçait la pile, on trouva encore des pièces semblables. Envoyées à Paris, elles n'ont pu encore être déchiffrées, et les savants n'ont pu que faire des conjectures sur l'origine de ce monument et d'autres de même espèce qu'on rencontre dans le voisinage. Il paraît que ces piles sont les tombeaux d'une race de rois régnant vers le second siècle de l'ère chrétienne.

Cinq semaines après son départ de Lahore, Burnes franchissait l'Indus, et, trois milles au-

delà, il sortit des possessions de Rendjet-Sing; ce fut là qu'il quitta son escorte de Seïks; elle répéta trois fois son salut d'adieu, et le remit entre les mains des Afghans, qui l'accueillirent, lui et les siens, par le cri : La paix soit avec vous! Ces Afghans étaient une horde de voleurs; cependant le voyageur n'eut qu'à se louer de leur chef, qui, en le confiant à ses gens, lui dit de se regarder comme étant aussi en sûreté que les œufs sous la poule. Le sultan de Peichaver, instruit de l'arrivée des étrangers, envoya au-devant d'eux un détachement de six cavaliers; à l'entrée de la ville, son fils parut accompagné d'un éléphant et d'une troupe nombreuse. « C'était un beau garçon, âgé d'une douzaine d'années, vêtu d'une tunique bleue et coiffé d'un châle de cachemire en guise de turban. Ayant mis respectivement pied à terre, nous nous embrassâmes; il nous conduisit immédiatement au sultan Mohammed-Khan, son père, qui nous accueillit de la manière la plus flatteuse. Il vint nous recevoir à la porte de sa demeure, et nous mena dans un appartement revêtu de miroirs et barbouillé de peintures détestables. « Ma maison, mon pays, mes biens, nous dit-il, tout est à votre service; je suis l'allié du gouvernement britannique, c'est un véritable traité d'amitié. »

« Tous les membres de la famille du sultan étaient des hommes de bonne société et instruits.

A mesure que nous connûmes davantage Peichaver, le cercle de nos relations s'étendit; des visiteurs entraient chez nous à chaque instant, surtout si nous étions seuls. Les Afghans n'aiment point la solitude; ils nous adressaient toujours des excuses si, au moment où ils venaient, ils ne voyaient personne avec l'un de nous, quoique parfois il nous eût été agréable de rester solitaires.

« Le 21 mars, jour de la nouvelle année, Mohammed-Khan et ses frères me prirent avec eux pour parcourir à cheval les environs de Peichaver. La plupart des habitants étaient réunis dans des jardins où ils se promenaient, tenant à la main des bouquets et des branches de pêcher en fleur. Nous étions assis sur le toit en terrasse d'un de ces lieux de plaisance; les arbres étaient en fleur; rien ne pouvait égaler la beauté du tableau qui nous entourait.

« Arriva la saison des cailles, et alors tous les habitants ne songèrent qu'à prendre vivants ces oiseaux, pour les faire ensuite battre les uns contre les autres. Chaque matin le chef réunissait dans sa cour un certain nombre de personnes, et souvent il nous invitait nous-mêmes à un spectacle de ce genre. Les hommes ne nous amusaient pas moins que les cailles, car si les oiseaux étaient les héros de la fête, il y avait plaisir à voir le chef, les serviteurs, les sujets, tous sur le pied d'une égalité parfaite. On apportait les combattants ren-

fermés dans des sacs, puis on les excitait à se disputer du grain, qu'on jetait entre eux. Dès qu'une des cailles ouvrait les ailes pour s'envoler, elle perdait tout son mérite, et on la tuait sur-le-champ. Rien n'égale la passion des Afghans pour cette sorte de divertissement, et dans les rues nous trouvions presque tous les enfants munis d'une caille, et dès qu'un combat s'engageait, les passants s'attroupaient pour en être témoins. »

Une autre fois, Burnes eut occasion d'observer un nouveau trait des mœurs indigènes : c'était un dîner champêtre à la suite d'une partie de chasse. « La société, dit-il, s'assit sous une tente dressée à la hâte, et les domestiques apportèrent huit ou dix agneaux qu'on avait tués exprès. Le chef prit un couteau, dépeça une des victimes, en embrocha les tranches sur une baïonnette, qu'il ôta du fusil d'un de ses gens, et la lui donna pour qu'ils les fît rôtir. Il me dit que la viande ainsi préparée avait meilleur goût que lorsqu'elle passait par les mains d'un cuisinier en titre, et le fait est que le rôti était fort bon. »

La longue halte que les voyageurs firent à Peichaver avait pour but de laisser fondre les neiges du Caboul devant les rayons du soleil, qui devenaient de jour en jour plus ardents. Le sultan leur donna d'excellents conseils sur leur manière de vivre au milieu des peuples qu'ils allaient visiter; ainsi il leur recommanda de prendre des vê-

tements indiquant la pauvreté, de cacher leur origine européenne, et surtout de manger partout des oignons, vu que c'est une croyance populaire en Asie que plus un étranger fait usage de ce légume, plus il s'acclimate vite. Le sultan remit, en outre, à ses hôtes des lettres de recommandation, et poussa la courtoisie au point de leur donner six feuilles de papier portant seulement sa signature, qu'ils devaient remplir au besoin, et adresser aux personnes qui pourraient leur être utiles.

Des cinq routes qui mènent de Peichaver à Caboul, les Anglais préférèrent celle qui longe la rivière; on la traversa sur un radeau soutenu par des peaux gonflées. Cette rivière, quoique large seulement de sept cent cinquante pieds, est si rapide, que l'on fut emporté à plus d'un mille avant de pouvoir gagner le bord opposé. Les chevaux de selle et de bagage passèrent à la nage.

« Le 23 avril, dit Burnes, nous convînmes de tout ce qui concernait notre marche, en traitant avec les Momands, tribu de brigands qui nous firent payer cher leur sauve-garde. Ayant commencé à grimper sur des rochers rocailleux, nous eûmes bientôt une preuve de la puissance des Momands : des voyageurs isolés marchaient accompagnés d'enfants; cette escorte suffisait pour les protéger. Il fallut traverser de nouveau le Caboul de la même manière que la première fois. Il n'y avait de l'autre côté ni village, ni vestige d'ha-

bitants ; force fut donc de dormir à la belle étoile, par une nuit froide et après une journée fatigante. Cependant le bruit du torrent nous eut bientôt endormis ; et vers minuit on n'entendait plus que la voix des montagnards qui, perchés sur un rocher saillant au-dessus de notre camp, veillèrent jusqu'au jour. Ils avaient l'air de vrais bandits ; c'était une chose divertissante d'observer le respect étudié que tous nous montraient. Leur chef, vaurien déguenillé, qui n'avait pas même de turban, était à cheval ; on chanta ses louanges, on lui donna des présents ; mais nous ne fûmes pas plutôt hors de ce canton, que chacun accabla d'injures ceux que l'on venait de caresser. »

Les voyageurs s'éloignèrent des rives du Caboul, et atteignirent une petite rivière qui forme la ligne de séparation entre la contrée froide et la chaude ; le froment, que l'on était sur le point de couper dans les lieux d'où ils sortaient, n'avait là que trois pouces de haut ; les montagnes éloignées seulement de dix milles étaient couvertes de forêts de pins qui commençaient à mille pieds au-dessous de la limite inférieure des neiges qui ne fondent jamais sur les parties supérieures, ce qui, sous cette latitude, suppose une hauteur de quinze cents pieds.

« En cheminant, dit Burnes, il était facile de reconnaître, sur cette route, l'ancienne chaussée et les maisons de poste bâties, à cinq ou six milles

les unes des autres, par les empereurs mogols, afin d'entretenir la communication entre Delhi et Caboul.

« Nous rencontrâmes des milliers de moutons gardés par des Ghildis ; la neige ne couvrant plus les plaines ni les montagnes inférieures, ces nomades y conduisaient leurs troupeaux. Les hommes suivaient les moutons qui paissaient sur le bord des sentiers; les petits garçons et les petites filles, menant les agneaux, formaient l'arrière-garde à un ou deux milles de distance ; une chèvre ou une brebis vieille les encourageait à avancer, et les enfants la secondaient par des coups légers ou par des cris. Quelques marmots étaient si jeunes, qu'ils pouvaient à peine marcher. Nous passâmes devant plusieurs camps ; près de la berge du chemin, on était en train de les lever. Les tentes étaient basses, en feutre, et de couleur noire ou plutôt brune ; les femmes faisaient toute la besogne, chargeaient les chameaux et les poussaient en avant. Tous ces Afghans étaient bien vêtus et chaussés de sandales à larges clous. »

Le 30 avril, les voyageurs arrivèrent à Caboul ; ils obtinrent promptement une audience du souverain. Ce prince déploya dans la conversation un degré d'intelligence et d'instruction qui causa une grande surprise aux deux Européens ; sa curiosité ne s'étendait qu'aux objets réellement intéres-

sants ; ses questions roulaient toutes sur des choses d'une haute importanee, et ses réflexions décelaient un jugement sain et une sagacité remarquable.

« Chacun, dit Burnes, répète que Caboul est une cité très-ancienne, et on lui attribue six mille ans d'existence. Elle est très-peuplée; on estime la population à 80,000 âmes. Le vacarme y est si grand, l'après-midi, que dans la rue on ne peut se faire entendre d'une autre personne. Le grand bazar est magnifique et bien pourvu de marchandises de toutes sortes. Les rues ne sont pas étroites, on les tient constamment en très-bon état; pendant la saison sèche, de petites rigoles, remplies d'eau propre, les coupent, ce qui est très-commode pour les habitants. Les maisons, construites en briques séchées au soleil, ont rarement un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Cette ville est à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer; elle a des jardins délicieux où on cultive les arbres fruitiers d'Europe.

Le 18 mai, Burnes et son compagnon sortirent de Caboul; ils traversèrent d'abord une vallée fertile, puis commencèrent à grimper le col d'Ounna qui la termine. Là, ils rencontrèrent la neige; il en tomba même pendant leur ascension, et ce fut pour les voyageurs un véritable plaisir : ils n'en avaient pas vu depuis douze ans qu'ils étaient dans l'Inde. Une seconde vallée s'étendait au

pied de cette montagne, et, à l'extrémité septentrionale, où un château a été construit sur le sommet d'un précipice, les voyageurs purent contempler les idoles gigantesques de Bamian. Ce sont deux figures taillées en relief dans la paroi de la montagne ; l'une, haute de cent vingt pieds, est celle d'un homme; l'autre, qui est moindre de moitié est celle d'une femme. Ces deux idoles ont été horriblement mutilées, et elles ne se recommandent nullement par l'élégance de la sculpture. La face du rocher offre une multitude d'excavations carrées ; une route mène à des cavernes inférieures au sommet des deux idoles. Les caravanes du Caboul font ordinairement halte dans celle d'en bas, et les supérieures servent de greniers à la population de Bamian. Il n'y a point de restes d'antiquités asiatiques qui aient plus exercé la sagacité des savants que ces deux idoles, et cependant ils n'ont produit aucune supposition raisonnable sur ce qu'elles peuvent signifier.

Au N. de Bamian, Burnes et Gérard franchirent encore trois cols qui font partie de l'Hindoustan, mais qui sont moins élevés que les précédents; on n'y voyait plus de neige, et le 30 mai ils débouchèrent dans les plaines de la Tartarie ; une heure après ils atteignirent la ville de Kouloum où ils furent logés dans un beau caravansérail.

Pour suivre le plan que nous nous sommes

proposé, nous devrions cesser d'analyser la narration de Burnes et renvoyer à un autre volume la suite de son voyage ; mais comme les Anglais sont, avec Meyendorf, les seuls Européens qui aient visité la Boukharie, et que la relation de ce dernier n'a été publiée qu'en russe, nous allons pénétrer avec eux dans cette contrée aussi intéressante que peu connue.

Les voyageurs comptaient partir le lendemain pour Balkh, mais ils furent mandés auprès du khan de Khoundouz, afin de lui expliquer le but de leur présence sur son territoire. Burnes se mit seul en route pour cette excursion qui ne promettait rien d'agréable ; après 48 milles, à travers un désert qui ne présenta ni un seul arbre, ni une seule goutte d'eau, la petite caravane dont les Anglais faisaient partie, arriva dans un canton mieux cultivé, et peu après dans la ville de Khoundouz. Pour obtenir la permission qu'il venait chercher, Burnes fut obligé de se donner pour un Arménien retournant dans sa patrie après avoir exercé l'état d'horloger à Caboul, et que sa misère avait forcé de se mettre à la suite d'un marchand russe bien connu dans la ville. Ses nombreux amis vinrent le visiter, et comme les Ouzbeks ne font rien sans prendre du thé, Burnes eut plus d'une occasion de remarquer la manière singulière dont ils préparent cette boisson. Ils boivent leur thé avec du sel au lieu de sucre,

et quelquefois y mêlent de la graisse. Après que chaque personne en a pris une ou deux grandes tasses, l'usage est d'en faire circuler une plus petite dont chacun boit une gorgée. On partage alors les feuilles de la théière entre les membres de la compagnie qui les mâchent comme du tabac.

Burnes, admis en présence du khan, débita son histoire, et fut habilement secondé par le chef de la douane qu'il avait su mettre dans ses intérêts; aussi obtint-il facilement la permission de franchir la frontière, ainsi que son compagnon qu'il se hâta d'aller retrouver; et tous les deux partirent au plus vite, de crainte que le khan ne vînt à découvrir la vérité.

Le 10 juin, ils parvinrent à l'ancienne ville de Balkh, qui fait partie du royaume de Boukhara, et restèrent trois jours à examiner les ruines de cette cité célèbre en Asie, ruines qui couvrent plus de vingt milles, et qui n'offrent aucune trace de magnificence; elles consistent seulement en débris de mosquées et de tombeaux. Balkh offre de l'intérêt à un voyageur, parce qu'il renferme les restes de l'infortuné Moorcroft, qui y mourut en pénétrant dans ce pays, après avoir visité la Chine et le Tibet, et dont nous n'avons pas parlé, parce que la relation de ses voyages n'a pas été publiée.

Jusqu'alors Burnes s'était toujours servi de cheval, mais en quittant Balkh il monta sur un cha-

meau. « On place, dit-il, deux paniers en travers sur le dos de chaque animal, et deux voyageurs s'y placent de manière que la pesanteur de l'un fasse équilibre à celle de l'autre. Les premiers jours, ce genre de transport nous parut très-incommode, car les paniers n'avaient que quatre pieds de long sur deux et demi de large, et pour loger dans un tel espace un corps de cinq pieds neuf pouces et gros en proportion, il me fallut du génie et de la souplesse; force me fut de me serrer comme un ballot de marchandises. Mais l'habitude nous fit bientôt oublier le cahottement des chameaux et le manque de place; nous finîmes même par être enchantés de l'invention, car nous pûmes lire et écrire sans qu'on nous vît. Notre nourriture ne consista plus qu'en pain sec et en thé. Les Européens, qui sont accoutumés à se nourrir de viande, trouvent la plupart du temps fort dur un régime tel que le nôtre. Je dirai néanmoins, par mon expérience, que le pain seul nous sembla toujours assez nourrissant, et que le thé dont nous buvions à toute heure nous rendait sans cesse des forces. »

Chemin faisant, Burnes ne put s'empêcher d'admirer avec quelle minutieuse exactitude Quinte-Curce a décrit cette portion de l'Asie (livre 7, chap. IV). Ce fut donc avec un vif sentiment de plaisir augmenté par les souvenirs de l'antiquité, que nos voyageurs arrivèrent sur les bords de

l'Oxus ; la manière dont ils franchirent ce fleuve célèbre est bizarre : « Nous fûmes tirés par une paire de chevaux qu'on attela chacun d'un côté de la barque, par le moyen d'une corde nouée aux crins de la queue. On leur met une bride comme si on devait les monter ; on éloigne la barque du rivage, et ce sont eux seuls qui la mènent, malgré le plus rapide courant. Un homme à bord tient les rênes de la bride de chaque animal ; il la lui laisse lâche et l'excite à nager, tandis que celui-ci, ainsi guidé, avance sans peine. On ne donne pas un seul coup de rame pour aider les chevaux : l'unique secours que leur prêtent les passagers, est de remuer un gros bâton qui s'appuie sur la poupe, afin que la barque ne tourne pas, et que les deux chevaux n'aient qu'à tirer. Par cet ingénieux moyen, nous franchîmes en quinze minutes l'Oxus, qui était environ large d'un demi-mille. »

Le 27 juin 1832, la caravane entra dans Boukhara, et notre premier soin, dit Burnes, fut de changer de costume et de nous conformer aux usages prescrits par les lois de la contrée. Nous remplaçâmes nos turbans par de vilains bonnets en peau de mouton qui avaient la fourrure intérieure, et les morceaux d'étoffes qui formaient nos ceintures, par un méchant bout de corde ; nous quittâmes également la tunique et les bas, puisque ce sont dans la sainte cité de Boukhara les marques distinctives entre un infidèle et un vrai croyant.

Mandé devant le grand-visir, Burnes fut obligé de s'asseoir sur le pavé en dehors de l'appartement; mais, à part cette rigueur de l'étiquette, il fut bien accueilli par le premier ministre, qui ne mit qu'une condition à son séjour, savoir : qu'il lui défendait positivement d'écrire. L'Anglais gagna son amitié en lui faisant cadeau d'une boussole dont il lui enseigna l'usage. Il obtint la permission de visiter librement la ville.

« Le soir, dit-il, j'avais l'habitude d'aller me promener au Régistan (c'est le nom d'une des plus vastes places de Boukhara, et dont le palais du roi forme un côté). A droite et à gauche sont de massifs bâtiments qui servent de colléges, et en face se trouve une belle fontaine ombragée par de grands arbres, sous lesquels se rassemblent les oisifs de toutes les nations de l'Asie; cependant la masse des habitants se compose des mahométans du Turkistan. Un énorme turban blanc et une pelisse de couleur sombre qui en recouvre trois ou quatre autres du même genre, tel est leur costume ordinaire. Les Ouzbeks se complaisent à paraître devant leur roi dans des habits de soie bigarrés qui offrent les teintes les plus brillantes; certaines personnes de haut rang sont habillées de brocard, et l'on peut distinguer parmi les chefs ceux qui jouissent d'une faveur particulière auprès du prince, puisque ceux-ci entrent à cheval dans le palais, et que les autres

descendent de leurs montures à la porte. La plupart des habitants cheminent à cheval dans les rues; mais tous, soit cavaliers, soit piétons, portent de grandes bottes, et ces derniers se pavanent sur des talons très-élevés et très-étroits, avec lesquels il m'était difficile de marcher ou de me tenir debout. Ces talons ont un pouce et demi de hauteur, et leur base est rétrécie des deux tiers; c'est la chaussure nationale des Ouzbeks. D'ordinaire, on rencontre les femmes montées à califourchon sur des chevaux; peu d'entre elles marchent, et toutes ont la tête enveloppée d'un capuchon noir. Personne ne doit leur adresser la parole.

« Lorsque le soir on quitte le Régistan, et qu'on regagne les quartiers plus solitaires de la ville, peu à peu les magasins se ferment, et la population se porte vers les mosquées, que surmontent de belles coupoles. Aux portes des collèges qui, généralement, font face aux mosquées, on voit les étudiants se reposer des travaux du jour; mais ils n'ont ni la gaieté ni la jeunesse des élèves d'une université d'Europe : ce sont pour la plupart de graves et froids vieillards. A la nuit tout ce tumulte cesse, le tambour du roi bat, d'autres tambours y répondent à chaque coin de la ville, et, passé une certaine heure, personne ne peut sortir sans lanterne. Tout est silence jusqu'au matin, et alors le tapage recommence.

Burnes, assuré de l'amitié du visir, lui demanda d'être présenté à son maître, mais le ministre ne voulut jamais y consentir. « J'avais cependant mis dans ma tête, dit le voyageur, que je verrais Sa Majesté en personne; en conséquence, je me postai, un vendredi à midi, sur le chemin de la grande mosquée bâtie par Tamerlan, et toute la cour défila devant moi. Le roi paraissait âgé de trente ans, et n'avait pas une physionomie prévenante; ses yeux étaient petits, son visage maigre et pâle; il était ce jour-là simplement vêtu d'une robe de soie et coiffé d'un turban blanc; mais il ajoute quelquefois à sa coiffure une aigrette de plumes ornée de diamants. On portait un magnifique exemplaire du Koran devant lui, et il était non-seulement précédé, mais encore suivi par deux huissiers à masses d'or, qui criaient en turc : « Priez Dieu que le commandeur des croyants agisse fidèlement. » La suite ne se composait que d'une centaine de personnes qui avaient pour vêtements des robes de brocard et à leur ceinture de grands couteaux tout couverts d'or, marque de distinction dans le pays. Les habitants se rangeaient à droite et à gauche à mesure que le cortége avançait, pour lui laisser le passage, en se tirant la barbe et en souhaitant au prince mille prospérités.

« La vie de ce roi est moins digne d'envie que celle des plus simples particuliers. L'eau qu'il

boit, on l'apporte de la rivière dans des outres hermétiquement closes et soigneusement cachetées que deux officiers de police surveillent pendant la durée du trajet. Le visir les ouvre de sa propre main; il fait d'abord goûter l'eau à ses gens, la goûte lui-même, puis cachette de nouveau les outres et les envoie à son maître. La nourriture quotidienne de Sa Majesté subit pareille épreuve; le ministre en mange et en donne aux personnes qui l'entourent; ils attendent une heure pour juger de l'effet qu'elle produira sur eux, et alors ils l'envoient renfermée dans une boîte. Cette boîte a deux clefs dont l'une reste toujours entre les mains du roi, et l'autre entre celles du visir. Les fruits, les confitures, enfin toute espèce d'aliments, sont soumis au même examen; de façon que ce pauvre roi me sembla ne jamais ni manger chaud ni boire frais. C'est qu'il n'y a rien de plus commun que les empoisonnements.

« La ville de Boukhara a la forme d'un triangle, elle est entourée d'un mur de terre, haut de vingt pieds, percé de douze portes; ces portes, selon la coutume de l'Orient, sont nommées d'après les villes et les lieux où elles conduisent. Peu de grands édifices se voient de dehors, mais quand le voyageur a pénétré dans l'intérieur, il chemine parmi de beaux bazars à arcades, bâtis en briques, et reconnaît que chaque genre de commerce

a un quartier séparé. De toutes parts on rencontre de lourds et massifs monuments, des colléges, des mosquées ou de grands minarets. Une vingtaine de caravansérails contiennent les marchands de toutes les nations, et cinquante fontaines, cinquante bassins fournissent de l'eau à une population de cent cinquante mille âmes. A l'exception des édifices publics, la plupart des maisons sont petites et n'ont qu'un étage. On en remarque cependant quelques-unes qui sont grandes et belles, et dont les murailles sont revêtues de stuc et couvertes de jolies peintures. Les habitations ordinaires sont construites en briques séchées au soleil, soutenues par une charpente, et toutes ont le toit plat. Le plus grand édifice de Boukhara est une mosquée qui occupe un emplacement d'environ trois cents pieds carrés, et dont le dôme en a cent d'élévation. La toiture est en tuiles émaillées d'un bleu d'azur et offre un aspect tout à fait splendide. A cette mosquée tient un immense minaret construit tout en briques disposées de manière à former les plus ingénieux dessins. Le plus beau bâtiment de la ville est un collége. Les sentences tirées du Koran qu'on lit au-dessus d'une immense arcade sous laquelle est la porte, sont écrites en belles lettres, hautes de deux pieds, que forment des plaques d'un magnifique émail. La plupart des dômes de Boukhara sont recouverts de plaques pareilles, et à leur faîte nichent des

multitudes de *cuglugs*, espèce de grues, oiseau de passage que le peuple regarde comme de bon augure. Quiconque aurait le malheur de dire que les murailles de Boukhara, cette ville à laquelle on donne l'épithète de sainte, ne sont pas droites, passerait dans l'esprit des habitants pour un infidèle. « Néanmoins, dit Burnes, et malgré la bizarrerie du fait, l'architecture y est si défectueuse, que je doute qu'on puisse trouver un seul pan de mur perpendiculaire au sol; mais les indigènes ont tellement de vénération pour leur ville, qu'ils assurent que, dans toutes les autres parties du globe, la lumière descend sur la terre, tandis qu'elle s'élève de la sainte cité de Boukhara.

Burnes n'était qu'à cent vingt milles de la fameuse ville de Samarcande, et même dans une partie de sa route il n'en fut éloigné que de deux journées de marche, et cependant il n'osa pas demander la permission de visiter cette antique cité, dont l'existence remonte, sans aucun doute, à l'époque d'Alexandre. On ne saurait trop regretter qu'un voyageur aussi éclairé, aussi consciencieux que Burnes, n'ait pas exploré cette capitale de l'empire de Tamerlan, où pas un Européen n'a pénétré depuis Clavigo.

Notre voyageur fut donc obligé de se contenter de ce qu'on lui en dit. De superbes mosquées, de riches palais en marbre blanc, sont tout ce qui lui reste de son antique splendeur. Le corps de

Tamerlan y repose dans un magnifique tombeau en jaspe, surmonté d'une immense coupole; mais on cherche en vain dans cette ville des hommes qui, par leurs connaissances astronomiques, puissent rappeler le souvenir de ceux dont l'histoire a conservé les noms. « On nous a assuré, ajoute Burnes, que le premier papier avait été fabriqué à Samarcande. Quel changement! on tire actuellement cet article de Russie. »

Lorsque les deux Anglais eurent séjourné un mois à Bourkhara, ils songèrent à poursuivre leur voyage ; le 21 juillet ils firent leur visite d'adieu au visir, et leur audience de congé montre le caractère de ce digne homme sous un jour très-favorable. « C'était, dit la relation, un vieillard d'une soixantaine d'années ; mais quoique sa barbe fût argentée par l'âge, ses yeux brillaient d'un vif éclat. Sa physionomie rayonnait d'intelligence, mais elle était marquée au coin de l'astuce, qui, disait-on, formait un des principaux traits de son caractère. Lors de notre dernière entrevue, il témoigna beaucoup de curiosité relativement à notre langue ; il me fit écrire en caractères persans les noms de nombre anglais, depuis un jusqu'à mille, ainsi que les mots qui désignent les objets les plus usuels de la vie. Il passa une heure à cette leçon, et regretta bien de n'en pouvoir apprendre davantage, puisque nous allions le quitter. Il me fit ensuite écrire son nom en anglais, et le

passant à M. Gérard, pria celui-ci de le lire. Enfin il manda le chef de la caravane et un chef des Turcomans, qui la devait escorter pour la protéger contre les attaques de sa tribu; il prit note de leurs noms, de leurs familles, de leurs demeures, et, les regardant d'un œil fixe, leur dit: « C'est à vous que je confie ces Européens : s'il leur arrive malheur, vos femmes et vos enfants sont en mon pouvoir, et je les déracinerai de la surface de la terre. Ne revenez jamais à Boukhara qu'avec une lettre qui porte leur sceau, et qui contienne l'assurance que vous les avez bien servis. » Se tournant vers nous, il continua: « Vous ne devez faire usage du firman royal que voici, qu'au cas d'une absolue nécessité; voyagez sans pompe et ne vous liez avec personne, car vous avez à traverser un dangereux pays. Au terme de votre voyage priez pour moi, moi qui suis vieux et qui vous souhaite toute espèce de prospérités. » Ce fut notre dernier entretien avec le visir, dont je n'oublierai jamais les bontés. »

Ici se termine ce que nous avions à dire du voyage de Burnes; ajoutons cependant qu'après avoir traversé la Perse, il s'embarqua à Bushire pour Bombay, où il arriva le 18 janvier. La page qui termine sa narration mérite d'être citée tout entière, parce qu'elle résume en quelque sorte cet intéressant voyage. « Lorsque je ne parcourais encore qu'en idée, dit-il, ces régions où se pas-

sèrent tant d'événements anciens et modernes, la Bactriane, la Transoxiane, la Scythie et la Parthie, le Kharisme, le Khorasan et l'Iran, mon cœur battait déjà à fendre ma poitrine. Quelle ne fut donc pas ma joie, lorsque j'eus visité toutes ces régions, suivi la plus grande partie de la route des Macédoniens, traversé les royaumes de Porus et de Taxile, navigué sur l'Hydaspe, franchi le Caucase indien et résidé dans la célèbre cité de Balk, au sein de laquelle des monarques grecs, si éloignés pourtant des académies de Corinthe et d'Athènes, avaient autrefois répandu parmi les hommes la connaissance des sciences et des arts, celle de leur propre histoire, celle aussi du monde! J'avais vu le théâtre des guerres d'Alexandre, le théâtre des brutales invasions des Gengis et des Timour, le théâtre des campagnes et des splendides fêtes de Babez; enfin, pour gagner la côte, j'avais parcouru précisément la ligne dans laquelle Alexandre avait poursuivi Darius, tandis que, pour retourner dans l'Inde, j'avais navigué dans les mêmes parages que son amiral Néarque. »

ESQUISSES DE L'INDE.

Sous ce simple titre un officier anglais a fait paraître en 1824, un livre où il a réuni tout ce que ses voyages lui ont présenté de plus piquant. Son style vif et pittoresque, ses descriptions chaudes

et animées en apprennent plus sur l'Inde, que les ouvrages des voyageurs; nous ne croyons pouvoir mieux compléter ce volume que par quelques extraits de cet ouvrage anonyme qui n'a pas été traduit en français.

« Ce fut dans l'après-midi du 10 juillet 1818, que nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madras, trois mois et demi après notre départ de la terre natale. Combien la scène était changée et quel contraste entre Ryce (port où l'auteur s'était embarqué), ses petites maisons si propres et si commodes, ses toits de chaume ou d'ardoises, ses jolis jardins, ses rivages dont l'inclinaison est couverte de verdure, et Madras avec les grandes murailles nues de son front, ses pompeux édifices, ses hautes colonnes et ses toits en terrasses. La foule se presse dans cette ville spacieuse, bâtie dans un terrain plat, sur une côte que blanchissent des flots d'écume. La rade est animée par une multitude d'yachts élégants, de barques de pêcheurs parfaitement construites, de légères nacelles. Il était tard et il faisait déjà nuit lorsque nous atteignîmes notre gîte; la table était mise, nous nous empressâmes de nous y placer. Quatre ou cinq hommes proprement vêtus de blanc, avec des turbans également blancs ou d'étoffe rouge, des pendants d'oreilles en or ou en émeraudes, et de larges anneaux d'argent à leurs doigts, étaient groupés autour de chacune de nos chaises

et surveillaient tous nos mouvements pour prévenir nos désirs....

« La scène du matin fut vraiment plaisante. Dès le point du jour, notre chambre avait été envahie : ici, un barbier qu'on n'avait pas demandé rasait un officier encore tout assoupi; un autre faisait craquer les jointures d'un second officier demi-habillé; deux domestiques s'étaient emparés des mains d'un troisième pour les lui laver, et, malgré tous mes efforts pour les en empêcher, deux hommes fort bien vêtus s'étaient saisis de mes pieds dans le même but. Tout près de moi, un jeune garçon habillait avec beaucoup de dextérité, et comme si c'eût été un enfant confié à ses soins, un autre de mes camarades à peine éveillé. »

L'auteur se mit en route pour Calcutta, il faudrait citer presque tout le livre si nous voulions prendre chacune de ses charmantes descriptions: bornés par l'espace nous devons nous contenter de quelques faits; et d'abord voyons ce qu'il dit de la manière de voyager. « Il est certainement fort agréable de voyager dans ce pays, quoique cependant on soit obligé de se lever trop tôt. Une heure avant la pointe du jour vous montez à cheval; vous allez d'un pas modéré et vous arrivez à l'endroit où vous devez passer la journée, avant que le soleil ait atteint toute sa force. Vous y trouvez une petite tente dressée et votre déjeuner servi. Votre grande tente, avec votre couchette et vos

bagages arrivent plus tard. A neuf heures du matin, vous pouvez être lavé, habillé et occupé avec votre plume, votre crayon ou vos livres. Des nattes tressées avec des plantes odoriférantes sont suspendues à l'entrée de la tente, du côté opposé au vent, et constamment humectées; elles procurent, pendant les moments les plus chauds du jour, un air agréable et rafraîchissant.

« Un voyage en palanquin est tout aussi commode; en général, vous vous mettez en route après le coucher du soleil, vous êtes habillé de larges pantalons et d'une espèce de robe de chambre. Vous vous étendez de tout votre long, et vous dormez paisiblement pendant la nuit si cela vous convient. Si vous êtes éveillé, vous tirez un petit panneau, derrière lequel est fixée une lampe, et vous lisez. Vos vêtements sont empaquetés dans des corbeilles et portés par des enfants. Le palanquin est rempli de poches et de tiroirs. Vous pouvez, sans embarras, avoir avec vous un pupitre pour écrire, quelques volumes, et des provisions de bouche pour plusieurs centaines de milles. Pendant le jour, vous lisez, vous méditez et vous regardez autour de vous. Le matin et le soir vous vous arrêtez pendant une demi-heure sous l'ombrage d'un arbre pour vous laver et vous rafraîchir. Les relais des porteurs de palanquins sont établis tous les dix ou douze milles; communément vous faites quatre milles à l'heure. »

Nous donnerons maintenant les extraits de la description de Calcutta. « Sur la rive occidentale du Houghly, à environ deux cents milles de son embouchure, s'élève la ville de Calcutta. Lorsque vous apercevez une grande et belle forteresse, une vaste esplanade, bordée d'un côté d'hôtels superbes, et au delà une suite de pompeux édifices; plus loin, à l'ancrage, une multitude de navires, et enfin une ville immense qui contient plus de quatre-vingt mille maisons, quelle qu'ait été votre attente, elle ne peut manquer d'être surpassée. Ce qui frappe surtout l'attention du voyageur, c'est ce grand nombre de voitures de toute espècé qu'il rencontre, le soir, sur le cours à la mode. Des carrioles, des landaus, des tilburys, lui rappellent vivement le souvenir de l'Europe; il s'étonne d'abord de tant de luxe et de richesses; mais ces impressions s'affaiblissent un peu quand il aperçoit ces cochers noirs, coiffés d'un turban et couverts de mousseline, ces chevaux du pays, d'une race inférieure et mal attelés.

« La portion de Calcutta où logent les naturels, celle qu'on nomme la *Ville-Noire*, fourmille d'habitants; vous y rencontrez aussi des étrangers venus de tous les points de l'Asie. C'est une chose amusante de parcourir les rues qu'ils fréquentent le plus, et, nonchalamment étendu sur votre palanquin, de considérer leurs groupes variés et nombreux. »

Nous terminerons, comme l'auteur termine son livre, par l'admirable peinture qu'il a faite de la situation présente de Goa, cet ancien établissement portugais, jadis si florissant et aujourd'hui si misérable.

« Comme je longeais la côte de Malabar en 1822 sur un petit bâtiment, je dis au capitaine d'entrer dans le port de Goa.

« Le port extérieur, qui offre un grand et magnifique bassin, ne contenait qu'un petit navire portugais dont l'équipage semblait fort misérable. Sur un des côtés du rivage se trouve la moderne Goa, petite ville sans importance, située à quelques milles de l'ancienne cité. Les seuls hommes de quelque apparence que je rencontrai dans les rues étaient les soldats d'un régiment récemment arrivé de Lisbonne. Les habitants avaient l'air indolent et pauvre, ils étaient tous plus ou moins malproprement vêtus, quoique cependant avec une certaine affectation.

« Rien n'est plus agréable que les plantations de cacaotiers qui couvrent les deux rives du fleuve près de l'ancienne Goa, dont les couvents et les églises, que l'on aperçoit à travers de charmants ombrages, ont un caractère si remarquable de majesté. Nous amarrâmes notre barque près des marches du couvent de Saint-Thomas. C'était pendant l'heure brûlante de la sieste, je ne rencontrai personne qui pût répondre à mes questions. Je

traversai les cloîtres du dessous et les galeries du haut, sans entendre d'autre bruit que celui que produisaient mes pas. A la fin j'aperçus une figure malade à travers une porte entr'ouverte, et, en entrant, je vis que c'était l'infirmerie. Je chargeai un infirmier, à figure olivâtre et maigre, d'aller dire aux frères que je leur demandais l'hospitalité pour la nuit. Je descendis ensuite, et je gravis la colline en me dirigeant vers le cloître des Augustins. Jamais je n'ai entendu de cloche d'un effet aussi mélancolique que celle qui, de la tour des Augustins, appelle aux offices religieux cette ville délaissée, dont le gazon couvre les rues. J'entrai dans la grande et belle église du couvent; les voix faibles que j'entendis semblaient s'efforcer en vain de lutter contre le profond silence qui les environnait de toutes parts et qui semblait les étouffer.

« Je parcourus lentement les cloîtres remplis de peintures à fresque qui représentent presque toutes le martyre de quelques religieux Augustins. Je désirais visiter la tombe de saint François Xavier; elle est dans une petite église, située près du collége en ruines des Jésuites. Un jeune sacristain m'ouvrit la sombre chapelle qui renferme la tombe. Elle est richement décorée. Au-dessus il y a un coffre d'argent qui contient les cendres du saint, et des lampes également en argent sont suspendues tout autour. Au-dessus il y a

quatre bas-reliefs parfaitement exécutés en bronze.

« Le lendemain je me levai avec le soleil, et lorsque j'entendis la cloche des Augustins, qui sonnait l'office, je me rendis à la cathédrale. J'y trouvai dix chanoines dans leurs stalles. C'était le doyen qui officiait, et les sacristains, les chantres, les bedeaux, étaient tous à leurs places respectives, mais il n'y avait dans la nef d'autre fidèle qu'un gentilhomme portugais qui paraissait fort âgé.

« Le clergé de la cathédrale et les moines des couvents sont entretenus au moyen des concessions de terrain qui ont été faites, dans le principe, à ces fondations religieuses; mais, à part un petit nombre de créoles portugais et quelques Hindous, il n'existe dans cette ville que peu de catholiques, et encore forment-ils la population tout entière.

« Goa *la Dorée*, comme on l'appelait jadis, n'existe plus. Goa où le vieux Gama termina sa glorieuse carrière, où souffrit et chanta Camoëns, où sont les cendres de saint François Xavier, n'est plus aujourd'hui qu'une grande sépulture que l'herbe recouvre entièrement, et cette faible et lugubre population de prêtres et de religieux que vous y rencontrez, ne semble avoir été épargnée que pour célébrer l'office des morts sur les restes de ces générations éteintes. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.





